



KAREN HABER

# Super-mutant



**La suite de *La saison des mutants*  
de Robert Silverberg et Karen Haber**

Karen Haber

---

LES MUTANTS

---

TOME II

# Super-mutant

*Traduit de l'anglais  
par Isabelle Tolila*



Éditions J'ai Lu

*À Bob, bien sûr*

# INTRODUCTION

Les saisons passent. Les étrangers qui ont si longtemps vécu dans notre ombre accèdent même aux échelons les plus importants de notre société. À son corps défendant, le monde a commencé à admettre qu'une culture parallèle d'êtres pas exactement humains, dotés de capacités mentales supérieures, s'est développée en notre sein pendant des centaines d'années. Cachés parmi nous partout sur la terre, habitants clandestins de vastes ghettos créés par eux-mêmes.

Et maintenant une éventualité encore plus effrayante vient inquiéter le genre humain : la possible émergence d'un super-mutant, un monstre génétique doué de pouvoirs suprasensoriels qui le rendent aussi supérieur aux mutants ordinaires que ces derniers le sont à la population des normaux.

Ainsi débute le deuxième volume – il y en aura quatre au total – de *La saison des mutants*. Les personnages du volume un ont quinze ans de plus à présent. Leur vie d'adulte semble installée, pour le meilleur et pour le pire. Le mutant Michael Ryton, prisonnier d'un mariage difficile avec la tumultueuse Jena, a pris la direction de l'entreprise familiale d'industrie aérospatiale. La petite sœur tourmentée de Michael, Mélanie, une mutante en qui les pouvoirs mutants ne se sont jamais développés, a acquis son autonomie en tant que journaliste. Kelly McLeod, la non-mutante marquée par l'échec de son amour de jeunesse avec Michael Ryton, est maintenant officier dans l'Armée de l'Air.

Et voilà que surgit un troublant avertissement télépathique : GARE AU SUPER-MUTANT ! GARE AU SUPER-MUTANT ! Un monde stupéfait se tourne vers ses écrans de télévision et entend une voix silencieuse déclarer à une présentatrice terrorisée : *Je peux parler à chacun de vos auditeurs sans ouvrir la bouche.*

La situation des mutants dans la société américaine du début du XXI<sup>e</sup> siècle, époque où cette histoire commence, pourrait se comparer à celle des Noirs américains peu après leurs victoires en matière de droits civiques dans les années 60. Les barrières légales qui leur interdisaient l'accès aux activités essentielles de la vie américaine avaient été renversées ; la position officielle du gouvernement allait dans le sens d'une absolue égalité des chances ; la majorité des citoyens rendait, au minimum, un hommage hypocrite à cette ligne de pensée.

Mais ce qui adviendrait ensuite – des Noirs de l'après-Martin Luther King et des mutants de demain – était du domaine de la plus grande incertitude. La classe opprimée (dans le cas des Noirs) ou la minorité consciencieusement clandestinisée (les mutants) seraient-elles capables de consolider leurs victoires et d'accéder à une véritable intégration ? Ou les progrès de ces sous-classes sembleraient-ils si menaçants à la majorité qu'un mouvement réactionnaire de nouvelle répression surgirait ?

L'expérience des Noirs entre les années 70 et 80 fut un mélange de ces deux tendances : gains d'un côté, pertes de l'autre, anciens problèmes remplacés par de nouveaux dilemmes. Un grand nombre d'entre eux accédèrent à des domaines dont ils étaient traditionnellement exclus – le logement, l'emploi, les activités politiques. Les autres, moins chanceux, découvrirent que, malgré leur droit désormais légal de se retrouver en tête de file s'ils le souhaitaient, ils se heurtaient encore à une forme de répression plus insidieuse et que leur vie n'était pas notablement meilleure qu'à l'époque de la discrimination ouverte.

Cependant, des changements fondamentaux et probablement irréversibles dans la situation raciale américaine se mirent en place au cours des deux décennies qui suivirent la conquête des droits civiques. Et les États-Unis de 1988 assistèrent au surprenant spectacle de la campagne présidentielle de Jesse Jackson – pour la première fois, un personnage politique de race noire brigua la fonction la plus élevée de la nation.

Nombre d'analystes politiques considéraient comme peu probable la nomination du parti de Jackson et, a fortiori, sa capacité à accéder à la présidence. Cependant, sa candidature et son obtention d'un nombre substantiel de voix blanches au premier tour furent deux avancées qui auraient été inimaginables seulement quelques années auparavant. Dans le vocabulaire de *La saison des mutants* et des volumes suivants, Jesse Jackson en tant que candidat présidentiel noir est comparable à une sorte de super-mutant, un personnage dépassant contre toute attente les limites imposées à sa race pour ouvrir la voie d'un nouveau devenir.

Les mutants des romans de Karen Haber ont déjà franchi le fossé qui les séparait de la vie politique nationale. Le volume un de la série nous a présenté Eleanor Jacobsen, de l'Oregon, premier membre mutant du Sénat des États-Unis – finalement victime d'un assassinat, bizarrement fomenté par un de ses frères mutants assoiffé de pouvoir. Au moment où le volume deux commence, la présence des mutants à tous les niveaux de l'industrie et du gouvernement est assez bien acceptée ; et, bien qu'il n'y ait pas encore eu de président mutant ni même de candidat mutant à la présidence, personne ne trouverait étonnant qu'un tel cas de figure se présente dans un futur proche.

Mais l'analogie entre les Noirs et les mutants s'arrête là.

Les deux communautés, celle de notre monde réel et celle imaginée dans ces romans, sont des minorités qui ont dû mener une lutte acharnée contre les peurs et les préjugés de la majorité environnante. Peu à peu, après des années d'organisation, elles ont accédé à une situation *d'égalité des chances*.

L'égalité des chances est une chose, l'égalité de fait en est une autre. Beaucoup d'adeptes de la suprématie blanche considéraient les Noirs comme des sous-hommes, une forme de vie intrinsèquement inférieure à la race blanche. Par conséquent, le but majeur des Noirs américains du XX<sup>e</sup> siècle fut d'obtenir la reconnaissance de leur fondamentale humanité – de démontrer qu'ils étaient plus que des bêtes de somme seulement bonnes à servir d'esclaves, de prouver qu'ils étaient des membres à part entière de la race humaine, ayant

droit aux mêmes priviléges légaux que les Blancs qui avaient amené leurs ancêtres en captivité dans le Nouveau Monde. Aujourd’hui, ce point de vue n’est plus sérieusement remis en cause, sauf en Afrique du Sud, où le conflit racial en est encore à sa phase primaire.

Les mutants, eux, sont *plus* que des humains. Peut-être ne réclament-ils que l’égalité, dans cette Amérique du début du XXI<sup>e</sup> siècle, mais il est indéniable qu’ils constituent une forme évoluée de l’espèce humaine, ou peut-être une nouvelle espèce à part entière. Aucun discours politique bien intentionné ne peut dissimuler l’inconfortable réalité des dons télépathiques et télékinésiques des mutants, de tous ces pouvoirs stupéfiants qui dépassent l’entendement des simples normaux.

Pour ces deux races, vivre en paix, côte à côte, est un exercice d’harmonie en comparaison duquel les luttes pour l’égalité dans notre monde réel font figure de jeux d’enfant. Personne, si ce n’est le plus confirmé des racistes, ne prétendrait aujourd’hui que les Noirs sont une race inférieure devant être parquée dans ses propres quartiers, ses propres secteurs dans les lieux publics ou les transports en commun. Certes, ils diffèrent physiquement de la majorité de la population – mais ce n’est pas une raison pour les priver d’un seul de leurs droits de citoyens.

Les mutants, toutefois, sont non seulement une communauté minoritaire – et dans une société globalement conformiste comme la nôtre, les minorités sont toujours menacées d’oppression – mais ils sont aussi indéniablement *supérieurs*. Il est vrai que leur seule exigence est l’égalité, le droit de vivre comme il leur plaît sans redouter les persécutions ou la discrimination : mais le problème essentiel de la majorité non mutante n’est pas la question d’égalité. Leur problème est d’arriver à accepter cette stupéfiante évidence : *Ils nous sont supérieurs.*

Le premier volume de *La saison des mutants* montrait le remarquable effort de la société américaine du futur proche pour vaincre la bigoterie et la peur – au demeurant prévisibles – que la révélation d’une présence mutante en son sein avait créées.

Mais maintenant, avec la supérieure minorité mutante à peine intégrée à la vie américaine, se faire à l'idée qu'une forme humaine encore plus puissante pourrait émerger, un véritable super-mutant...

C'est peut-être un peu trop demander.

Robert Silverberg,  
Oakland, Californie,  
octobre 1989.

# 1

Le dôme était clair et cristallin dans la masse noire de l'espace. Seules les lueurs tranchantes des étoiles traversaient le vide. Puis les étoiles disparurent derrière un filet de fines lignes blanches : une mortelle toile d'araignée. Kelly McLeod la fixa avec horreur. L'impensable venait d'arriver : l'un des principaux dômes de la station lunaire avait craqué.

La mort devrait produire un son, se dit-elle. Même dans le vide du cosmos – une note musicale pour annoncer la fin.

À la place, une alarme stridente transperça l'air. Le claquement sec de la fermeture des portes de sécurité ajouta un sinistre contrepoint à son cri plaintif. Kelly rentra ses cheveux noirs sous le col de sa combinaison pressurisée orange, boucla son casque et s'engagea dans le corridor central.

Trop tard, songea-t-elle. J'arrive probablement trop tard.

Elle avançait aussi vite que l'encombrante combinaison le lui permettait. Ses cheveux trempés de sueur collaient à son front et à sa nuque.

Grâce à Dieu, la navette était connectée à la plateforme sud. Pas de portes de sécurité à passer. Et pas de cadavres. Pas encore.

Le dôme était désert à cette heure matinale ; Kelly avait écopé de la permanence de nuit et, pour une fois, elle en remerciait le ciel. Elle se trouvait à mi-chemin du caisson à air quand elle vit quelqu'un, sans combinaison, agrippé à une poignée métallique. C'était Heyran Landon, le commandant mutant de la navette, son supérieur immédiat. Où était sa combinaison pressurisée ? S'était-il précipité sans réfléchir hors de ses quartiers, à l'appel de l'alarme ?

Pas le temps de s'interroger. Kelly chercha le dépôt d'équipement. Chaque corridor en possédait un ; prévoir les cas d'urgence était impératif sur la station lunaire. Ah, il était là-bas, la lumière rouge clignotant sur la gauche, au bas du mur.

Elle actionna le levier d'ouverture, sortit un masque à oxygène en acrylique orange avec sa gaine et en enveloppa l'homme au bord de l'asphyxie. Il hochait faiblement la tête, ses yeux dorés à moitié fermés sous le masque. Les mutants étaient déjà assez rares dans le service ; inutile d'ajouter Landon à la liste des victimes.

Une partie du dôme implosa dans un grondement sourd. L'air se changea autour d'eux en une tempête bleu pâle se précipitant dans le vide. L'atmosphère porteuse de vie s'échappait en rugissant, entraînant papiers, écrans et meubles dans son sillage. Kelly esquiva une banquette rose arrachée de ses fixations et s'agrippa aux poignées scellées au mur. Elles, au moins, résistaient au cataclysme. Hâtivement, elle accrocha Landon à sa ceinture, passa un bras autour de lui et le remorqua, poignée par poignée, vers le caisson à air. Malgré le faible taux de pesanteur, elle devait lutter contre la pression de l'air en fuite et perdait du terrain.

Y arriveraient-ils ? Elle n'aurait pas de mal à se maintenir ici avec lui, sanglée à l'un des murs. Mais la réserve d'oxygène était limitée. Celle de Landon serait épuisée dans six heures. Se sauver était possible... tous les dômes n'avaient pas pu exploser. Mais elle et Landon étaient censés faire partie de l'équipe de secours.

Elle se cramponna désespérément à la poignée. Un engourdissement lancinant gagnait son bras, au-dessus du coude. Bon sang, pourquoi ne s'était-elle pas plus entraînée ? Trois mois de fonction sur la station lunaire l'avaient affaiblie, malgré les rotations et les temps de repos.

Juste au moment où elle décidait de se sangler et d'attendre de l'aide, Kelly sentit une légère poussée, comme si quelqu'un se trouvait derrière elle et s'appuyait sur ses épaules. Elle se retourna. Le corridor était vide. La poussée devint plus forte, plus insistante.

Télékinésie.

Un frisson lui parcourut la nuque.

À demi conscient, Landon utilisait ses pouvoirs de mutant pour les propulser à l'autre bout du couloir.

Le caisson à air apparut indistinctement devant elle, avec sa porte noire et circulaire bordée d'une double rangée de joints d'étanchéité en acrylique bleu. Avant qu'elle ait eu le temps d'atteindre les manettes de contrôle manuel, les battants s'ouvrirent, elle et Landon furent aspirés à l'intérieur de la cabine, et les battants se reverrouillèrent solidement derrière eux. Kelly s'effondra sur le plus proche siège à sangles. Landon était écroulé près d'elle, apparemment inconscient. Mais ils étaient sauvés.

Après avoir attaché Landon, Kelly consulta les indicateurs de pression de la navette. Normaux. Elle sonda l'intérieur du dôme et les corridors auxiliaires. Aucun signe de vie. D'autres dômes avaient été soufflés.

Je ne peux pas penser à ça maintenant. Je ne le veux pas.

Elle vérifia la pression du bâtiment.

Instable.

Sortir tout de suite d'ici.

Elle évacua la navette hors du caisson et la plaça en basse orbite. La radio se mit à grésiller : transmissions provenant des dortoirs souterrains. Elle régla l'émetteur sur une large fréquence, pour que les navettes françaises et russes puissent la capter.

— Contrôle station lunaire, ici Navette Quatre, capitaine McLeod au rapport. Le dôme C a explosé. Je répète. Dôme C détruit. Les zones habitées concernées sont menacées de décompression. Les combinaisons pressurisées sont conseillées à tous les occupants. Alimentez vos annexes. Je vais requérir l'aide des orbites de Dubrovnik et de Bretagne.

— Nous vous recevons, McLeod. Restez en contact.

Du coin de l'œil, Kelly perçut un mouvement. Landon se redressa avec précaution et se libéra du masque à oxygène. Son visage maigre était livide.

— Est-ce que ça va, commandant ?

— Je croyais avoir rêvé.

Son regard engloba la cabine, s'arrêtant sur l'écran, les sièges à sangles et le voyant de la radio qui clignotait. Ses yeux croisèrent les siens.

— Je vais bien, McLeod. Vous nous avez sauvés.

Elle lui tendit une combinaison pressurisée prête à l'emploi en situation orbitale.

— Je pense que c'est *vous* qui nous avez sauvés, commandant. Je serais prête à parier un avancement que vous nous avez transportés par télékinésie tout droit dans le caisson à air.

— Alors ça non plus, je ne l'avais pas rêvé.

Il se leva lentement, comme si chacun de ses muscles était douloureux. Tout aussi lentement, il endossa la combinaison grise.

— Je n'aurais jamais pu nous embarquer tous les deux, dit-elle. Un sacré tour de force !

— Non réglementaire. Mais ça a marché.

Un sourire éclaira progressivement ses traits puis s'évanouit. Il se dirigea vers le tableau de contrôle de la navette.

— Au boulot ! Ils ont un foutu problème sur les bras. Je ne voudrais pas qu'on me tienne pour responsable de tout ce gâchis.

— Moi non plus, commandant.

Sur l'écran vert central s'inscrivirent des données sur les pertes dues à la réaction de décompression en chaîne. Ne pense pas à ça maintenant. Kelly prit une profonde inspiration et enclencha le contact radio.

— Lydda, quand cesseras-tu de te cacher ? De quoi as-tu peur ?

Narlydda s'adossa contre la paroi d'émail bleu de la piscine à remous – un luxe que lui avait valu son travail d'artiste – et lui lança un regard chargé de mépris. Skerry était son amant depuis maintenant trois ans, mais il outrepassait quelquefois ses droits.

— Peur ? Ai-je l'air d'avoir peur ?

Elle étendit hors de l'eau une longue jambe verdâtre à moitié recouverte de mousse irisée et contempla les scintillantes formes imaginaires qui évoluaient vers la surface : un cheval lavande à crinière de feu, une marguerite fuchsia avec un visage féminin jaune en son centre.

— Oui. Oh, ne ris pas ! Je te connais bien. La reine de la bravade. L'incarnation de l'indifférence, sans parler de tes

déguisements élaborés. Et la mutante craintive risquant un regard à travers tous ces masques, refusant de jouir du crédit que devrait lui valoir son travail auprès du public. Surtout maintenant que tu as obtenu cette importante commande de la Fondation Emory.

Elle souffla de la mousse étincelante vers lui.

— Du crédit ? Mon cher, je bénéficie d'un large crédit pour mon travail ! Et d'eurodollars. De diamants. De cristaux de sélénium. De biens immobiliers.

— O.K., tu as fait fortune. Et il y a de quoi — tu es sacrément douée. La coqueluche des anciens et des nouveaux riches.

C'était vrai. Tout le monde, depuis les Nouveaux Brahmins jusqu'aux magouilleurs de la Septième Colonne, voulait un original de Narlydda.

— N'oublie pas ma rétrospective simultanée au Getty-Whitney et à l'Ermitage.

Elle sourit d'un air triomphant.

— Et tout ça avant d'avoir atteint mes quarante-cinq ans !

— Arrête ton char, Lydda. Tu sais déjà ce que je pense de ton travail. Tout ce que je dis, c'est que tu caches tes origines mutantes derrière un nom. L'insaisissable Narlydda, qui n'assiste jamais aux expositions. Jamais photographiée, holographiée, filmée, ni vue. Même moi, j'ai eu du mal à te dépister. Et je suis plutôt doué.

— Très doué.

Elle lui adressa un regard malicieux, une invite. Mais il l'ignora.

— Tu ne crois pas que tu as poussé le jeu un peu trop loin ? Admets-le, tu as peur de reconnaître que la mondialement célèbre Narlydda, artiste du ciel et de l'espace, est une mutante. Et tu nous trahis tous en nous privant du partage légitime de ta renommée.

— Vous trahir ? Ce n'est pas comme ça que je le vois.

Elle se leva, sortit de l'eau écumeuse et se dirigea vers le dispositif mural de séchoirs soniques. Une femme grande et maigre, nue sous la lumière filtrée du soleil, avec une étrange nuance de vert sur la peau et les cheveux, excepté une mèche blanc argenté sur le front.

Les séchoirs ronronnèrent, enlevant toute trace de l'écume de rêve. Tout près, un panier de pêches mûres était posé sur une table basse en verre. Narlydda en choisit une et la fit flotter jusqu'à sa main, mordit dedans, avala.

— Est-ce ce visage-là, ce corps et cette peau que le public veut découvrir derrière le merveilleux travail de Narlydda ?

Elle termina la pêche, jeta le noyau dans le compresseur à ordures.

— Sûrement pas. Tu le sais très bien, Skerry. Les critiques m'assassineraient. Ils relégueraient mon œuvre au rang de simple curiosité. Le « kitsch » mutant.

— Foutaises. Ça secouerait tout le monde. Une excellente idée, si tu veux mon avis.

— Je ne le veux pas, dit-elle d'un ton espiègle, mais du feu couvait sous ses mots.

— Quelle est l'utilité de l'art s'il ne peut supporter une petite controverse ? En particulier dans ce caduque, technohybride paradis ? Pour les scandales, nous ne pouvons pas toujours compter sur le consortium américano-japonais.

Il usait d'un de ses propres arguments contre elle.

Narlydda se laissa glisser sur le rebord capitonné de la piscine.

— Je ne peux pas croire que tu sois aussi naïf. Les critiques d'art approuveront uniquement la controverse. Sans quoi, ils pourraient perdre le contrôle du marché. Quant aux collectionneurs... eh bien, ils font ce que les critiques leur disent.

— N'as-tu donc aucune foi en ton travail ?

Son regard était tranchant comme de l'acier.

— Bien sûr que si. Je suis sacrément bonne. Mais que suggères-tu, Skerry ? Que je tue la poule aux œufs d'or ? Que je me moque des autorités artistiques ? Que je les tourne tous en ridicule ? Je suis totalement indépendante, mais je ne suis pas stupide.

Elle se blottit contre un moelleux coussin jaune.

— Il y a quinze ans, quand j'ai débuté, Eleanor Jacobsen venait juste de se faire assassiner. Puis Jeffers, le « Mutant

hitlérien », a été démasqué comme dément fanatique. (Elle fit un salut moqueur.) Et que Dieu en soit remercié.

— C'est moi qu'il faut remercier.

Sa voix était blanche. Elle s'arrêta, incertaine. Il plaisantait sûrement.

— Eh bien, j'ai pensé que c'était une mauvaise saison pour les mutants, reprit-elle. Et l'époque idéale pour adopter un profil bas.

— Tu n'étais pas la seule. Je me rappelle.

Il s'arrêta, perdu dans quelque souvenir intime. Puis il l'écarta et revint à l'attaque.

— Mais les temps changent.

— Oh, bien sûr. Je t'accorde que la situation s'est améliorée. Mais même maintenant, nous rendons encore les normaux nerveux. Admets-le, Skerry. Tu sais que c'est la vérité.

Il hocha la tête à contrecœur. Elle sourit : elle venait de marquer un point.

— De plus, je tiens à préserver ma vie privée, ajouta-t-elle. Je ne veux pas être ennuyée par tous ces critiques et ces journalistes. Et je suis trop vieille pour redevenir une artiste maudite et miséreuse.

— Autant pour l'intégrité artistique.

— Allons, Skerry ! (Elle se leva.) Je suis complètement intègre. Narlydda a son libre arbitre. Personne ne me dicte quoi faire ou comment le faire. Quant à trahir la communauté mutante, j'ai versé des dons importants pour notre recherche génétique et nos baraquements administrés. Tu ne peux pas m'accuser d'avarice ou d'indifférence. Même si je n'assiste pas aux réunions du clan. Et depuis quand te sens-tu si concerné par la communauté mutante, toi, le loup solitaire ?

Skerry sortit de l'eau et s'étendit sur le rebord. Ses épais cheveux gris étaient serrés en une queue de cheval sur la nuque. Des figures hallucinatoires en cercles concentriques rouges et en vagues noires dansaient autour de son corps musclé tandis que la mousse s'évaporait.

— Je me suis toujours engagé, dit-il calmement. Dans l'ombre. C'est mon style.

— Et alors, n'est-ce pas aussi ce que je fais ?

— Moi, au moins, je ne me cache pas derrière le masque d'un normal.

Au-dessus des bulles de mousse argentée, l'image d'une femme miniature se forma. Elle était rose, nue, debout sur une coquille Saint-Jacques, les mains pudiquement jointes sur son sexe. Sa chevelure noire était enroulée en un chaste chignon. Une bannière courait de son épaule gauche à sa taille, lui barrant la poitrine. De lumineuses lettres jaunes épelaient en clignotant le nom d'Anne Verland. Les yeux de la femme passèrent du gris au doré tandis que sa peau oscillait entre le rose et le vert.

Narlydda éclata de rire et applaudit.

— Excellent. Tu aurais dû être un artiste. Et je vois que tu as potassé ton histoire de l'art. Botticelli aurait été amusé.

— Content que ça puisse amuser quelqu'un.

— Ne fais pas ta mauvaise tête. C'est lassant. Quelle importance, si j'ai un alter ego programmé par ordinateur ? J'ai dépensé une année de revenus pour ce simulacre, et Anne Verland a mérité le crédit qu'on lui accorde. La moitié des critiques, de Los Angeles à Gdansk, pensent en tout cas qu'Anne Verland *est* Narlydda. Ce logiciel est si bien conçu qu'il m'arrive d'y croire moi-même.

Elle s'étira comme une chatte au soleil, prit son élan et bondit en l'air, évoluant vers les lucarnes en une série compliquée de gracieuses arabesques. Après un double saut périlleux arrière, elle resta en suspension au-dessus de la piscine chatoyante, flottant tranquillement sur le dos. De minuscules hippocampes, miroitant de flashes orange et verts, montèrent à sa rencontre.

— Épatant, commenta Skerry d'un ton morose. Je crois qu'on cherche un autre trapéziste télékinésique au cirque. Ça t'éviterait de te cacher derrière le visage rose d'un programme d'ordinateur. Ou sous une couche de fond de teint.

— Non, merci. Je préfère travailler avec filet.

— C'est bien ce que je craignais. Mais cette commande de la Fondation Emory est énorme. Tu ne pourras peut-être plus jouer à cache-cache.

— Alors il faudra que j'apprenne à courir très vite.

— Je ne plaisante pas, Narlydda !

Les yeux de Skerry lançaient des éclairs dorés.

— Bon sang, tu connais mes sentiments pour toi ! Sans cela, je ne serais pas ici. Mais il est temps que tu choisisse ton camp.

Il récupéra ses vêtements.

Dieu, qu'il pouvait être assommant, parfois ! songea-t-elle. Elle inspira une large goulée d'air.

— Tu as probablement raison. Ai-je droit à une tasse de thé avant de me décider ?

Elle regretta ces mots au moment même où elle les prononçait. Elle voulait seulement le taquiner mais elle était allée trop loin et Skerry avait l'air furieux, à présent.

En silence, il enfila sa tunique pourpre, son collant et ses bottes. Puis il se tourna vers elle.

— Tu auras sûrement besoin de plus de temps que ça, dit-il d'un ton faussement dégagé. Et tu préféreras certainement le passer seule. Pas de problème, Lydda. Prends tout le temps nécessaire. Toute ta foutue vie, si tu veux.

Il s'éloigna vers la porte.

— Reviens quand tu te seras calmé, lança-t-elle. D'ici là, je te promets d'avoir pris une décision.

Mais ses paroles tombèrent lourdement dans le vide. La porte s'était refermée sur Skerry.

La salle de rédaction bourdonnait comme un essaim d'abeilles. Des abeilles curieuses et horrifiées. Le bruit vint perturber la concentration de Mélanie Ryton. Détournant son attention des données sur les usines orbitales, elle vit la moitié de l'équipe journalistique rassemblée autour du récepteur radar mobile. Tout le monde, depuis la charmeuse Nesse au crâne chauve, présentatrice du journal du soir, jusqu'à Ray Goldfield, le stagiaire aux cheveux filasse, avait les yeux rivés sur l'écran de l'appareil.

Quelque chose est arrivé, songea-t-elle. Quelque chose de grave. Peut-être que San Diego avait enfin atteint ses objectifs de vitesse de lancement, et que l'engin était retombé dans la mer. Elle avait bien cru sentir la terre trembler, ce matin.

Elle glissa les pieds dans ses bottes rouges et rejoignit l'attrouement.

*Catastrophe sur la station lunaire*, annonçait le message défilant en lettres jaunes. L'estimation des pertes s'inscrivit : *cinquante morts dans l'explosion des annexes de la station, suite à la détérioration du dôme C. Mort de l'administrateur de la station lunaire. L'éventualité d'un sabotage...*

Randall Camphill, éditeur et producteur en chef, déboula de son bureau aux parois de verre. Ses courts cheveux poivre et sel brillaient. Tout comme le diamant fiché dans le lobe de son oreille droite. Il se fraya un chemin dans la foule pour venir se planter juste en son centre. Puis il prit la parole, de cette professionnelle voix de baryton qui avait fait sa fortune, d'abord en tant que présentateur, puis directeur de chaîne.

— Ouvrez grandes les oreilles, vous tous. Vous êtes payés pour couvrir l'information, pas pour la regarder. Nous devons nous mettre là-dessus, et vite.

Mélanie retint son souffle.

Camphill parcourut le groupe de son glacial regard gris.

— Nesse, bien sûr, dit-il en désignant leur vedette du menton.

Elle sourit. Son crâne nu étincela.

— Benjamin, Saroya...

Son regard tomba sur Mélanie, s'arrêta, puis changea de direction.

— Richardson et Cross.

Il fit un mouvement directif de la tête.

— Remuez-vous. Je vous ai fait programmer une navette pour dans une demi-heure. Vous trouverez votre matériel à bord.

Et il tourna les talons.

Mélanie le suivit, le cœur battant.

— Monsieur Camphill ?

— Qu'y a-t-il, Ryton ?

— Ils auront peut-être besoin de quelqu'un pour aider à l'arrière-plan ?

Il hocha lentement la tête.

— Vous avez probablement raison. Bonne idée, Ryton.

Par-dessus l'épaule de Mélanie, ses yeux se plantèrent sur un homme trapu aux cheveux sombres, vêtu d'un costume bleu.

— Ferron, vous les accompagnez pour aider à la communication et aux recherches.

Il disparut dans son bureau.

Abasourdie, Mélanie resta plantée là, les yeux écarquillés.

— Un coup dur, Mélanie, dit Ralph Ferron.

Son ton était compatissant, mais ses yeux noirs brillaient de malice. Il la dépassa pour se diriger vers la sortie.

— Tu sais combien Randy C. aime appâter pour mieux brimer. Ne te mine pas. Je te ramènerai de la poussière de Lune.

— Merci.

Et pourquoi pas de la poudre de perlumpinpin ! D'un geste rageur, Mélanie claqua le couvercle en acrylique vert de son écran. Randall Camphill excellait en décisions arbitraires, comme tous les petits chefs. Comment parvenir à retenir son attention assez longtemps pour le persuader qu'elle méritait sa chance en tant qu'envoyée spéciale ? Depuis ses cinq années de service pour Cable News, elle était passée de l'équipe de documentation à la rédaction du journal. Elle travaillait dur, heures supplémentaires, week-ends, tout ce qu'ils voulaient, et elle aimait son job. Mais que devait-elle faire de plus ? Si elle rapportait ses reportages en marchant sur les mains, Camphill s'en rendrait-il seulement compte ?

Elle composa le code de Tri-Com sur son bloc-écran. Autant se faire une idée de la concurrence. L'écran renvoya des pulsations jaunes et vertes. Puis l'image se solidifia sur la reporter vedette de Tri-Com, Lucia Silva, une Brésilienne blonde aux yeux verts. Elle était en train d'interviewer un homme brun portant l'uniforme pourpre de l'Armée de l'Air. Un nom sous-titrait l'image : *Commandant de navette Heyran Landon*. Les yeux de Landon étaient dorés, étincelants.

Un commandant de navette mutant. Mélanie en fut surprise.

J'ignorais qu'il y avait des mutants dans l'Armée de l'Air. Intéressant. Et Randall C. sera bien emmerdé quand il verra comment Tri-Com nous a doublés.

Elle enleva ses bottes et s'assit jambes croisées sur sa chaise, fine silhouette dans une souple combinaison noire.

— Son.

Le volume s'éleva juste au bon niveau.

— Commandant Landon, pourquoi les pertes ont-elles été si faibles ? demandait Silva.

Le mutant haussa les épaules.

— Je dois dire que l'heure de l'explosion y est pour quelque chose. La plupart des habitants et des visiteurs de la station étaient endormis, en sécurité dans leurs quartiers pressurisés. Quand le dôme a cédé, il y avait peu de monde dans le secteur. Les cinquante victimes sont mortes à la suite d'une défaillance des joints d'étanchéité de certaines portes de sécurité, ce qui a provoqué une baisse de pression.

— Et voici l'autre moitié de l'équipe de secours, annonça la journaliste. Capitaine Kelly McLeod.

Une femme brune vêtue d'un uniforme pourpre ourlé de gris regardait posément la caméra. Kelly McLeod ? Son ancienne amie de Piedmond High s'était trouvée sur la station lunaire, héroïne de la catastrophe ? Mélanie pivota sur son siège et attrapa son bloc-écran. Elle avait peut-être encore une chance de passer à l'action, après tout.

— Avez-vous entendu parler de la catastrophe de la station lunaire, chef ?

Michael Ryton leva les yeux de son bureau, le visage baigné dans la lueur ambrée de l'écran allumé. Il avait en face de lui le tableau comparatif des bénéfices sur cinq ans. Pendant un instant il regarda sa secrétaire, Lari, sans la reconnaître. Puis les cheveux roux coupés court et le nez retroussé sortirent du flou et, à l'arrière-plan, les murs bleu-vert de son bureau chez Ryton, Greene et Davis Engineering.

— Quelle catastrophe ?

— Le dôme principal a été soufflé. Ou l'un des autres.

— Nom de Dieu ! L'industrie entière va être touchée.

Michael pivota vers son ordinateur principal, s'appuya contre la surface bleue et lisse de son bureau, et enfonça quelques touches.

— Situation des contrats, station lunaire, demanda-t-il d'un ton sec. En particulier construction dôme.

Il se retourna vers Lari :

— Je crois que c'est le groupe Aubenay qui avait enlevé le contrat sur les dômes. Espérons-le.

L'ordinateur bourdonna puis lança un bip. Michael inspecta l'écran.

— Hmm. Encore en recherche. (Il se passa la main dans les cheveux.) C'est mauvais signe.

Lari fronça les sourcils.

— Il y a cinquante morts, annonça-t-elle d'une voix posée.

— Horrible, dit Michael, les yeux rivés sur l'écran. Tenez-moi au courant. Enregistrez tous les rapports de la NASA, des autres industries de l'espace, spécialement de toutes les firmes de la CEE.

— O.K. J'ai compris.

— Merci, Lari.

Il pivota vers l'écran annexe.

— Appelez la boutique de Jena.

Mieux valait la prévenir qu'il serait en retard. Il voulait consulter les dossiers relatifs à la station lunaire avant que le gouvernement ne fasse les recherches à sa place. Les vérifications gouvernementales avaient graduellement augmenté depuis que le consortium américano-japonais s'était associé à la France et à la Russie sur la station lunaire. Si l'industrie survivait à ce désastre, la surveillance du gouvernement ne ferait que croître.

Les circuits grésillèrent. Il entendit la sonnerie de l'ordinateur. Puis sa fille Herra apparut sur l'écran.

Jena avait dû faire transférer les appels de son magasin d'import à la maison.

— Salut.

— Où est ta mère ?

Elle haussa les épaules avec l'indifférence dont sont seuls capables les adolescents de quatorze ans et renvoya en arrière une longue mèche de cheveux blonds. Herra était belle, autant que Jena. Et elle en avait conscience.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je ne la suis pas à la trace ! Un meeting de l'Union Mutante, peut-être.

Sa voix se situait un ton au-delà de l'ennui.

— Encore ? Elle est en train de devenir une véritable croyante.

— On dirait. Écoute, papa, j'attends un appel, et...

— Excuse-moi de t'avoir dérangée.

Michael coupa la communication. Il avait la tête lourde.

Il se massa doucement les tempes, puis chercha ses remontants alpha dans le tiroir de son bureau. La nouvelle de la catastrophe sur la station lunaire venait à peine de lui parvenir, mais il avait déjà la migraine.

L'ordinateur émit trois brèves sonneries. Il se tourna vers l'écran, prit par deux fois connaissance de l'information et hocha la tête en grimaçant. Un nœud commença à se serrer au niveau de son estomac.

Aubenay avait effectivement fabriqué les joints d'étanchéité – en céramique acrylique – et les fondations du dôme de la station lunaire, dix ans auparavant. Mais Ryton, Greene et Davis avait fourni les matériaux de base et le four, et avait joué le rôle d'expert-conseil en construction. Le travail avait été supervisé par James Ryton, le père de Michael.

— Service juridique, demanda Michael. Vite.

## 2

La pièce était sombre et paisible, seulement éclairée par un spot argenté. La lumière se focalisait sur la silhouette longiligne de l'homme vêtu de blanc, décolorant sa tignasse de cheveux blonds et son teint pâle. Il flottait dans les airs, à quelques centimètres du plan incliné du plafond laqué noir.

Les pétales de la porte circulaire s'écartèrent silencieusement, créant l'illusion d'un œil grand ouvert, à l'iris sombre et à la pupille transparente. Une femme se tenait au centre de la pupille.

— Comment te sens-tu, Victor ? demanda-t-elle.

Sous la lueur de la lampe, son visage levé prit une teinte argentée. Mais cette couleur métallique ne masquait pas les lignes accusées du nez et des sourcils, les lèvres pulpeuses, ni l'énergie qui animait ses traits. Ce visage de prédateur féroce était seulement adouci par les rondeurs dues à la consommation quotidienne de vin et de desserts trop riches, et aux rituels gastronomiques auxquels se livrait l'élite des affaires internationales. Tavia Emory camouflait son corps imposant sous d'élégantes robes longues et des drapés de soie microvaporeuse. Ses yeux profondément enfouis luisaient d'un éclat doré. Ce n'était pas une mutante. Mais elle mourait d'envie d'en être une. Et Victor Ashman le savait.

Il flotta à sa rencontre, impristant à ses jambes un effet comique de pédalage arrière avant d'atterrir en souplesse sur le tapis de latex tissé gris.

— Je vais bien, Tavia. Beaucoup mieux.

— J'en suis tellement heureuse. Depuis la dernière fois...

— C'est fini, dit-il rapidement. Il n'y a plus de raison de s'inquiéter. Je me sens plus fort que jamais.

Il sourit, dévoilant des dents blanches et régulières, à l'éclat presque argenté.

— Mais quand vas-tu cesser de me séquestrer ?

Le ton était léger, mais son sourire n'atteignit pas ses yeux.

— Ne sois pas ridicule, Victor, dit-elle en balayant son reproche d'un geste. En tant qu'invité d'honneur, tu es ici chez toi. Tu es libre d'aller et venir à ta guise.

— À l'intérieur, oui. À dire vrai, il y a quelques endroits que je pourrais avoir envie de visiter.

Il fit courir un doigt le long de sa gorge, jusqu'à la naissance des seins. Tavia frissonna légèrement.

Satisfait, Ashman retira sa main.

— Mais la porte d'entrée ne répond pas au son de ma voix. Ni à la télékinésie. Qu'as-tu installé dans le dispositif, ma douce ? Une résistance aux ondes mentales, comme ils en utilisent dans les baraquements administrés ?

Elle ignora sa question et, dans un mouvement impatient, prit place sur une grande chaise flottante en cuir mordoré. Elle désigna de l'autre côté de la pièce une table d'albâtre vert à trois pieds, couverte de cabochons d'améthyste de différentes tailles.

— Si tu es si fort, essaie donc de faire monter cette table le long du mur. Sans que rien en tombe.

Ashman concentra son regard, et la table s'éleva vers le plafond, chacune des gemmes violettes restant aussi sûrement en place que si elle avait été collée.

— Maintenant, lévite.

Les yeux fermés et les lèvres étroitement serrées, il s'éleva jusqu'à devenir le centre argenté de l'orbite de la table.

— Excellent ! Tu as fait beaucoup de progrès. Sa voix palpait d'intense satisfaction.

— Oui. Je te l'avais dit.

La table tangua un peu dans son orbite autour de lui, pencha dangereusement. Avec un crissement, les améthystes glissèrent vers le bord de la table. Ashman produisit un son de gorge, entre le grognement et la plainte. La table se redressa, les cabochons toujours solidement fixés.

— Beau rattrapage.

Elle l'observa encore un moment. Puis, gagnée par l'excitation, elle se dirigea vers le panneau mural.

— Lumière !

La pièce fut instantanément baignée d'un éclairage doré.

Tavia Emory se tenait près de la porte, mains sur les hanches.

— Un dernier test, dit-elle. Dis-moi à quoi je suis en train de penser.

Flottant toujours au-dessus d'elle, Ashman ferma les yeux. Ses fines lèvres exsangues s'étirèrent en un sourire crispé et douloureux.

— Tu penses que tu aimerais bien avoir une statue de moi sculptée par Narlydda. Peut-être en améthyste synthétique. Et que puisque tu lui as passé une commande, tu pourrais aussi bien en choisir le sujet.

Tavia Emory applaudit avec enthousiasme. Les pans de son vêtement de soie cuivrée chuintèrent quand elle se déplaça.

— Puis-je descendre maintenant, madame ? demanda Ashman, s'inclinant en une pompeuse révérence.

— Oh, bien sûr, idiot. Viens t'asseoir à côté de moi, Victor.

Elle s'installa sur la banquette et tapota le coussin près d'elle.

Ashman fit redescendre la table et vint se poser sur le large coussin recouvert de satin couleur bronze. Penché sur le côté, la tête calée sur une main, il regarda Tavia à travers ses paupières mi-closes.

— Et où est donc passé notre jeune ami Yosh ? demanda-t-il. T'es-tu lassée de lui et l'as-tu renvoyé ? Cela signifie-t-il que j'ai ma chance ?

— Yosh est allé voir Narlydda, à Mendocino. Ils collaborent au mémorial de la station lunaire.

Ashman haussa un fin sourcil parfaitement dessiné.

— J'ignorais que notre musicien était aussi sculpteur.

— Par contre, tu sais que Narlydda travaille sur des supports variés. Elle voulait l'aide d'un musicien qui connaisse les techniques de la céramique – pour maîtriser ses tonalités dans un environnement pressurisé.

— Et il peut répondre à ses questions ? (Le regard surpris d'Ashman était sincère, cette fois.) Je le croyais seulement capable de souffler dans cette flûte en verre qu'il trimbale partout. Eh bien, tant mieux pour lui ! Je suppose que c'est un bon coup de pouce pour sa carrière. Et pendant son absence ?

Tavia sourit.

— J'adore quand tu essaies de me charmer, Victor. Ça prouve que tu es vraiment en forme.

Elle lui prit impulsivement la main.

— Oh ! nous allons accomplir des choses si magnifiques, toi et moi.

— Raconte-moi encore. (Il s'adossa contre les coussins.) Comme si c'était la première fois. Chouchoute-moi, Tavia, c'est ma berceuse préférée.

— Quand tu seras prêt, nous contacterons le Conseil Mutant, les gouvernements mondiaux et les médias. Nous leur ferons une démonstration de tes pouvoirs. (Elle secoua la tête d'un air de délectation émerveillée.) Tu seras l'unique point de ralliement, Victor. Le symbole de l'espoir et de l'unité. Si seulement Richard avait pu vivre pour voir ça. Il rêvait du jour où les mutants et les normaux seraient réunis. Et nous y arrivons enfin !

Ashman eut un sourire presque félin.

— Tes paroles ressemblent à de la poésie, Tavia. Tu me convaincs à chaque fois que tu les prononces.

Il lui embrassa la main avec douceur.

— Merci.

Elle le regarda, bouche ouverte, interloquée.

— De quoi ?

— De me donner l'espoir. Et plus encore.

Mélanie sonna au bureau de Camphill.

— Entrez.

La porte coulissa, révélant une pièce semi-circulaire. Les rayons du soleil, filtrés par la baie en plastique transparent, projetaient un arc incandescent sur la moquette d'un blanc immaculé. Ici, tout était blanc. Mélanie ôta ses chaussures. Randall Camphill maîtrisait l'art des petits jeux de pouvoir, l'un de ses favoris étant d'imposer aux membres de l'équipe de se déchausser à l'entrée de son bureau. S'il l'avait demandé, tout le personnel se serait aussi bien déshabillé. Les caprices de Camphill faisaient office de loi à Cable News, du moins jusqu'à ce qu'il soit muté ou limogé.

Les murs incurvés de son bureau étaient tapissés d'écrans témoins, chacun branché sur une émission différente, chacun renvoyant des visages roses, bruns, jaunes, des sourires blancs, sous-titrés en bleu.

Rien de tel qu'une bonne catastrophe pour attirer les experts, songea Mélanie. Celle-là avait même relégué les élections soviétiques au second plan. Son attention fut attirée par un visage familier sur l'un des écrans de la rangée inférieure : une femme proche de la quarantaine, aux cheveux auburn coiffés avec art. Le sénateur Andréa Greenberg, connue pour sa ligne politique pro-mutante et son penchant pour les affaires. Une combinaison inhabituelle.

— Qu'y a-t-il, Ryton ?

Il était assis derrière son massif bureau de verre, dans lequel des milliers de filaments dorés et pourpres scintillaient sous la lumière du soleil.

— Monsieur Camphill, j'ai une idée de reportage.

— Sur ?

— La catastrophe de la station lunaire. Une vision plus rapprochée, s'empressa-t-elle d'ajouter. (La durée d'attention de Camphill était notoirement brève.) Nous avons eu l'avis des scientifiques et des politiciens. Nous savons que tout le monde pense qu'il vaudrait mieux fermer la station lunaire ou s'avancer plus loin dans l'espace. Pourquoi ne pas s'écartez des théories et des généralités ? Nous pourrions le faire à travers un portrait de Kelly McLeod, le pilote de navette qui a donné la première l'alarme. J'étais au lycée avec elle et je pense que je peux apporter une touche vraiment personnelle.

Camphill secoua la tête.

— Désolé, Ryton.

Il changea de position contre le haut dossier de son fauteuil de cuir. Ses yeux restèrent rivés à l'un des écrans sur sa gauche.

— Je ne sais pas tout simplement pas l'intérêt de cette approche. D'accord, vous et cette demoiselle conductrice de navette étiez copines. Et alors ? Pour autant que je sache, elle n'est qu'un des nombreux visages de l'espace. Interviewée partout, y compris chez nous, elle fait déjà partie des nouvelles périmées. En outre, ce commandant mutant a davantage

d'impact médiatique. Un individu plutôt sec, à mon avis, mais le public l'a gobé et en redemande. Vous ne le connaissiez pas dans votre enfance, n'est-ce pas ?

— Non.

Seulement quelques autres mutants, songea-t-elle.

— Dommage. Si vous pouviez m'apporter un nouvel angle sur lui, je serais éventuellement preneur. Vous êtes brillante. S'il vous vient une idée, faites-moi signe, et nous mettrons peut-être Nesse dessus.

Il la regarda brièvement, lui lança un clin d'œil, puis se tourna vers les écrans derrière lui. L'audience était terminée.

Mélanie attrapa ses chaussures et, pieds nus, sortit du bureau. La dernière chose dont elle avait envie, c'était de donner une quelconque idée à Lea. Ainsi, Camphill pensait que les mutants étaient des vedettes en puissance... Peut-être aimerait-il voir de près un de ces phénomènes aux yeux dorés. Elle pourrait enlever ses lentilles de contact bleues et lui faire un clin d'œil. Peut-être cela le convaincrait-il de ses capacités à devenir reporter.

Dégoûtée, elle se laissa tomber sur son siège et chercha la valédrine dans son tiroir. Sa main se referma sur la boîte en plastique rose mais un flash d'information défilant en lettres jaunes sur son terminal attira son attention.

*La célèbre et très secrète artiste Narlydda a reçu une commande de la Fondation Emory pour une série de travaux multimédias destinés à l'esplanade de la station lunaire. Les détails à dix-sept heures.*

Narlydda ! Mélanie se figea. Et si elle la trouvait ? Voilà qui impressionnerait Randall Camphill... et lui vaudrait peut-être même une promotion.

Oubliant la valédrine, elle poussa le bouton audio.

— Passez-moi le siège de la Fondation Emory.

Un moment plus tard, l'emblème Emory, mi-cariatide, mi-fusée argentée, éclaboussa l'écran comme une peinture fraîche, accompagnée par une royale fanfare de trompettes.

La Fondation Emory était le bébé de Tavia Emory, conçue à la mémoire de son défunt mari, Richard, un magnat de l'industrie spatiale tué dans l'accident de la navette soviétique

en 2023. Cinq ans avant sa mort, il avait été le premier entrepreneur à implanter des usines orbitales polymères comme auxiliaires des stations spatiales françaises et soviétiques. Ça lui avait rapporté des milliards. La Fondation Emory était l'outil par lequel Tavia transformait les bénéfices des industries Emory en bonnes œuvres, position sociale et pouvoir. Elle distribuait les ailes d'hôpitaux et les commandes artistiques comme des petits pains.

— Fondation Emory, annonça le robostandard. Votre appel sera pris en compte dans l'ordre où il a été reçu. Veuillez patienter, s'il vous plaît.

Mélanie attendit deux minutes. Cinq. Finalement, un visage humain la regarda. Cheveux bruns bouclés. Teint olive. Yeux dorés.

— Fondation Emory. En quoi puis-je vous aider ?

— Mélanie Ryton, de Cable News. J'appelle au sujet de la commande pour l'esplanade de la station lunaire. J'aimerais interviewer Narlydda dans le cadre de nos grands reportages du week-end.

— Ah, oui, madame Ryton. Je vous passe le service des relations publiques.

L'emblème Emory réapparut, puis disparut. Et Mélanie se trouva en face d'un autre mutant, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans. Son crâne était à moitié rasé, à la mode rétropunk. Une boucle représentant l'insigne vert et argent de l'Unité Mutante pendait à son oreille gauche. Ses yeux étincelaient.

— Nous pouvons vous fournir un document enregistré, dit-il. C'est un passage en revue du travail de Narlydda, avec des citations d'elle et des conservateurs des musées où ont eu lieu les rétrospectives de ces dernières années. Ce document est parfaitement représentatif de sa philosophie artistique – et de celle de la Fondation Emory.

Mélanie afficha le sourire professionnel signifiant « non merci ».

— Je préférerais interviewer l'artiste en personne.

Le jeune mutant ne répondit pas tout de suite. Une ligne soucieuse creusait son front.

— Je ne crois pas que ce sera possible.

— Pourquoi ?

— Nous avons l'ordre strict de ne pas communiquer son numéro personnel.

— Je vois, dit Mélanie en fronçant les sourcils. Je vous rappellerai.

Elle coupa la communication. Il ne lui restait plus qu'à chercher ailleurs.

Le roulis des vagues grondait doucement. Kelly sortit une conque rose d'une touffe d'algues jaune paille et la regarda avec étonnement.

— J'ignorais qu'on en trouvait ailleurs que dans les élevages marins, dit-elle. Ou dans les musées.

Heyran Landon interrompit sa propre inspection de la plage. Même en maillot de bain moulant, assis sur le sable blanc d'une plage sauvage des Caraïbes, il demeurait le commandant, de la racine des cheveux jusqu'au bout des orteils. Sa peau naturellement hâlée semblait être à peine affectée par le soleil. Ses yeux dorés étincelèrent vers elle, d'une manière qui la troubla.

— Quelques endroits sont encore préservés, observa-t-il. Pour les gens très riches.

— Ou héroïques.

Son expression grimaçante le fit rire.

— En particulier pour les héros brutalement privés de mission. (Il lui tapota l'épaule.) Du cran, Kelly. Vous vous êtes mis en tête qu'il y avait quelque chose de mal à être un héros plutôt qu'une victime. Détendez-vous. Profitez des priviléges qu'offre la position de héros.

— Seule la chance nous sépare des victimes. Nous nous trouvions dans la bonne partie du dôme. Voilà pourquoi nous avons survécu.

— Foutaises. Nous sommes encore là grâce à votre vivacité d'esprit. (Il frotta le sable collé à ses mains.) Et c'est exactement ce que j'ai dit à l'état-major. Il y aura une promotion pour vous, Kelly. C'est la moindre des choses.

— S'il y a encore du service à prendre, une fois l'enquête terminée. Aujourd'hui héroïne de l'espace, demain pilote de lignes commerciales. (Elle secoua la tête.) Je ne peux pas m'empêcher de penser à ceux qui sont morts...

— Cas typique de culpabilité du survivant, si vous voulez mon avis. Vous ne pouvez rien faire d'autre, vous savez. Ni vous, ni moi.

— Croyez-vous vraiment cela ?

— Il le faut, pour rester sain d'esprit.

Elle arracha une poignée d'algues. Puis la jeta dans l'écume de l'eau turquoise.

— J'espère qu'ils réduiront à néant le responsable de l'explosion, quel qu'il soit.

— Oh, ne vous inquiétez pas pour ça. Ils dresseront un bûcher sur la place publique, ça ne fait pas de doute. Et s'ils ne trouvent personne pour le rôle du condamné, ils l'inventeront. Ou choisiront un « volontaire ». Tous les moyens leur seront bons pour calmer l'opinion. Et poursuivre le programme spatial.

Kelly laissa échapper un petit rire.

— Vous êtes affreusement cynique.

— Je préfère me considérer comme un vétéran aguerri. Ça sonne mieux que cynique.

Il s'interrompit un instant.

— C'est bon de vous voir sourire, Kelly. Suivez mon conseil et imprégnez-vous d'un autre état d'esprit avant le début de l'enquête, lundi prochain à Armstrong. Ce terrain de récréation privé est l'endroit idéal pour ça.

Il désigna l'étendue éclatante de la plage bordée de palmiers.

— Une bouffée d'oxygène avant de plonger dans l'arène des médias.

— C'est magnifique, dit Kelly. Mais quel paradis est gardé par des chiens et des patrouilles armées ?

— De nos jours, tout paradis qui veut rester inviolé. Et échapper aux journalistes et aux vidéomaniaques – ou devrais-je dire aux cons ? Alors allongez-vous et profitez-en. C'est un ordre.

— Oui, mon commandant.

Kelly observa les reflets du soleil dans ses cheveux châtain clair. Un homme séduisant, songea-t-elle. Le picotement de désir fut automatiquement suivi d'une vive autoréprimande. Du calme, ma fille. C'est ton commandant. Sans compter qu'il est marié. Et la moitié de ton attirance pour lui vient du fait qu'il te rappelle Michael Ryton. Admets-le.

Elle avait passé quinze ans à mettre le plus de distance et d'activités possible entre elle et Michael. Pourchassée par de pénibles souvenirs, elle s'était engagée dans l'Armée de l'Air, et, de là, était devenue spationaute. La dernière chose dont elle avait besoin maintenant était une liaison avec un autre mutant, commandant de navette, de surcroît ! Vite, trouve quelque chose à dire.

— Quand votre femme arrive-t-elle ?

— Demain.

Il la considéra pensivement.

— Avez-vous invité quelqu'un à vous rejoindre ici ?

— Non.

Elle coinça une mèche de cheveux noirs derrière son oreille.

Elle avait envisagé d'en parler à Grant Tessalt. Après tout, ils avaient une liaison épisodique depuis six mois. Mais, d'une certaine façon, elle s'était sentie mal à l'aise à l'idée de lui proposer de la rejoindre. Elle ne tenait pas particulièrement à la solitude, mais elle n'avait pas envie de voir Grant en ce moment.

— Peut-être devriez-vous reconSIDéRER la chose, dit Landon. (Il s'allongea sur le sable et s'étira.) Dès que l'enquête aura démarré, vous n'aurez plus beaucoup de temps pour vos affaires personnelles.

— Croyez-vous que ce sera dur à ce point ?

Les yeux fermés, il hocha la tête.

— Pas mal de gens vont trinquer avant que cette histoire ne soit classée. Vous vous souvenez du bourrage de crâne qu'on vous a fait au quartier général ? Estimez-vous heureuse d'être du bon côté de la barrière. Pour commencer, il faut s'attendre à un remaniement complet de l'administration de la station lunaire. Pareil pour la NASA. Ils vont chercher un bouc émissaire, que ce soit dans le service, parmi les entrepreneurs, ou les membres du Congrès.

— J'adore voir trinquer les membres du Congrès.

Landon sourit.

— Moi aussi.

Ses dents étaient blanches, régulières, et contrastaient avec son teint hâlé. Kelly se força à regarder ailleurs, en direction de l'eau, là où les vagues turquoise déferlaient sur le sable blond.

— Heyran, puis-je vous poser une question indiscrete ?

Il ouvrit les yeux, haussa un sourcil.

— Bien sûr.

— Pourquoi avez-vous choisi l'Armée de l'Air ?

— Ça valait mieux que de poser des rails sur une voie ferrée.

— Pas tant que ça. Allez, vous m'avez parfaitement comprise. Je peux compter les mutants du service sur une main, et avoir encore des doigts libres.

Landon fit la grimace.

— Vous voulez savoir pourquoi l'exotique mutant a souhaité se rendre utile à son pays ? Vous voulez vraiment toute l'histoire ?

Elle hocha la tête.

— C'est simple, dit-il. J'étais l'agneau offert aux loups militaires par le Conseil Mutant de l'Ouest.

L'expression de Landon n'avait plus rien d'insouciant. Il fixa son regard au-delà des vagues.

— Ouais. J'aimais les mathématiques. Je me préparais à une carrière dans l'informatique. Mais mon crime était d'être trop stable. Trop digne de confiance. Les militaires réclamaient à cor et à cri un mutant modèle, et j'étais un choix sûr : juste assez de pouvoirs télékinésiques pour être intéressant, mais pas suffisamment pour balancer un satellite sur quelqu'un. Alors le Conseil a décidé que j'avais un avenir brillant en tant que spationaute. Et m'a aussi fourni une charmante épouse.

Il secoua la tête, perdu dans ses souvenirs.

— Vous savez ce qui est le plus surprenant dans tout ça ? ajouta-t-il au bout d'un moment.

— Quoi donc ?

— Cette vie me rend plutôt heureux. Sauf quand je dois chercher des cadavres sur la Lune. Ou esquiver les journalistes.

Il la regarda, la main en visière au-dessus des yeux pour se protéger du soleil.

— Je vous choque ?

— Non, dit-elle avec amertume. Les conseils mutants peuvent être sans pitié.

Landon haussa les sourcils.

— Vous en parlez comme si vous en aviez fait l'expérience.

— Moi ? (Elle secoua la tête.) Non, non. C'est juste l'impression que m'en ont donné les médias.

Elle repoussa la pensée de Michael au fin fond de sa mémoire.

— Je vois.

Avec une indifférence calculée, Kelly détourna le regard. Elle fit glisser du sable entre ses doigts, chassa un petit crabe du bout du pied.

Landon la considéra un moment. Puis il se leva et s'étira à nouveau.

— Bon, je crois que je vais courir un peu. Ça vous dit de m'accompagner ?

— Non, merci.

Il s'éloigna à petites foulées, mince silhouette musclée se détachant sur le sable blanc. Kelly le suivit des yeux. L'espace d'un instant, elle l'imagina sans son maillot de bain, au lit, suspendu au-dessus d'elle, les yeux étincelants. Vite, pense à autre chose.

Elle porta son regard au loin, vers le large. Peut-être était-elle *effectivement* stupide. De dures épreuves s'annonçaient. Et si elle avait de la compagnie, peut-être ses rêves ne seraient-ils plus hantés par de silencieuses explosions en apesanteur. Peut-être cesserait-elle de fantasmer sur un séduisant et inaccessible commandant.

Ne sois pas si rigide, se dit-elle. Abandonne-toi. Offre-toi un peu de réconfort. Elle regagna la maison de plage aux parois de bois lisse et composa le numéro de Grant sur l'écran mural.

# 3

Le soleil éclatant dessinait des ombres chinoises sur les lames blanches du parquet et le tapis lavande. Narlydda regarda l'écran mural. Neuf heures. L'heure de brancher la bonne vieille machine d'art et de se mettre au travail.

Son chevalet lumineux était placé près de la grande baie vitrée. Elle tourna le dos au panorama dentelé de la côte et brancha son pinceau électrique. Après avoir sélectionné sur la palette un bronze mêlé d'une touche de vert, elle esquissa la courbe d'un bras d'homme sur l'écran.

Pas mal, se dit-elle. Le modelé est parfait. Maintenant un brin de texture, ici et ici. Peut-être un peu plus d'ombre pour le contraste.

Elle était en nage, son déshabillé de soie rose lui collait à la peau. Interrompant à peine son tracé, elle fit glisser le vêtement de ses épaules. Nue, elle se leva, longue silhouette vert pâle encadrée par le chevalet. Elle préférait travailler ainsi. L'atelier était une vraie étuve, spécialement les jours ensoleillés. Et même par les matinées brumeuses, les murs diffusaient l'intense chaleur solaire emmagasinée.

C'est ainsi que Skerry m'a vue la première fois. Balayant toutes mes défenses pour trouver l'artiste à nu.

De l'autre côté de la pièce, l'écran mural sonna.

Allez-vous-en. Laissez-moi tranquille.

Elle continua de dessiner avec passion, mais garda une oreille aux aguets, attendant que le simulacre prenne l'appel. Il le fit à la troisième sonnerie.

— Vous êtes bien à l'atelier de Narlydda, annonça une voix chaude et féminine. En quoi puis-je vous aider ?

— Narlydda ? Est-ce vraiment vous ?

Le simulacre Anne Verland observa un temps de silence. Narlydda pouvait presque imaginer le bourdonnement de

l'ordinateur en train de sélectionner la réponse appropriée dans son menu standard.

— Ce n'est pas Narlydda. Je suis son associée, Anne Verland.

— Ah, dit la correspondante d'un ton désappointé. Eh bien, pourriez-vous lui dire que je m'appelle Wendy Thomas et que j'adore son travail ? Je suis sa plus grande admiratrice. J'ai des holocopies du *Labyrinthe lunaire*, du *Congrès de Spanninges* et de *La 17<sup>e</sup> année-lumière*.

— Merci. Elle en sera ravie.

La correspondante coupa la communication.

— Je me demande comment ils obtiennent mon numéro, dit Narlydda.

— Aucun système n'est complètement hermétique, répondit le simulacre.

Narlydda se tourna vers l'écran. Une jeune femme au visage rose et puéril, aux lèvres fines et aux yeux gris lui renvoya son regard. Anne Verland, fidèle chien de garde programmé. À la hauteur de chaque eurodollar payé à IBM/Bergen.

— C'est vrai, admit-elle. Mais nous arrivons plutôt bien à nous protéger de la populace, n'est-ce pas, Anne ?

— Oui, Narlydda.

— Qu'est-ce que ça fait d'être un fantôme dans une machine ?

— Je suis désolée, Narlydda, je ne comprends pas...

— Non, tu n'es pas programmée pour comprendre. (Les yeux dorés de Narlydda pétillèrent de malice.) Aucune importance, Anne.

— Avez-vous encore besoin de moi ?

— Pas pour l'instant, Anne. Merci.

L'écran s'éteignit.

Narlydda revint à son portrait. Sa curiosité la poussait à écouter la plupart des appels, même si elle ne voulait pas parler aux trois quarts des gens qui la sollicitaient. Mais il était temps d'arrêter de taquiner l'ordinateur et de se remettre au travail.

Elle avait prévu un personnage en bronze et cristal, avec des détails holographiques élaborés pour rendre les expressions fugitives du visage, les mouvements de la chevelure, le rythme

respiratoire de la poitrine. Sur le chevalet lumineux, un être aux proportions héroïques avait pris forme, à moitié créature aquatique, à moitié homme. Un torse bardé de muscles, avec de puissantes épaules et des biceps bombés. De longs cheveux châtaignes noués en queue de cheval. Une barbe sombre et bien taillée. Une gracieuse queue de poisson s'enroulant derrière lui. Un magnifique Triton. Narlydda contempla le dessin avec émotion. C'était Skerry tout craché.

— Tu es amoureuse, murmura-t-elle. À ton âge ! Quelle imbécile ! C'est la dernière chose dont tu aies besoin en ce moment. En particulier quand l'objet de ton affection ne te renvoie pas l'ascenseur.

La sonnette d'entrée retentit dans un parfait accord de notes éthérées et cristallines, dont l'écho se prolongea un moment dans l'air. L'écran de la porte montra un jeune Japonais aux cheveux raides et aux yeux sombres, vêtu d'un blouson de cuir marron sur une combinaison de soie grise. Un petit brillant pourpre scintillait sur sa joue.

Anne Verland se ranima.

— Identité ? demanda-t-elle.

— Yosh Akimura. De la Fondation Emory. Narlydda m'attend.

Sa voix de ténor avait d'agréables intonations.

Vous êtes en avance, pensa Narlydda en attrapant sa robe de chambre et en l'enfilant. Je n'ai pas eu le temps de me teindre la peau, ni même de me masquer. Elle hésita. Oh, tant pis !

Elle toucha le déclencheur à empreintes manuelles et déverrouilla la porte.

— Entrez.

Avec un léger bourdonnement, la porte coulissa à l'intérieur du mur, laissant juste le temps au jeune musicien d'entrer avant de revenir automatiquement en place.

Yosh hocha la tête d'un air admiratif.

— Fameux système.

— Il peut l'être. Il a coûté au moins une sculpture.

Il sourit. Puis son sourire s'altéra tandis qu'il la considérait.

— Narlydda ?

— En chair et en os. Profitez bien du spectacle, jeune homme. Peu de gens en ont l'occasion.

Et j'espère que tu es satisfait, Skerry, où que tu sois. Elle se pencha par-dessus son bureau et attrapa un bloc.

— Je vous prie de lire le premier feuillet et de le signer. C'est un contrat qui vous interdit de révéler à quiconque ce que vous verrez ici. Simple formalité, puisque la Fondation Emory a signé un contrat global qui s'applique à tous ses employés. Néanmoins...

— Vous pensez à tout, dit-il. Stylo ?

Elle lui en tendit un. Il signa d'une fioriture. Elle détacha le feuillet et l'introduisit dans l'ordinateur.

— Voilà. Maintenant que ceci est réglé, venez voir mon croquis préliminaire, Yosh. Puisque nous allons collaborer, je vous demanderai même votre opinion.

Yosh se mit à rire, mais le son mourut dans sa gorge quand il regarda le chevalet lumineux.

— Ça vous plaît ?

— Ce n'est pas le terme que j'utiliserais.

Il garda le silence un instant.

— Il est fascinant. Puissant. Et beau. Il me rappelle un peu le *David* de Michel-Ange. Mais pas vraiment.

— J'accepte la comparaison, dit-elle, ravie.

Eh bien, qu'il en soit ainsi. Skerry deviendrait le chef-d'œuvre de la Fondation Emory sur l'esplanade de la station lunaire. Un Triton mutant sur la Lune.

— Asseyez-vous, Yosh. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci. On commence quand vous voulez.

— Tout feu tout flammes, hein ? À dire vrai, je ne suis pas tout à fait prête à discuter des matériaux, mais...

L'écran sonna.

— Vous êtes bien à l'atelier de Narlydda, dit la fidèle Anne Verland. En quoi puis-je vous aider ?

— Mélanie Ryton, répondit la correspondante. De Cable News. Je voudrais interviewer Narlydda pour nos grands reportages du week-end.

L'écran montrait une jeune femme d'environ trente ans, aux yeux bleus, bien que leur forme eût quelque chose de

vaguement oriental. Ses cheveux raides d'un noir soyeux étaient coupés au carré et effleuraient à peine le bord du col montant de sa tunique jaune. Son expression était toute professionnelle.

— Jolie, dit Yosh. J'aurais aimé que ce soit moi qu'elle appelle.

— Elle préférerait sûrement avoir affaire à vous qu'à mon répondeur automatique, remarqua Narlydda. Non pas qu'elle ait le choix.

L'image que Mélanie Ryton voyait sur son écran était celle d'Anne Verland assise à son poste de travail, ses cheveux auburn tirés en chignon. Elle aussi était toute professionnelle.

— Je serais curieuse de savoir comment ces vampires de journalistes trouvent mon numéro. Je ferais peut-être mieux de le changer à nouveau.

— Narlydda n'accorde pas d'interviews, dit Anne Verland. Une cassette rétrospective de son exposition de l'an dernier est disponible...

— Ça ne m'intéresse pas, coupa Mélanie d'un ton brusque et agressif. Nous voulons faire un reportage complet sur la Fondation Emory, et la participation de Narlydda est indispensable.

— Je suis désolée, Narlydda n'accorde pas d'interviews, répéta Anne.

Bien joué, ma fille, pensa Narlydda. Renvoie-les dans leurs buts.

— Puis-je la joindre plus tard à ce numéro ?

— Narlydda ne répond pas à ce poste.

— C'est sa ligne professionnelle. Y a-t-il un autre numéro où je puisse la joindre ?

— Narlydda ne communique pas son numéro personnel.

— Alors où peut-on la joindre ?

— Narlydda ne communique pas son numéro personnel.

— Vous l'avez déjà dit. Écoutez, je dois absolument lui parler.

— Je crains que ce ne soit pas possible.

— Puis-je lui laisser un message ?

— Narlydda ne répond pas aux appels.

Mlle Ryton lâcha un soupir exaspéré. Narlydda se sentit presque désolée pour elle.

— J'aimerais quand même laisser un message.

— Comme vous voudrez.

— Veuillez dire à Narlydda qu'il faut que je lui parle. C'est une question de vie ou de mort – parce que mon patron aura ma peau si je n'obtiens pas cette interview. C'est noté ?

— Votre message a été enregistré.

— Merci. Mon numéro est le 1 213 478 712 354. Elle peut m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

La communication fut coupée.

Yosh poussa un sifflement.

— Coriace, la demoiselle.

Narlydda gloussa.

— Bravo, Anne ! Celle-là avait de la suite dans les idées !

— Agressive. Les journalistes le sont souvent.

Yosh en resta bouche bée.

— Votre répondeur est un simulacre, n'est-ce pas ? Je ne pensais pas qu'on en trouvait déjà dans le commerce.

— J'ai de bons contacts dans le milieu informatique. (Elle sourit malicieusement.) Anne est fidèle, obéissante, d'un fonctionnement sûr. Presque tout ce que je peux attendre d'un compagnon.

Presque.

— Pour quoi est-elle programmée ?

— Répondre au téléphone et aux visiteurs, surveiller le secteur. Mais elle est capable de bien d'autres performances.

— Par exemple ?

— Anne, peux-tu me dire à quoi je ressemble ? demanda-t-elle.

— Vous mesurez environ un mètre soixante-quinze et pesez soixante-cinq kilos. Vous avez quarante-trois ans, vous êtes née dans l'Oregon, d'origine mutante, avec des pouvoirs télékinésiques hautement développés. Apparence : teint légèrement vert, cheveux vert sombre avec une mèche blanche sur le devant, nez long...

— C'est ma description, à quelques kilos près, dit Narlydda en faisant la grimace. Mais, de ton point de vue, comment suis-je ?

Anne Verland garda le silence. Narlydda pouvait presque entendre les circuits de l'ordinateur grésiller, fouillant cette question inattendue.

— Je ne comprends pas.

— Ce n'est pas grave.

Narlydda observa le simulacre. Placerait-elle un portrait d'Anne sur la Lune ? Immortaliser sa secrétaire électronique ? L'idée était amusante.

— Anne, comment détectes-tu un réel danger sur la ligne ?

— L'analyse vocale est généralement suffisante.

— Que fais-tu, dans ce cas ?

— Je préviens les autorités concernées ou les forces d'intervention proches du correspondant.

— Pendant qu'il est encore en ligne ? intervint Yosh.

— Oui, c'est une connexion annexe, facile à pratiquer parallèlement à mon entretien avec le correspondant.

— Est-ce que la connexion annexe voit aussi Anne Verland sur l'écran ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— Ne vous arrive-t-il pas de vous perdre dans toutes ces projections de vous-même ?

— Je suis chacune d'elles, répondit l'ordinateur d'un ton serein. Narlydda m'a fait programmer avec une capacité d'images multiples.

— Oui, dit Narlydda. Bien que j'oublie la moitié du temps tout ce pour quoi je t'ai programmée.

— Désirez-vous un listing ?

— Non, merci.

L'écran s'éteignit.

— Elle est parfaite.

Yosh enleva son blouson, fouilla dans la poche et en sortit une enveloppe.

— Je vous ai apporté un message personnel de Mme Emory.

Il lui tendit une microcartouche d'un bleu luisant. Narlydda l'inséra dans l'écran mural.

L'emblème de la Fondation Emory investit l'écran. Puis il laissa place à l'image de Tavia Emory, vêtue de soie dorée et arborant son sourire de prédatrice. Ses yeux brillaient d'une lueur d'or.

— J'ignorais qu'elle était mutante, remarqua Narlydda.

— Elle ne l'est pas.

— Narlydda, dit Tavia. Maintenant que vous faites partie de la famille Emory...

Tu parles ! pensa Narlydda.

— ... je voudrais vous inviter personnellement chez moi.

Nous organisons une petite réception en votre honneur, le 12, pour célébrer la commande pour la station lunaire. Je suis passionnée par ce projet, et j'espère en discuter avec vous. Je suis sûre que beaucoup de vos admirateurs seront présents. Et il y aura peut-être une petite surprise pour vous.

Elle sembla regarder ailleurs un instant, hors du champ de la caméra. Puis elle fut à nouveau là, concentrée comme un oiseau de proie.

— Rendez-vous le 12...

L'image de Tavia Emory s'évapora. Narlydda se pencha et choisit un nouveau crayon optique.

— Je vous prie de présenter mes regrets à Mme Emory, dit-elle.

— Vous êtes sûre ?

— Même si je prévoyais de sortir, je ne serais sûrement pas intéressée par une stupide réception dans le désert. Remerciez-la de ma part, mais j'ai trop de travail à l'atelier. Mme Emory devrait savoir que je n'assiste jamais à ce genre de choses.

— Il peut vous en coûter de mépriser Tavia, nota Yosh.

— Tavia ? Vous semblez bien la connaître.

— En effet.

Ils se mesurèrent un instant du regard. Puis Yosh baissa les yeux.

— Elle obtient généralement ce qu'elle veut, dit-il.

Narlydda croisa les bras.

— Moi aussi.

Michael Ryton regardait les sommations fédérales clignoter sur l'écran de son terminal. Il était « invité » à comparaître dans le cadre de l'enquête sur la catastrophe de la station lunaire, le lundi 5 janvier, à la base spatiale d'Armstrong.

Les préliminaires de la chasse à l'homme, songea-t-il. Et ils m'ont dans le collimateur.

— Service juridique, demanda-t-il. Et transmettez le message inscrit.

L'ordinateur divisa en deux le champ de l'image, gardant les sommations dans la partie inférieure. Au-dessus, le visage rougeaud de Bill Sutherland apparut.

— Un problème, Mike ?

— Tu vois les sommations ?

Sutherland hocha la tête.

— Tes craintes étaient donc justifiées. Désolé. Eh bien, voyons ça.

Il s'adossa à sa chaise, étudiant l'écran.

— D'après moi, tu ne risques rien. Mais ton vieux a sacrément de la chance d'être en baraquement administré.

— Tu es probablement le seul à penser ça.

— Je ne crois pas. Par les temps qui courent, c'est la meilleure défense.

— Tu veux dire qu'on pourrait le tenir pour responsable de la catastrophe ? De quelle façon ?

— Eh bien, disons que le rappel de ses interventions pour réduire les normes de sécurité dans l'industrie spatiale serait un nœud coulant sur mesure.

— Mais il avait raison ! Bon Dieu, Bill, ces normes étaient ridicules. Un gaspillage de temps et d'argent – l'argent des contribuables. Un truc pour faire joli, mais totalement inefficace. En outre, elles n'étaient même pas liées à ce projet. Sutherland haussa les épaules.

— Avec plus de mesures de sécurité, le dôme n'aurait peut-être pas explosé, pas vrai ? Et peu importe si la plupart des constructeurs avaient refusé d'installer des systèmes qu'ils estimaient redondants. Je suis juriste, pas ingénieur, mais je sais comment les enquêteurs fédéraux raisonnent. Où étaient les systèmes de sécurité ? Et quand les journalistes en auront

fini avec toi, il ne restera pas grand-chose de cette compagnie. Une fois la tempête calmée, seuls les dômes coréens subsisteront. Tu as intérêt à te présenter avec un dossier en béton sur les procédés de fabrication et les matériaux.

— Je n'ai même pas travaillé sur ce projet.

— Je sais. Mais c'est toi le patron, maintenant. Par conséquent, tu es responsable. Rétroactivement.

Michael s'adossa à sa chaise, atterré.

— Merde !

— Tu l'as dit.

— Je crois que tu devrais assister à l'enquête avec moi, Bill.

— Bien sûr.

Sutherland lui adressa un regard compatissant.

— Courage, Mike. Ça pourrait être pire.

— Comment ?

— Tu pourrais être François Aubenay.

— Très drôle !

Michael se frotta la mâchoire, anéanti par le choc.

— Merci, Bill. Je te rappelle plus tard.

La moitié de l'écran s'assombrit.

— Sauvegarde du message. Service des recherches.

Les sommations disparurent, remplacées par une vue du département des recherches, derrière l'épaule de Penny Lansdale. Elle sourit, de petites rides se dessinèrent au coin de ses yeux dorés. Mais son sourire s'évanouit quand elle vit l'expression de Michael.

— Que se passe-t-il ?

— Mauvaises nouvelles, Pen. Laisse tomber ce que tu es en train de faire. J'ai besoin d'une analyse détaillée et d'un rapport sur le dossier R9C.

Penny se tourna vers son écran auxiliaire et appela le fichier. Un moment plus tard, elle leva les yeux. Son expression était grave.

— Notre participation au contrat Aubenay de la station lunaire. Je me souviens.

— Je pensais bien que tu étais là à l'époque, dit Michael. Bon. Il me faut une solide défense, Penny. Ils cherchent

quelqu'un à qui faire porter le chapeau. Nous devons les convaincre que notre tête n'est pas à la bonne taille.

— Ça se présente si mal que ça ?

— Pire.

Les yeux de Penny s'agrandirent.

— Je m'y mets tout de suite, Michael.

— Merci, Pen.

Il coupa la communication. Et maintenant ? Autant partager la bonne nouvelle avec Jena.

La mine sombre, il appela son magasin. Elle répondit à la première sonnerie, image éclatante en tunique turquoise. Derrière elle, les murs de la boutique étincelaient d'objets précieux.

— Tu attendais un appel ? demanda-t-il.

Il devait avoir l'air particulièrement soucieux car, fait exceptionnel, Jena émergea de son univers narcissique pour s'intéresser à lui.

— Ne fais pas l'idiot, Michael. J'étais près de l'écran, c'est tout. Que se passe-t-il ?

— Il y a une enquête sur la catastrophe de la station lunaire. Je suis convoqué.

— Quoi ? Pourquoi toi ?

— Mon vieux avait effectué certains travaux sur le dôme, en tant que sous-traitant.

— Vraiment ? (Elle fronça les sourcils avec irritation.) Nous risquons des ennuis ?

— Ça m'en a tout l'air. Je dois me rendre sur la côte Ouest la semaine prochaine. Tu veux m'accompagner ? (Il s'efforça d'adopter un ton chaleureux.) Tu pourrais faire du shopping.

Elle joua nerveusement avec une mèche de ses cheveux.

— Je... je ne peux pas, Michael. J'attends un envoi de flûtes en verre du Gabon. Je ne fais confiance à personne pour les déballer. Et qui tiendrait le magasin ?

— Tes employés.

— Et Herra ?

— Elle est assez grande pour rester seule. De toute façon, elle n'est pratiquement jamais à la maison.

Il la regarda un moment en silence. Cheveux blonds encadrant son visage, yeux dorés étincelants, elle était aussi belle à présent que lorsqu'il l'avait épousée, quinze ans auparavant. Belle et égocentrique Jena. Il l'admirait d'un œil distant, comme s'il contemplait un holoportrait.

— Inutile d'en discuter, Michael, c'est hors de question. Je voudrais te soutenir, mais je ne peux absolument pas partir.

Exactement ce à quoi il s'attendait. Il n'était même pas en colère, pas vraiment.

— Si c'est ça que tu veux... Je te rappelle plus tard.

L'écran devint noir.

Il avait renoncé à argumenter avec elle depuis longtemps. Cessé de chercher un moyen de ressouder leur couple.

La pièce était une vraie fournaise. Il retira son veston de soie verte. Encore en sueur, il bondit de sa chaise, marcha jusqu'au mur laqué turquoise, puis revint à son bureau. Quand Penny terminerait-elle cette analyse ? Il était à nouveau au milieu de la pièce quand le téléphone sonna.

La voix de Lan s'éleva du haut-parleur :

— Monsieur Ryton ? Votre mère, ligne deux.

Le visage serein de Sue Li, encadré de cheveux blancs, apparut à l'écran. Ses yeux dorés étaient tranquilles.

— Michael, je voulais m'entendre avec toi au sujet de la réunion du Conseil des Mutants à Mendocino. Les réservations et tout ça.

— Désolé, maman. Ça m'est sorti de la tête.

— Un gros contrat ?

— Non.

— Un problème ?

— Oui. Il y a une enquête sur la catastrophe de la station lunaire. Je suis convoqué.

Comme toujours en période de crise, le visage de Sue Li était aussi impassible que celui d'un bouddha.

— As-tu construit quelque chose pour eux ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Es-tu responsable de l'explosion ?

— Je ne le sais pas encore. Mais je ne pense pas que ce soit la faute de quiconque.

— Non, bien sûr que non.

Son calme le rendait fou.

— J'espère seulement que personne ne déterrera les enregistrements des interventions de papa.

Sue Li secoua la tête.

— J'avais dit à ton père de ne pas se mêler de ça.

— De toute façon, il n'a pas à s'en faire, n'est-ce pas ? répliqua Michael d'un ton cinglant. Ce n'est pas contre lui qu'on déposera une plainte.

Un éclair de douleur traversa le visage de sa mère. Il eut l'impression qu'il venait de la poignarder. Imbécile, se reprocha-t-il.

— Désolé.

Elle garda le silence un moment. Quand elle parla à nouveau, sa voix était égale, mesurée.

— Ce n'est rien. Est-ce que Jena part avec toi ?

— Non.

Nouveau silence. Puis Sue Li sourit avec douceur.

— Alors je te tiendrai compagnie. Et nous pourrons aller ensemble à la réunion du Conseil des Mutants.

— Maman, je ne sais pas si j'aurai le temps...

— Quand l'enquête commence-t-elle ?

— Le lundi suivant la réunion du Conseil.

— Alors tu auras tout le temps voulu. Au moins, tu viendras avec moi à Dream Haven pour voir ton père.

Ce n'était pas une requête.

Michael redoutait encore plus de rendre visite à son père que de témoigner à l'enquête. Il prit une profonde inspiration.

— Bien sûr. Nous pourrons y aller ensemble. Je louerai un glisseur ou je prendrai le train express pour Armstrong.

— Et je demanderai au Conseil de prévoir notre hébergement.

— Parfait. Je dois te laisser, maman...

— À la semaine prochaine, alors.

Jena Ryton faisait les cent pas devant l'auditorium de Piedmont, ses talons claquant sur le sol poli d'acrylique gris. Elle s'arrêta, rectifia sa coiffure, puis apprécia son reflet dans la

vitre. Elle avait conservé sa silhouette, grâce à Dieu ! Et pas une seule ride ne trahissait sa condition de mère. Et d'épouse. Tapant impatiemment du pied, elle admira le lustre éclatant de ses bottes de cuir bleu. Wade Walters lui avait donné rendez-vous après la réunion des représentants du Bloc Est de l'Union Mutante, mais il était en retard. Elle devrait vraiment être à la maison, spécialement ce soir. Pauvre Michael. Elle le plaignait sincèrement, plongé jusqu'au cou dans une enquête fédérale. Quelle tuile !

— Te voilà, dit Wade, venant vers elle d'une démarche désinvolte, cheveux noirs brillants, moustache effrontée.

Comme si c'était lui qui l'avait attendue pendant tout ce temps ! Il avait un sacré culot. Un instant, elle envisagea de tourner les talons et de le planter là. Mais il l'avait déjà enlacée et elle oublia sa colère, son mari et tout le reste.

— Je pensais que tu n'arriverais jamais, dit-elle avant de l'embrasser légèrement.

La pression de son corps sur le sien était un délice affolant.

— Te poser un lapin ? Pas question. Cette réunion a simplement duré plus longtemps que prévu.

Il la tenait de plus en plus serrée contre lui.

— Quelque chose d'important est arrivé ?

— Les habituelles foutaises bureaucratiques. Encore une quête du Dr Sarnoff de Moscou expliquant pourquoi la communauté mutante russe est bien plus démunie que celle des États-Unis, et pourquoi, de ce fait, nous devrions soutenir à coups de dollars nos frères russes économiquement dépossédés.

Il l'embrassa.

Jena ferma les yeux, savourant son contact. À une époque, il y avait longtemps, elle avait ressenti cela avec Michael, quand ils étaient tous deux des adolescents, avant la naissance d'Herra. Où était passée cette sensation magique ? Balayée par la routine, les couches-culottes et les obligations professionnelles ? Depuis maintenant des années elle traversait les saisons comme une morte-vivante, entre les rassemblements du clan, les activités de l'Union Mutante et les réunions de parents d'élèves. Quand Wade était apparu l'an dernier, récent transfuge de la côte Ouest, avec son sourire charmeur et une sorte

d'insouciance qui correspondait à son tempérament à elle, elle avait tout de suite été attirée. Elle avait résisté, au début. Pas très longtemps. Il la désirait. Il voulait la voir... Il l'avait ramenée à la vie. Même sa voix était aphrodisiaque.

— Viens chez moi, dit-il. J'ai terminé pour aujourd'hui.

Elle s'écarta de lui à contrecœur.

— Non. Non, vraiment. Je ne peux pas. Je dois rentrer.

Devait-elle lui parler de l'enquête ?

Il ne chercha pas à cacher sa déception.

— Quand te verrai-je ?

— Michael part en voyage la semaine prochaine. Nous aurons du temps alors. Ramène-moi à mon glisseur.

— D'accord.

Il lui ouvrit la porte du véhicule. Puis il entra à côté d'elle.

— Wade !

Par télékinésie, il verrouilla les portières et rabaissa le siège. Elle se prit à penser à toutes les autres choses qu'il était capable de faire avec son pouvoir, et sentit sa résistance faiblir.

Grâce à Dieu les fenêtres étaient opaques. Il l'avait à moitié déshabillée et elle était là, étendue sur la banquette arrière comme une adolescente, gémissant de plaisir. Juste cette fois, pensa-t-elle. Seulement cette aventure. Et quand ce sera fini, je serai sage. Je serai une bonne et fidèle épouse pour Michael. Je le promets. J'en suis capable. Je sais que j'en suis capable.

Puis il fut au-dessus d'elle et elle cessa de penser.

## 4

Mélanie régla l'ordinateur sur lecture automatique et consulta impatiemment son fichier sur Narlydda. Elle avait traqué son gibier jusqu'à une adresse et un numéro de téléphone professionnels, mais la piste s'arrêtait là. Pas de trace de la résidence ou de l'atelier actuels de Narlydda. Pas de numéro de téléphone. Comme si elle n'existant pas. Et cette femme, Anne Verland, ne lui avait pas été d'un grand secours. Peut-être n'y avait-il pas réellement de Narlydda. Tout ceci était une vaste escroquerie montée par quelque société coréenne, utilisant un ordinateur graphique et une boîte postale dans le nord de la Californie.

L'ombre de quelqu'un se tenant derrière elle, bloquant l'éclairage vertical, tomba sur l'écran. Elle pivota pour se retrouver nez à nez avec Ralph Ferron.

— Un travail urgent ? demanda-t-il.

Elle lui rendit son sourire.

— Pour mon propre compte.

Il s'installa à son aise sur le fauteuil rouge près de son poste de travail. Ses yeux sombres la scrutaient.

— De quoi s'agit-il ? Tu étais accrochée à l'écran comme l'un des vampires de Camphill en période de chasse.

— Il n'y a pas de repos pour un vrai guerrier. Les dessous obscurs d'une histoire.

— Raconte-moi ça.

Elle hésita. Ralph était son préféré à Cable News. Mais elle ne voulait pas que ce scoop lui échappe. Non, elle ne lui dirait rien.

— Pas encore.

Elle vit la déception assombrir son visage.

— Mais bientôt. C'est promis. Si tu me parlais de la Lune ?

— Grouillante de gars de la sécurité et de vautours de l'information. Comme Los Angeles, avec l'oxygène en moins.

— Et la pollution.

— Je savais qu'elle avait du bon ! (Il plongea la main dans sa poche.) Tiens.

Un sachet de sable noir scintillant atterrit sur son clavier avec un bruit sourd.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la poussière de lune. Je n'oublie jamais une promesse.

— Tu es gentil.

Mélanie fut tentée de lui faire une bise, mais cela risquait d'entraîner des problèmes. Elle savait que Ralph l'aimait beaucoup. Plus que beaucoup. Et elle avait vu comment tournaient les liaisons de bureau ; au pire, elles devenaient une distraction temporaire. Au mieux, elles aboutissaient à un mariage qui durait juste assez longtemps pour rendre fous les deux participants. Très peu pour elle. Mélanie n'était pas intéressée par le mariage, les enfants, ou même un week-end à deux. Ce qu'elle voulait, c'était trouver Narlydda et prouver à Randall Camphill qu'elle méritait un poste en première ligne. Si elle pouvait seulement attirer son attention avec un grand reportage – après tout, elle était aussi jolie que Nesse. Plus jolie, en vérité.

— Que dirais-tu d'une pause ? On pourrait aller manger un morceau ? Un nouveau malgache a ouvert près de La Brea.

Elle ignora la fervente supplication dans la voix de Ralph.

— Non, merci. Vas-y sans moi.

Je t'en prie, pensa-t-elle, ne m'oblige pas à te faire du mal.

— Veux-tu que je te rapporte quelque chose ?

— Euh, oui, un sandwich. À la sardine, ce serait parfait.

Elle lui adressa un large sourire et il s'en alla, sa bonne humeur retrouvée. Gentil Ralph, songea-t-elle. La dernière chose dont tu aies besoin, c'est une jolie petite amie mutante pour te briser le cœur.

L'écran clignotait en face d'elle. Elle allait peut-être essayer les fournisseurs de matériel pour artistes. Et après ça, les fonderies spécialisées en œuvres d'art.

— Ryton ?

La voix dans l'interphone était celle de Randall Camphill.

— Je suis là, chef.

— Laissez ce que vous faites. Je veux que vous vous rendiez à la base spatiale d'Armstrong pour couvrir l'enquête sur la catastrophe de la station lunaire.

— Vraiment ?

Mélanie faillit lâcher sa télécommande.

Camphill eut un petit rire.

— Oui, vraiment. Vous brûliez depuis le début de travailler sur cette affaire. Eh bien, c'est maintenant ou jamais.

— Oui, chef.

Elle attrapa sa mallette-écran et fonça vers la porte.

Quatre-vingt-dix minutes plus tard, quand Ralph Ferron revint au bureau avec son sandwich, elle était au spatioport, embarquant à bord d'un vol pour le Mojave.

Les cabanes étaient nichées dans une petite cuvette près du lac, la douceur patinée de leur bois de séquoia contrastant avec le vert éclatant de la végétation : fougères, pins, azalées et lauriers. Sue Li inspira l'air avec plaisir. Dream Haven ressemblait presque à un paradis terrestre. Jusqu'à ce que vous aperceviez les silhouettes vêtues de bleu traînant sur les chemins caillouteux, accompagnées par des surveillants en uniformes gris. Ou que vous voyiez les groupes silencieux rassemblés sur les bancs, à l'ombre des arbres.

Sue Li avait amené James ici dix ans auparavant. Oh, elle savait qu'elle aurait dû le faire plus tôt – il avait cessé de vivre normalement bien avant qu'elle ne se résigne à l'inévitable. Mais elle l'avait gardé à la maison, espérant que l'amour et l'entourage familial combattraient les implacables crises mentales, que si elle tenait le coup assez longtemps, les scientifiques mutants découvriraient un remède.

Après la deuxième tentative de suicide de James, ses deux fils l'avaient convaincue qu'elle avait fait tout son possible. Alors elle avait empaqueté son mari comme un objet précieux et l'avait conduit à la campagne pour qu'on le garde à l'abri dans une jolie cabane en séquoia, au sein des vertes collines de Mendocino. Tout près, les eaux froides et bleues du Pacifique battaient impitoyablement le littoral jonché de galets. Ici, à Dream Haven, les pensionnaires consommaient leurs vies

tronquées dans les brumes des drogues thérapeutiques, pendant que leurs proches attendaient le moment où les battements acharnés de leurs cœurs s'arrêtéraient, pour tous les libérer de cette affectueuse servitude.

À ses côtés, Michael, tendu et réservé dans son costume gris, fronçait légèrement les sourcils. C'était probablement plus éprouvant pour lui que pour elle. Et elle ne trouvait pas cela facile du tout.

Elle ajusta sa cape rouge et se dirigea vers l'intendante de la première cabane. *Qui ?* demanda la voix mentale. *James Ryton*, répliqua Sue Li. La femme hocha la tête et pénétra dans la maison. Quelques instants plus tard, elle leur ramenait une créature voûtée, au pas traînant et aux cheveux blancs.

Sue Li n'avait pas vu son mari depuis six mois. Il n'était pas au mieux alors, mais son état s'était considérablement aggravé depuis. Son visage était sillonné de rides. Sa peau avait la couleur du papier mâché. Son regard ne se portait ni sur eux ni sur autre chose. Les yeux de Michael s'agrandirent sous le choc.

J'aurais dû le préparer à ça, d'une manière ou d'une autre, pensa-t-elle tristement.

— James ? Tu m'entends ?

Un lent hochement de tête, des yeux perdus dans le vague, absents.

Elle savait que le narcophage atteignait le centre du langage, mais c'était le médicament le plus efficace contre les crises de démence. Et il stoppait généralement les horribles hurlements des cas avancés.

— Tu me reconnais ?

Le même hochement. Mais cette fois les yeux se tournèrent vers elle, passèrent sur la gauche, revinrent. S'arrêtèrent.

— Regarde, Michael est venu avec moi.

Les yeux dorés restèrent rivés sur son visage.

Michael avança.

— Bonjour, papa. Je suis content de te voir. Marchons un peu, et je te dirai comment vont nos affaires.

Les lèvres du vieil homme s'incurvèrent en une forme qui aurait pu être un sourire. Le fantôme d'un sourire. Sue Li crut que son cœur allait se briser devant cette vision. Elle prit une

profonde inspiration, jeta un regard à son fils, et s'avança pour prendre son mari par le bras.

— Je persiste à penser que vous allez au-devant de problèmes, avec ce mélange de céramique, métal et polymère, dit Yosh. Sur Terre et sur la station lunaire, la sculpture sera dans un endroit pressurisé, mais pendant le transport ? Je ne réponds pas de l'acoustique en cas de fissures.

Narlydda leva les yeux de l'écran rempli de schémas prévisionnels, le visage marqué par l'impatience.

— Je laisse à la Fondation Emory le souci de la faire parvenir là-bas en un seul morceau, déclara-t-elle sèchement. Votre travail consiste à vous assurer qu'elle aura la sonorité que je désire. Comme une harpe de l'espace.

— Si elle ne se casse pas, le son sera parfait, rétorqua Yosh. (Le sang lui était monté au visage.) Ces écailles à activation solaire assureront, chaque jour lunaire – comme vous l'avez demandé –, la fluctuation des combinaisons sonores. Pour varier la texture harmonique, j'ai inséré trois thèmes diminués en mineur qui se répéteront à intervalles irréguliers.

Il lui tourna le dos. Dieu, qu'elle pouvait être agaçante ! Et aussi dure en affaires que Tavia. Il était content que ce boulot soit bientôt terminé. Derrière lui, il entendit Narlydda soupirer.

— Hé, ne le prenez pas mal, dit-elle. Je sais que je suis pointilleuse, mais si nous passions notre temps à tergiverser, rien n'avancerait. (Ses yeux dorés pétillaient d'humour.) Et puis, je suis ici chez moi. Alors je peux me comporter en prima donna.

La colère de Yosh s'apaisa. De toute façon il n'était pas du genre à rester longtemps de mauvaise humeur. Il adressa un sourire rapide à l'artiste mutante – il s'était presque habitué à la couleur étrange de sa peau – et s'assit près d'elle au bureau.

— Pensez-vous que Mme Emory l'aimera ?

— Tavia *l'adorera*, affirma Yosh en croisant mentalement les doigts.

Narlydda roula les manches de son chemisier de soie lavande. Elle tripotait toujours ses vêtements quand elle était satisfaite.

— Vraiment ?

— Bien sûr.

Elle se tourna brusquement et le considéra longuement, d'un regard froid et pénétrant.

— Qu'y a-t-il entre vous, si je puis me permettre ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous rougissez. Et vous savez parfaitement ce que je veux dire.

Yosh ressentait une gêne mêlée d'irritation.

— Je suis le conseiller musical de la Fondation Emory.

— Cela s'apparente-t-il à un musicien de cour ?

— Arrêtez ça, Narlydda. Si je suis un musicien de cour, cela fait de vous une artiste de cour, n'est-ce pas ? Ou préféreriez-vous être le bouffon ?

Il avait marqué un point : le sourire de Narlydda se figea.

— Non, merci, dit-elle. Désolée.

Sa voix n'était plus qu'un murmure.

Il se leva, prêt à n'importe quoi pour briser la tension.

— Allez, si nous faisions une pause pour déjeuner ?

L'écran sonna. Narlydda sursauta. Durant les trois derniers jours, elle avait réagi ainsi chaque fois que le téléphone sonnait.

— Vous attendez un appel ?

— Oui.

Ils écoutèrent en silence pendant qu'Anne Verland prenait la communication. C'était un autre appel en fanfare de Tavia Emory, priant Narlydda de lui rendre visite.

— C'est la troisième invitation qu'elle lance, dit Yosh. Êtes-vous sûre de ne pas avoir changé d'avis ? Qu'y a-t-il de si terrible à visiter Phœnix en hiver ?

— Rien. Mais je sais combien ces réceptions sont ennuyeuses. Et je devrais m'y rendre la peau teinte, avec un masque – je ne suis pas tout à fait facile d'accès, Yosh. Cela fait partie de mon image mythique – qui est Narlydda ? À quoi ressemble-t-elle ?

Sans grande conviction, elle mima une pose héroïque. Puis elle se laissa tomber sur une banquette.

— En outre, je ne veux pas quitter la ville tant que je n'aurai pas eu de nouvelles de... de quelqu'un.

— Ah, dit Yosh, se déplaçant d'un pied sur l'autre, incertain.

Il ne tenait pas à fouiner dans ses affaires privées. En fait, il lui tardait sacrément de fuir la brume et la moiteur de Mendocino, et les humeurs changeantes de Narlydda.

— Bon, je dois aller faire mes bagages. Ma navette part à quatre heures.

Avant de quitter la pièce, il jeta un coup d'œil derrière lui. Narlydda, qui l'avait déjà oublié, traçait le contour de son Triton sculpté. Des larmes coulaient sur ses joues vert pâle.

Cela faisait juste un an que Michael avait vu son père pour la dernière fois, et il n'avait pas gardé un bon souvenir de cette visite. Mais en comparaison de celle-ci, ça avait été une partie de plaisir. James Ryton ne semblait plus être le même homme. À peine humain. Plus proche d'un cadavre ambulant. À la fin de la visite, Michael était blême, les lèvres crispées de chagrin. Avec soulagement et pitié, il suivit des yeux son père qu'un surveillant emmenait.

— Ce n'était pas gai, hein ? dit sa mère. Il lui lança un regard furieux.

— On dirait un mort-vivant, dit-il d'un ton cinglant. C'est ça qui m'attend ?

— Tu sais qu'il n'y a aucun moyen de prévoir...

— Non, nos généticiens bénis sont impuissants face à ça, n'est-ce pas ? Alors ça reste suspendu au-dessus de nos têtes.

Fou de rage, il s'engagea à vive allure sur le chemin boisé et fit l'éviter une grosse pierre devant lui. Elle retomba lourdement, brisant en deux le tronc noirci d'un arbre calciné.

Sue Li se précipita derrière lui.

— Michael, attends !

— Il vaudrait mieux qu'il soit mort ! lança-t-il en envoyant valser du pied les branches sur son passage. Ça vaudrait mieux pour nous tous.

— Ne dis pas des choses que tu regretteras ensuite.

Il s'arrêta subitement et s'assit sur un vieux banc de bois, le visage inondé de larmes.

Sa mère lui tapota affectueusement l'épaule.

— Je ne pensais pas qu'il était tombé si bas. La prochaine fois, je viendrai seule.

— Non, ça ira. (Il inspira profondément.) Avec Jimmy en Argentine, je me dois de représenter le traditionnel esprit de famille.

Il se sécha les yeux.

Ils restèrent un moment assis en silence. Une fois de plus, Michael envia la sérénité et la capacité de résignation de sa mère. Elle pouvait rester tranquillement assise dans la forêt et contempler les buissons de groseilles au feuillage argenté par le filet de brume, comme si de rien n'était. Comme si elle ne venait pas de passer une heure avec un débris d'être humain : son mari. Comment faisait-elle ?

À côté de lui, Sue Li frissonna sous l'humidité et referma son manteau rouge.

— As-tu eu des nouvelles de Mélanie récemment ? demanda-t-elle.

— Pas depuis au moins six mois, et c'était juste une note par courrier concernant ses parts dans la compagnie. Elle est très prise par son travail à Cable News. (Il haussa les épaules.) Hormis ses actions dans le groupe, je présume que les affaires familiales ne l'intéressent plus.

Les lèvres de Sue Li se tordirent en un pli amer.

— J'ai vraiment été dure avec elle, dit-elle tristement. Pauvre Mélanie. J'aurais dû me montrer plus compréhensive. Après tout, c'est dur d'être une mutante dénuée de pouvoirs. Pourquoi n'ai-je pas été plus affectueuse avec elle ? Oh, si seulement nous pouvions revenir en arrière !

Elle secoua la tête, comme pour chasser un démon, et le masque placide reprit sa place. Presque.

— Si tu avais le choix, voudrais-tu vraiment recommencer ? demanda Michael. Qui te dit que ce serait différent ? Mélanie vit peut-être mieux en se prétendant non mutante.

— C'était peut-être son destin. Mais j'ai tant de regrets. Aujourd'hui, je m'en veux de ne pas t'avoir davantage encouragé.

Michael dévisagea sa mère, stupéfié par cet aveu.

— De quoi parles-tu ?

— Oh, du temps où tu voulais épouser Kelly McLeod et où tu t'es enfui. (Elle ferma les yeux avec tristesse.) J'ai couru après toi pour te faire revenir.

— Tu as fait ce que tu devais faire.

Elle rouvrit brusquement les yeux.

— Vraiment ? Pour que tu endures un mariage sans amour, simplement parce qu'il était frappé du sceau d'approbation du Conseil des Mutants ? Oh, tu ne peux pas me tromper sur ce qui se passe entre toi et Jena, Michael. J'ai été stupide. Et lâche. Il aurait mieux valu que tu t'envies et trouves le bonheur avec Kelly McLeod. C'était une si gentille fille. Jena aurait de toute façon mis l'enfant au monde. Le capital génétique aurait été préservé, se serait perpétué. Et le clan aurait pris Jena en charge. De nos jours, les mères célibataires ne choquent plus personne.

Michael enlaça sa mère et la serra contre lui.

— Tu n'as rien à te reprocher. Aucun de nous ne sait si ce qu'il fait est juste, si c'est la bonne voie. La communauté était menacée. Elle devait être préservée. Et c'est encore vrai aujourd'hui.

— Mais à quel prix, Michael ! À quel prix !

— J'essaie de ne pas penser à ça.

Il regarda sa montre. Puis les longues silhouettes blanches des eucalyptus.

— Pars-tu tout de suite pour la base spatiale d'Armstrong ? demanda-t-elle.

— Non. Je dois juste retrouver mon conseiller juridique pour discuter du dossier. (Il s'efforça de sourire.) Veux-tu que je te raccompagne à l'hôtel ?

— Non. Je crois que je vais marcher un peu. Le minibus de la maison de retraite pourra me descendre à la gare.

— Je te verrai demain, avant la réunion du Conseil.

Il l'embrassa sur la joue, puis regagna en hâte le glisseur qu'il avait loué. Soulagé de partir, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Derrière lui, au milieu de la brume, sa mère représentait la seule touche de couleur, de vie, dans l'omniprésente et terrifiante sérénité de Dream Haven.

## 5

— Unissons-nous maintenant, dit la Gardienne du Livre.

C'était une petite femme aux cheveux gris et à la poitrine généreuse. Royale dans une tunique rouge à col montant, son autorité irradiait la salle entière. Les conversations diminuèrent, puis cessèrent tout à fait. Des douzaines de mutants en soie chatoyante, jeans usés, tuniques métalliques, combinaisons moulantes et robes de plage vertes se déplacèrent pour s'installer autour de la grande table de réunion. La couleur de leur peau variait du miel sombre au crème blafard, avec quelques touches bizarres de blanc et de violet infiltrées par ce bon vieux farceur génétique, l'ADN mutant. Seuls les yeux étaient identiques, sans exception. Dorés et étincelants. Dans un bel ensemble, les mutants joignirent les mains pour commencer leur réunion de fin d'année.

— Envoie la sauce, Bekah ! cria un jeune mutant aux cheveux noirs coupés court, au teint gris et au nez rond.

Sa boutade fut accueillie par des gloussements et des hochements de tête.

— Tout d'abord, souhaitons la bienvenue à nos cousins de la côte Est, annonça-t-elle en souriant à Michael et à Sue Li.

Autour de l'immense table, une centaine de regards dorés se portèrent sur eux avec cordialité et affection.

Michael les remercia d'un signe de tête. Mais il se sentait vaguement mal à l'aise. C'était bizarre d'assister à la réunion d'un conseil différent. Après la mort d'Halden, il avait déjà eu du mal à s'habituer à voir quelqu'un d'autre officier au Conseil de l'Est. En fait, Chemen Astori, un métisse philippin maigre et vif, accomplissait un excellent travail à la tête du clan Est. Mais ce Conseil de l'Ouest était particulier : plus libre, imprévisible, réputé pour ses idées progressistes. Rebekah Terling, la Gardienne du Livre, officiait depuis maintenant dix ans. Michael ne doutait pas de sa compétence, bien qu'il la trouvât

un peu réservée. Qualificatif qui ne pouvait sûrement pas s'appliquer à ses frères de la côte Ouest. Assis confortablement, dans la plus grande décontraction, ils plaisantaient et faisaient les pitres pendant que la Gardienne du Livre réclamait leur attention. Ici, pas question de protocole : la franche camaraderie, la bonne humeur régnaient. Et l'étrangeté.

La porte de la salle de réunion s'ouvrit, poussée par un blizzard scintillant de particules aux éclats bleu-vert, or et argent.

— Hé, hé, hé, lança une sardonique voix masculine au centre de la tornade.

Les particules fusionnèrent en un imposant personnage à la barbe chenue, vêtu d'une longue robe rouge et vert aux manches bordées de fourrure blanche. Une bougie verte trônait au sommet de son crâne, la flamme vacillant à chacun de ses mouvements.

— Je suis le fantôme du Père Noël, s'écria l'apparition. Alors tenez-vous à carreau, nom de Dieu !

L'annonce fut accueillie par un tonnerre de rires et d'applaudissements. Le « fantôme » fit une profonde révérence, semant de la cire partout, et, lentement, l'habit de fête s'assombrit, se rétrécit pour devenir un kimono de soie noire ceinturé de rouge, des collants rouges et des bottes noires. La barbe prit une teinte brune striée de gris. La bougie disparut. De petites rides sillonnaient les coins des yeux d'or malicieux, mais le sourire était toujours le même.

— Skerry ! s'écria Michael.

Son cousin se retourna et son sourire s'élargit.

— P'tit gars ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il serra Michael dans ses bras, lui tapant si fort dans le dos que le malheureux en eut le souffle coupé.

— Merci de te joindre à nous, cousin Skerry, dit Rebekah. Je me demandais comment tu pourrais surpasser ta performance de l'an dernier. (Son ton était sec, mais non dénué d'humour.) Très impressionnant. Mais je te prie de ne pas nous retarder plus longtemps. Prends place.

Pendant qu'elle parlait, un siège flottant s'écarta du mur en lévitant et se posa près de Michael. *Nous discuterons plus tard.* Après un clin d'œil à Michael, Skerry hocha la tête et s'assit.

— Je lirai le cinquième couplet du Temps de l'Attente, annonça Rebekah. Joignez-vous à moi, je vous prie.

Et d'une voix grave et mélodieuse, elle guida le clan dans la lecture familière.

*Et lorsque nous nous sommes découverts différents,  
Mutants et par là même étrangers,  
Nous nous sommes mis à l'écart,  
Avons caché ce qui nous rend si différents,  
Et ainsi montré un visage affable aux yeux aveugles  
De l'univers.*

*Nous avons bâti notre communauté en silence, en secret,  
Nous nous sommes donné l'amour et la communion Des esprits,*

*En attendant que viennent des jours meilleurs, Un temps où nous pourrions communier avec d'autres Qui ne sont pas notre famille. Nous attendons toujours.*

Le silence se fit tandis que Rebekah refermait le Livre.

— Nous attendons toujours, psalmodia le clan. Elle leva les yeux, un faible sourire aux lèvres.

— Puisse notre attente se terminer bientôt, dit-elle. Je vous invite maintenant à partager cet espoir avec moi.

Elle ferma les yeux et baissa la tête. La familiale chaîne les engloba tous dans sa douce étreinte. Michael sentit l'affectueuse caresse mentale de sa mère et la vibrante énergie de Skerry à ses côtés. Puis la conscience individuelle s'effaça pour laisser place à la dominance affirmée de l'esprit de groupe : une harmonie d'amour aux sonorités et aux pensées mouvantes, où tout était accepté, pardonné, compris et cicatrisé.

Michael flottait librement dans le courant de l'union des esprits, à l'aise, en paix. Il s'aperçut à peine que la mélodie se déplaçait d'un ton en mineur et qu'une note discordante s'y infiltrait. Soudain, un écho plaintif et strident le fit sursauter et se répercuta de cerveau en cerveau dans des tons orange brûlants, amplifié par chaque rebond mental. L'harmonie se brisa. Arrachés au cercle intime, les membres du clan se prirent

la tête à deux mains. Une pensée aiguë et insistante leur martelait le crâne comme un battement de tambour, mettant fin à l'état de grâce : gare au super-mutant ! *GARE* au super-mutant !

— Qui est la cause de cette dislocation ? demanda Rebekah d'une voix forte, dominant le vacarme mental. Qu'est-ce que cela signifie ?

Michael engloba la pièce du regard. À côté de lui, Skerry se leva d'un bond. Ses lèvres étaient pincées en une ligne sévère. Du coin de l'œil, il survola l'assemblée, focalisant lentement sa vision sur une minuscule vieille femme ratatinée.

— Leita ! s'exclama-t-il. C'est toi. Je le savais. Elle rit. Le son était grave et glaçant.

— Espèce de vieille sorcière démente ! Ou tu arrêtes cet écho ou je me charge de l'arrêter pour toi !

Le bruit s'atténua peu à peu, puis disparut.

— Tu ne me fais pas peur, Skerry, grinça la vieillarde. Toi et tes tours de passe-passe. Aucun de vous ne peut m'impressionner.

Leita était debout, à présent, sautillant presque autour de la table.

— Mais vous, vous avez peur, n'est-ce pas ? Le super-mutant arrive. En fait, il est là. Est-il l'un des nôtres ? De quel clan ? Personne ne le sait.

Elle caquetait comme une sorcière.

— Cesse de parler par énigmes, intervint Rebekah. Quel super-mutant, Leita ? Que vois-tu ?

— Hé, vous n'allez pas vous mettre à croire ses prédictions de timbrée, non ? (Skerry roula de gros yeux.) Même certains normaux ont la vue plus juste.

Rebekah l'ignora.

— Leita, que vois-tu ?

La vieille femme cessa son étrange danse bondissante et s'assit. Sa voix prit un ton gémissant.

— Il est arrivé. Allume ton écran mural, Bekah. Il est assis là-bas, aussi arrogant que le jour. Un anneau de pouvoir l'entoure. Il réduira en cendres tout mutant télépathe qui tentera de le franchir.

Elle adressa un regard appuyé à Skerry et sourit avec une méchanceté non dissimulée.

— Écran, commanda Rebekah.

Un pan du mur derrière elle s'anima, l'arc-en-ciel de la mire faisant place à un bulletin d'informations. Nesse, de Cable News, était en train d'interviewer un jeune homme livide. Ses cheveux étaient si blonds qu'ils paraissaient presque blancs. Et ses yeux... ils avaient une couleur déroutante. Ni marron, ni bleus, ni gris ou noisette. Pas même le doré mutant. Ils étaient d'un argent glacial et opaque. L'iris chatoyant était strié de violet.

Michael frissonna. Cet homme ne semblait pas terrestre.

Skerry émit un sifflement discordant.

— Bordel de merde ! D'où sort-il ?

Tous les yeux dorés de la pièce étaient rivés sur l'écran.

— Son, ordonna Rebekah.

— Monsieur Ashman, comment au juste pouvez-vous prétendre être une forme élaborée de mutant... un « super-mutant », comme vous dites ? demandait Nesse.

— Le plus simplement du monde, répondit l'homme.

Il avait une voix douce et fluette, presque efféminée.

— Par exemple, vous êtes en train de penser que je suis probablement une sorte de charlatan en quête de gloire. Vous vous demandez aussi comment faire de tout cela un scoop sans passer pour une imbécile, mais vous n'êtes pas certaine que le jeu en vaille la chandelle et...

— Merci. (Le visage de Nesse s'était empourpré.) Bon, apparemment, vous pouvez lire dans les pensées, mais de nombreux mutants possèdent des dons télépathiques, du moins à ce qu'on dit. Qu'est-ce qui fait de vous un être spécial ?

Cette fois, l'homme garda le silence. Il sourit. Et chaque élément du mobilier bleu, excepté sa propre chaise, lévita hors du champ de la caméra.

— Monsieur Ashman, faites-moi descendre, je vous prie.

La voix de Nesse était stridente. Paniquée.

Il hocha la tête. Le mobilier – reporter comprise – flotta vers le sol et se posa délicatement.

— Eh bien, c'était intéressant. (Nesse rajusta sa tunique et passa avec embarras la main sur son crâne chauve.) Mais nous avons tous entendu parler du double pouvoir des mutants. Du moins, certains d'entre eux en sont dotés. Que pouvez-vous faire d'autre ?

*Je peux parler à votre audience entière sans ouvrir la bouche. En fait, pendant que votre esprit entend ceci, Nesse, tous les spectateurs, mutants ou pas, entendent aussi ma voix dans leur tête, où qu'ils soient, sur la planète ou dans l'espace.*

Ashman regardait l'écran d'un air affable.

— Dieu tout-puissant ! dit Michael à voix haute.

Les paroles d'Ashman s'accrochèrent à son esprit.

Il commença à transpirer. Sa chemise rose lui collait au dos. Ce discours mental avait été direct, clair, comme si Ashman avait été présent dans la pièce. Lentement, très lentement, la sensation d'invasion psychique reflua. Les pulsations de son pouls se calmèrent.

— Mauvaises nouvelles, dit Skerry. Très mauvaises nouvelles.

À l'écran, le jeune homme aux yeux d'argent souriait.

# 6

— Des commentaires ? Des suggestions ? Blême mais gardant sa maîtrise, Rebekah engloba la salle du regard. Le clan était silencieux. Michael avait l'impression qu'ils avaient tous été assommés. Même Skerry n'avait rien à dire. Pour une fois, son expression était sérieuse.

— Nous devons découvrir qui est ce type, dit Michael. D'où il vient.

— Il n'a même pas l'air d'un mutant, pas comme nous, nota Sue Li.

— Justement, il n'est pas comme nous, dit Leita.

— Quel mutant serait assez fou pour s'exposer au journal télévisé ? demanda une jeune femme au teint olive et aux cheveux blonds en bataille. Et avec des yeux argent ? C'est un imposteur. Ce n'est pas possible autrement.

— Ou un dément.

— Nous aurons tous des ennuis par sa faute. Les normaux n'arriveront pas à le manipuler. Ils le lyncheront.

— Tant que c'est lui et pas nous... dit Skerry.

— Il faut découvrir qui il est, dit Rebekah. Et tout de suite. Des volontaires ?

Elle fixa ostensiblement Skerry.

— Oh non ! (Il se leva, avançant les mains en signe d'avertissement.) Ne me regarde pas, Bekah. Je viens juste de me rappeler un important rendez-vous à Tanger...

Tout en parlant, Skerry s'évapora progressivement jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le son de sa voix traînant à sa suite.

Rebekah bondit sur ses pieds.

— Skerry, reviens immédiatement ! Comment oses-tu t'enfuir ainsi quand nous avons besoin de toi ?

Le tourbillon d'air qui s'engouffra par la porte ouverte fut la seule réponse qu'elle reçut.

— Je vais le rattraper, dit Michael.

Il saisit son blouson gris et se précipita dans l'obscurité du dehors.

— Fais attention ! lança Rebekah derrière lui. On se perd facilement, ici.

La brume plongeait le crépuscule dans une atmosphère ouatée, fantomatique. Très vite, Michael se retrouva loin de la salle de réunion, sur un chemin traversant une gorge boisée.

— Skerry ? appela-t-il. S'il te plaît, ne t'en va pas ! Je n'ai même pas eu l'occasion de discuter avec toi.

Pas de réponse.

Michael lévita au-dessus d'un groupe d'arbres aux troncs rouges et atterrit dans une clairière entourée d'immenses eucalyptus. Leur parfum pur à l'arôme puissant embaumait l'air immobile.

— Skerry ! Bon sang, je sais que tu m'entends !

Michael s'enfonça davantage dans les bois. Mais il ne se faisait pas d'illusions : jamais il ne localiserait son insaisissable cousin. Il parvint à un embranchement, hésita, puis choisit la voie de gauche et se mit à courir. De part et d'autre du chemin, des groseilliers luisaient dans l'obscurité. Le silence était angoissant. Il regarda en arrière. Par où était-il venu ? Il s'éleva dans les airs, mais ne vit qu'une étendue de pins et d'eucalyptus.

Jurant entre ses dents, il se posa au sol et essaya de revenir sur ses pas. Le sentier était certainement de ce côté. Non. Alors, de ce côté-là. Si seulement il possédait la voix mentale, il pourrait appeler le clan. Ou le don de vision nocturne, pour voir au-delà des arbres. Juste au moment où il envisageait d'appeler au secours, il sentit un picotement sous son crâne.

*Arrête de piétiner partout. Toutes ces plantes sont des espèces protégées.*

— Skerry ?

*Non. Si c'est cet autre mutant télépathe que tu cherches, il est à environ quatre kilomètres d'ici, filant plein sud. Attends, je vais l'appeler pour toi. Voilà. Il revient.*

— Qui êtes-vous ?

Le picotement cessa. Un bourdonnement électronique le remplaça. Comme un essaim fou d'abeilles métalliques.

*Calm-toi, je suis de retour.*

— Nom de Dieu, tu es un sacré emmerdeur ! dit Michael en s'asseyant sur une pierre. Pour commencer je me perds dans les bois à cause de toi, et ensuite l'esprit de la forêt me dit d'enlever mes pieds de ses plates-bandes.

*Jason ? Y a pas de problème avec lui.* Michael regarda par-dessus son épaule droite. Puis à gauche. Il ne vit que l'obscurité.

— Bon sang, Skerry, matérialise-toi ! J'en ai marre de parler à des fantômes.

*Ne sois pas si susceptible.*

Le bourdonnement s'agrémenta d'un rythme, devint presque mélodieux, puis ce fut de la musique : *Le vol du bourdon*. Soudain, un millier d'insectes dorés battirent des ailes dans le ciel obscur, volant en groupes, pour se fondre en une silhouette qui peu à peu se précisa : un mutant barbu et souriant. Skerry.

— Pourrais-tu baisser le son, s'il te plaît ? Les bois retombèrent dans le silence.

— Merci.

Skerry s'assit à côté de lui.

— Alors, tu as demandé à Jason de me rappeler juste pour critiquer mon goût musical ?

— Sois un peu sérieux. Tu sais pourquoi je te cherchais. Je crois que tu devrais aller voir de plus près cet Ashman. Il est étrange. Effrayant. Est-ce que ça t'est égal ?

— Bien sûr que non, répondit Skerry d'un ton grave. Mais je déteste recevoir des ordres. Skerry, fais ceci. Skerry, fais cela. Vite, Skerry, sauve de lui-même ce monde soi-disant libre. (Il fit la grimace.) Je commence à être trop vieux pour ces choses-là. Il n'y a donc aucun autre membre du clan capable d'aller voir de plus près ce prétendu super-mutant ? (Il s'interrompit et jaugea son cousin d'un coup d'œil.) Tu paraissis plutôt en forme pour un employé de bureau. Pourquoi n'y vas-tu pas ?

Michael sourit.

— Ne dis pas de bêtises. Et puis j'ai déjà assez de problèmes comme ça.

— Quoi, par exemple ?

— La catastrophe de la station lunaire.

— En quoi ça te concerne ? demanda Skerry d'un air incrédule.

— Mon vieux avait collaboré à une partie de la construction du dôme qui a explosé.

— Alors ?

— Alors le gouvernement m'a invité à en discuter lundi, à la base spatiale d'Armstrong, déclara Michael d'un ton qu'il voulut rassurant et détaché.

— Nom de Dieu, une enquête du Congrès ! (Même lui était impressionné.) Tu crois qu'ils vont t'épingler ?

— S'ils le peuvent. Mais je ne vais pas leur faciliter le travail. Skerry lui tapota le dos.

— À la bonne heure ! Bon, voilà pour la première tuile. Quoi d'autre ? Non, attends. Laisse-moi deviner. Ta superbe épouse.

Michael hocha la tête.

— Au fait, où est-elle ? Et la bambina ?

— Elles sont à la maison, à Piedmont. La bambina va sur ses quinze ans. Et c'est la copie conforme de Jena.

— Une beauté ?

— Évidemment, dit Michael d'un ton acide. Et tout aussi égocentrique.

Skerry gloussa.

— Je suis content que tu l'aies dit à ma place. Mais qui t'a demandé de l'épouser ?

— Le Conseil des Mutants, tu te souviens ? Jena était légèrement enceinte...

— Tu prends du recul avec l'âge, mon garçon ! (Skerry se leva et s'étira.) Non pas que je te blâme.

Michael suivit son exemple.

— Oh, vas-y, jette-moi la pierre. Je sais que j'ai été stupide de ne pas t'écouter et de ne pas partir à l'époque.

— La vie d'aventurier n'est pas faite pour tout le monde, Mike.

— Non, surtout pas pour les mutants qui placent la communauté avant leurs intérêts personnels. (Il eut un sourire d'autodérision.) Et j'ai donné une fille à la précieuse communauté, qui n'en tirera pas grand-chose. Elle se fera

sûrement stériliser avant peu. Elle a déjà eu une interruption de grossesse.

— C'est pas plus mal, à moins que tu ne brûles d'envie de devenir grand-père.

— Non, merci.

Michael regarda les étoiles scintillant au-dessus d'eux. Elles étaient froides, argentées. Comme les yeux d'Ashman. Il se tourna vers son cousin.

— As-tu peur de ce super-mutant ?

— Non. Je suis juste fatigué, dit-il d'une voix sourde. Viens, sortons de cette forêt.

Il commença à remonter la colline d'un pas énergique. Soucieux de ne pas se perdre à nouveau, Michael s'empressa de le suivre.

— Penses-tu qu'il soit vraiment différent de nous ?

— Non. Si je le pensais, je pourrais avoir la trouille. C'est probablement une espèce de parvenu multi-doué.

— Il ne ressemble à aucun multi-doué que je connaisse, nota Michael.

Skerry s'arrêta de marcher.

— C'est-à-dire ?

— Je pense à sa maîtrise. Moi je ne peux pas léviter et utiliser ma télékinésie en même temps. Et je ne connais aucun mutant qui en soit capable. Mais Ashman n'avait pas l'air de flétrir, même quand il communiquait par télépathie tout en faisant léviter tout un plateau de télé.

— Hum. Très juste. (Skerry se frotta pensivement la barbe.) Pourrais-tu te déplacer assez vite pour donner l'illusion de la simultanéité ?

Michael ricana.

— Peut-être, si je m'étais entraîné depuis l'enfance, comme cette fille mutante au cirque de Moscou. Mais c'est un effort sacrément éprouvant, Skerry. (Il s'interrompit un instant.) Si tes soupçons sont fondés, je parierais qu'il ne pourra pas jouer longtemps ce petit jeu. C'est trop difficile. Comme soulever un poids dans chaque main. Tôt ou tard, un des bras se met à trembler.

— Tu as sans doute raison.

La salle de réunion se détacha dans l'obscurité, ses lampes halogènes dessinant des cercles jaunes devant leurs pas. La porte d'entrée était aussi balisée qu'une piste de décollage.

— Alors ? Skerry hésita.

— Je ne sais pas. J'ai besoin d'y réfléchir. Et en plus, je dois m'occuper de certaines choses.

— Certaines choses ? Skerry haussa les épaules.

— Une affaire qui me tiendra loin de la ville assez longtemps, j'espère, pour me ramener dans les bras d'une certaine dame de ma connaissance.

— Une querelle d'amoureux ? Je la connais ? Les yeux de Skerry étincelèrent de colère.

— Ne pose pas de questions stupides, Michael. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, ces temps-ci. (Il secoua la tête) Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle me manque !

— Qui ? demanda Michael, intrigué — Skerry parlait si rarement de ses conquêtes. Elle travaille avec toi ?

— Ça ne te regarde pas.

— Excuse-moi.

Bon, peut-être ne saurait-il jamais. Skerry avait toujours été très secret. Ce n'était pas maintenant qu'il allait changer.

— Tout ce que je demande, reprit Skerry, c'est qu'on me laisse tranquille. Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire.

— Comme tu voudras. Mais tu dois le dire à Rebekah.

— Elle comprendra d'elle-même. C'est une femme bien — juste un peu autoritaire. Mais Halden l'était aussi. Tous les Gardiens du Livre le sont. (Il hocha la tête et se tourna vers Michael.) Écoute, je garderai le contact avec toi durant l'enquête. Si tu as besoin d'aide — ou d'un endroit où te cacher — n'hésite pas.

— Espérons que ça n'ira pas jusque-là. (Michael pressa l'épaule de son cousin.) Sans compter que tu es parfois plutôt difficile à trouver.

Narlydda avait regardé le bulletin d'informations avec une froide fascination. Elle visionna à nouveau la cassette. Le visage d'Ashman était particulier : presque asexué, avec un nez aquilin,

des lèvres minces, des pommettes hautes, et, bien sûr, ces étranges yeux argentés.

— Arrêt sur image, demanda-t-elle à l'ordinateur.

L'image se figea sur l'écran.

Elle se pencha pour attraper un carnet de croquis. En quelques traits, elle esquissa le visage triangulaire du mutant, les cheveux gris coupés court, l'ossature longiligne.

S'il est vraiment le super-mutant, il voit probablement ce que je suis en train de faire.

D'un geste impulsif, elle ajouta des cornes et une auréole au portrait.

Voilà. Que le coup d'œil vaille au moins le détour. Le feuillet se détacha facilement du bloc. Le faxerait-elle à son agent ? Ou l'enverrait-elle au service de rédaction du *Times* de Los Angeles ? Elle fut tentée un moment. Puis elle froissa le dessin et le jeta dans un coin. Cet homme était probablement un charlatan. Mais pas inintéressant. Comment était-il dans l'intimité ? Timide ? Agressif ?

Pourquoi ne pas le découvrir ? Ashman était l'hôte de la Fondation Emory, qui dirigeait sa campagne publicitaire. Eh bien, il était peut-être temps de répondre aux invitations insistantes de Tavia Emory. En outre, Skerry n'avait pas donné signe de vie depuis plus d'un mois. Narlydda se tourna vers l'ordinateur.

— Anne, appelle Tavia Emory.

Installée dans la salle de repos, Kelly fixait l'écran avec stupeur. Cet Ashman était-il vraiment ce qu'il prétendait être ? Un mutant surévolué ?

— Bon Dieu, vous entendez ça ? (Ethan Hawkins, premier officier de la navette *Brinford*, vint s'asseoir à côté d'elle ; son visage était grave.) J'hésite entre éclater de rire et courir me cacher sous le lit.

— Moi aussi.

— Avez-vous vu Landon dans les parages ?

— Non. Mais j'aimerais savoir ce qu'il en pense. (Un frisson la secoua.) Ce type me donne la chair de poule.

Hawkins hocha la tête.

— Moi aussi. C'est sûrement un truquage. C'est pas possible autrement !

— Et si ce n'en est pas un ?

— Alors, il a intérêt à garer ses fesses. Tous les scientifiques vont en vouloir un morceau. Et l'armée aussi. (Hawkins avala une gorgée de café.) Si j'étais M. Ashman, je ne m'amuserais pas à vanter mes talents sur la place publique.

Jena se prélassait au lit, nue, enveloppée dans des draps orange, et regardait l'enregistrement de l'interview du super-mutant. À l'autre bout de la chambre, Wade était devant son écran, en communication avec les officiels du Conseil des Mutants. Elle se rendait à peine compte de sa présence ; son attention était rivée sur cet Ashman aux yeux d'argent. Elle avait les joues rouges de plaisir ; ses yeux brillaient. Il fallait qu'elle le rencontre. Wade s'assit derrière elle et lui caressa la joue.

— On te montre un type aux yeux argentés et te voilà tout émoustillée, dit-il. Non pas que ça me déplaise.

Elle repoussa ses mains baladeuses.

— Il est fascinant. C'est à peine croyable, Wade. Après en avoir parlé et reparlé pendant toutes ces années, nous avons finalement un super-mutant !

— Nous ? répéta Wade en haussant un sourcil.

— Il doit bien appartenir à un des clans, non ? Oh ! Wade, qui est-il ? D'où vient-il ?

— C'est ce que nous essayons de découvrir. Jena s'accrocha à sa chemise avec excitation.

— Qu'est-ce que tu sais ? Dis-moi ! Dis-moi !

— Tu as assisté à la réunion du Conseil.

Il haussa les épaules et repoussa d'un geste impatient une mèche qui lui tombait dans les yeux.

— Nous sommes tous désarmés. Mais nous en saurons peut-être un peu plus après la journée de demain.

— Qu'est-ce qui va se passer, demain ?

— Une délégation d'officiels du Conseil des Mutants va rencontrer Ashman et l'interviewer. Nous tenterons d'en apprendre le plus possible.

— Oh, Wade, emmène-moi avec toi ! s'exclama Jena en bondissant hors des draps.

— Ne sois pas ridicule.

— Ce n'est pas du tout ridicule. Je suis un membre actif de l'Union. Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'y aller ?

— C'est réservé aux officiels. Jena fit la moue.

— Et si tu m'emmènais pour te tenir compagnie ? (Elle posa la main sur sa cuisse, la fit lentement remonter.) Tu risques de trouver le temps long en Arizona. Je ne peux pas supporter l'idée que tu te sentes seul.

Il lui sourit.

— Tu es impitoyable, hein ?

— Complètement.

Elle glissa la main sous sa chemise. Il s'adossa contre les oreillers de soie abricot.

— Et que fais-tu de ton pauvre mari, de cette enquête ?

— Ne parlons pas de lui maintenant.

Elle se blottit contre lui, et il la serra dans ses bras.

— Pourquoi ne le quittes-tu pas ? Jena se mit à rire.

— Oh, Wade ! Ne sois pas ridicule. Nous en avons déjà discuté. Je ne pourrais pas. Le Conseil le verrait d'un très mauvais œil. Et puis il faut penser à Herra.

L'expression de Wade devint glaciale, et il se leva, hors de portée de Jena.

— Tu l'aimes encore ; dit-il d'un ton triste, presque chargé de reproche.

— Eh bien, oui, je suppose que c'est ça.

Sa propre réponse la surprit. Elle lui saisit vivement la main. La serra.

— Mais cela ne veut pas dire que je n'aie pas envie d'être avec toi. Nous passons de si merveilleux moments ensemble.

Wade se dégagea de son étreinte.

— Il faut que j'y aille.

— Et pour le super-mutant ?

— C'est hors de question.

— Mais, Wade...

Abasourdie, Jena regarda la porte se refermer derrière lui. Ce n'est pas juste, pensa-t-elle. L'événement le plus excitant de

l'histoire mutante est en train de se passer, et je suis clouée à la maison.

Elle retourna s'installer sur le lit et appuya sur la télécommande : *Retour rapide, lecture.*

# 7

Le vent chaud du désert soufflait en direction du nord, traversant la mégapolis qui s'étirait sur des centaines de kilomètres, de San José à San Francisco. Il faisait danser les feuilles d'eucalyptus sur leurs longues tiges souples. Les petits pommiers, les herbes sèches, toute la végétation murmurait en s'inclinant, habituée aux caprices du temps, même en hiver. Même en Californie.

— Curieux vent, dit Mélanie. Je croyais que cette région était froide et pluvieuse, en janvier.

Le garde haussa les épaules.

— Je viens de Pennsylvanie. Mais je suis ici depuis assez longtemps pour savoir que tout peut arriver dans le désert. Et arrivera probablement.

Il examina sa carte de presse et lui fit signe de passer.

Mélanie contempla le paysage désert autour du spatioport. Une étendue aride et plate, aussi rousse que la crinière d'un lion ; au loin, des collines trapues barraient l'horizon. Le lac asséché sur lequel était construite Armstrong constituait le site idéal pour les atterrissages et lancements spatiaux. Les bâtiments bas, à la surface lisse de la couleur du sable, se fondaient dans le décor. Tout avait été reconstruit en 2015 après que l'effondrement de la base d'Houston eut fait de la Californie le pivot des opérations spatiales de l'Amérique du Nord.

Elle se dépêcha d'entrer dans l'auditorium où se déroulait l'enquête sur la catastrophe de la station lunaire. Sa carte de presse lui valut un siège dans la rangée de devant réservée aux journalistes. Après avoir marqué son territoire avec le badge à son nom qu'on lui avait donné, elle partit à la recherche d'une tasse de café. Le tapis roulant du hall avançait à un bon rythme quand elle vit un robodistributeur et ses lumières clignotantes passer en sens inverse. Elle sauta par-dessus la rambarde et

courut après lui, se cognant presque à une jeune femme brune en uniforme de l'Armée de l'Air.

— Excusez-moi.

La femme la retint par le bras et la dévisagea.

— Mélanie ? Mélanie Ryton ?

C'était Kelly McLeod.

— Mon Dieu ! dit Mélanie. Kelly ! C'est toi ?

Elles s'enlacèrent brièvement, presque d'instinct.

Puis elles s'écartèrent, soudain mal à l'aise et intimidées comme des étrangères, malgré leur ancienne amitié.

— Tu as l'air si officiel dans cette tenue !

Kelly eut un petit rire.

— C'est le but. Et toi, tu n'as même pas l'air d'une mutante avec ces yeux bleus – des lentilles de contact ?

— Ouais.

— Alors *c'était* toi dans le Colorado, il y a quelques années ?

Mélanie piqua un fard.

— Euh, oui. Je crois qu'à l'époque je ne tenais pas à ce qu'on me reconnaisse.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Kelly en riant de bon cœur. Je suis contente de te revoir, avec ou sans tes yeux dorés. Es-tu ici pour Michael ?

— Michael ? répéta Mélanie d'un air stupéfait. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ton frère. Il a été convoqué, pour l'enquête sur la station lunaire. Tu ne le savais pas ?

— Non. Je suis venue couvrir l'enquête pour Cable News.

— Ah bon.

Elles demeurèrent un moment silencieuses.

— Il a des problèmes ? dit enfin Mélanie.

— Ça en a tout l'air. Tu n'as pas eu de ses nouvelles ? Je pensais qu'il t'en aurait parlé.

— Euh, pas depuis un certain temps.

Mon Dieu ! Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? Mélanie commençait à sentir la sueur couler sous sa tunique de soie rouge.

— Est-ce qu'il va bien ? Tu l'as vu ?

— Oui.

— Sa femme est avec lui ? Kelly baissa les yeux.

— Je ne crois pas.

— Tu m'étonnes ! Cette Jena a toujours été une garce. C'est la dernière personne de qui j'attendrais de l'aide. Est-ce qu'il t'a vue ?

Ce fut au tour de Kelly de rougir.

— Euh, non. Je... je crois que je ne tiens pas vraiment à lui parler. Le passé est le passé.

— Je comprends. (Après tout, c'était son affaire.) Où est-il en ce moment ?

— Je ne pense pas qu'il ait déjà comparu. Ils en sont encore aux interrogatoires préliminaires. Il attend probablement dans l'hôtel réservé aux invités.

— Il faut que je le voie.

Et elle le pensait vraiment. Tout à coup, Mélanie voulait absolument voir son frère. Être près de lui. À plus forte raison s'il était seul ici.

— Tu veux que je lui dise que tu es là ?

— Non. Je t'en prie, Mélanie, surtout ne dis rien, la pressa Kelly. Tu te souviens, quand tu voulais laisser ton passé derrière toi ? Je comprends ce que tu ressentais alors. Eh bien, moi aussi, il y a des périodes de ma vie que je veux oublier. Et ton frère en fait partie.

— D'accord. Je suppose que tu as tes raisons. Je ne parlerai pas de toi. Mais je ferais mieux de me dépêcher si je veux l'attraper avant l'ouverture de cette session, et je dois regagner ma place à la tribune de la presse. Pouvons-nous nous voir plus tard ? Je veux tout savoir sur le sauvetage.

— Et moi j'aimerais discuter avec toi de cet étrange super-mutant.

— Ashman ? (Mélanie leva les yeux au ciel.) Je suis sûre que c'est un imposteur.

— On peut en parler quand même. Tu peux me joindre au dortoir de l'Armée de l'Air. Chambre 19A.

Mélanie s'éloignait déjà.

— Parfait. Je t'appelle plus tard, O.K. ?

Sans attendre de réponse, elle fit un signe d'au revoir à la silhouette pourpre et fonça vers une cabine télévidéo.

Dans une autre partie du désert nord-américain, Tavia Emory passait une rude journée. Elle arpétait le couloir moquetté du quartier général de la Fondation Emory, ignorant la vue panoramique qui s'offrait à elle, désirant être n'importe où ailleurs – chez elle, dans sa piscine couverte, par exemple. Pour commencer, elle avait fait trois fois appel à la Sécurité pour virer trois fouineurs free-lance armés de caméras vidéo, qui avaient réussi à s'infiltrer parmi les invités. Puis Ashman avait refusé de rencontrer la délégation gouvernementale du Pentagone, prétextant la fatigue. Entre-temps, un groupe de mutants avait pris racine sur le pas de sa porte, réclamant une entrevue avec le super-mutant. Au milieu de tout ce remue-ménage, elle avait même oublié de mettre ses lentilles de contact dorées. Son regard gris parcourut l'assemblée des visiteurs mutants, enviant les marques irréfutables de leurs origines. Le seul point positif dans tout ça, c'était que Narlydda avait enfin accepté son invitation. Autant pour Yosh. Il lui avait assuré qu'elle perdait son temps avec Narlydda. Elle ne manquerait pas de lui rappeler ça plus tard.

Tavia pénétra dans le hall de réception. Les délégués de l'Union Mutante s'étaient rassemblés près de la fenêtre. Une petite femme aux cheveux gris, vêtue de vert – comment s'appelait-elle, déjà ? Rebekah ? –, s'avança.

— Madame Emory, je suis sûre que vous comprenez notre position, dit-elle.

Tavia agita les mains avec impatience.

— Bien sûr, bien sûr. Vous savez que je suis de tout cœur avec vous. Mais comme mes assistants vous l'ont répété, M. Ashman ne verra personne aujourd'hui. Il est tout simplement débordé.

— Nous attendrons.

Une femme entêtée. Mais pourquoi pas ? Quoi qu'ils veuillent obtenir, les mutants devaient se montrer persévérateurs. Et, de toute façon, elle préférait qu'Ashman ait une entrevue avec eux plutôt qu'avec une brochette de généraux aux épaules garnies de galons. Il n'était pas censé collaborer avec l'armée. Son créneau, c'était la paix.

La porte du bureau s'ouvrit. Ashman apparut dans un flot d'étoffe blanche miroitante, personnage tout droit sorti d'un rêve ou d'une illustration.

— Que fais-tu là ? s'écria Tavia. Tu sais que tu dois te reposer.

Ashman la toisa d'un regard froid et se dirigea vers le groupe de mutants serrés sur la banquette.

— Bienvenue à vous, mes frères et cousins.

Sa voix vibrait d'une émotion forcée. Il se déplaça rapidement – trop rapidement, comme s'il craignait que ses jambes ne le trahissent – sur la moquette bordeaux, en direction des fenêtres. S'asseyant sur la banquette mordorée, il fit signe aux autres de le rejoindre. Ils se rassemblèrent en un large demi-cercle autour de lui.

— Monsieur Ashman, nous représentons...

— Je sais qui vous êtes, Rebekah. Je suis si content que vous soyez venus.

Le visage de Rebekah pâlit à ces mots, mais son expression demeura ferme.

— Oui, eh bien, nous voulions vous demander...

— Ne vous inquiétez pas. (Il sourit d'un air rassurant ; ses petites dents étaient régulières et d'un blanc immaculé.) Nous travaillerons ensemble. J'ai l'intention de prendre la parole à un meeting de l'Union Mutante le plus tôt possible. Et aussi dans les conseils de mutants.

Rebekah échangea un regard avec certains de ses frères.

— Oh, je sais que vous avez beaucoup de questions ! dit Ashman d'un ton affable. Je peux les voir bouillonner dans vos esprits. Interrogez-moi sur ce que vous voudrez, je vous en prie. Je tiens à vous mettre à l'aise.

— À vrai dire, j'aurais préféré discuter de cela en privé, déclara Rebekah.

Tavia se fraya un chemin à travers le groupe et s'assit à côté d'Ashman.

— Écoute, Victor, n'est-il pas un peu trop tôt pour ce genre de rencontres ?

— Pas du tout. Je me sens en pleine forme. (Il lui tapota affectueusement la main.) Tavia est une vraie mère poule, dit-il

avec un petit rire. Mais parlez librement devant elle. Elle est absolument digne de confiance.

Tavia n'appréciait pas son ton. Que lui arrivait-il ? Un moment plus tôt, il semblait sur le point de s'évanouir. Maintenant, sa voix était forte et vibrante. Il flamboyait de charisme. Les mutants paraissaient muets de stupeur. Puis la femme répondant au nom de Rebekah prit la parole.

— Eh bien, en effet, nous avons beaucoup de questions. Pour commencer, à quel clan appartenez-vous ?

— À tous les clans. Et à aucun.

— Est-ce une énigme ?

— C'est une réponse, dit-il avec un sourire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu à nous en premier ?

Il fit léviter à travers la pièce une coupe de fruits, prit une pomme jaune puis fit passer la vasque devant le groupe.

— Servez-vous, je vous prie. Allez, ne vous gênez pas.

Tandis que la coupe flottait à leur hauteur, la pomme commença à s'éplucher seule, la peau s'enroulant en spirales dorées, puis se volatilisant dans l'air. Comme personne ne bougeait, Ashman soupira et le récipient vint se poser devant lui, sur la table.

— Vous contacter ne me semblait pas approprié. Ou nécessaire. Je savais que vous viendriez à moi.

— Je vois.

Rebekah échangea un regard entendu avec son voisin, un homme grand et brun.

— Nous souhaiterions vous inviter à une réunion extraordinaire du Conseil, dans quinze jours, poursuivit-elle.

— J'en serais enchanté, dit-il. J'espère présider les futures réunions, bien sûr, mais je suppose que cela exige certains arrangements préliminaires.

— Présider ? répéta-t-elle en blêmissant.

— Mais laissons cela pour l'instant, dit Ashman en écartant le sujet d'un geste. Nous aurons tout le temps d'en discuter par la suite, j'en suis sûr. Comme je suis sûr que nous pourrons travailler coude à coude, en famille unie.

Il hocha la tête. Le groupe semblait fasciné, remarqua Tavia. Presque hypnotisé. Puis, comme un voile qui s'abat soudain, le

charme prit fin. Le teint d'Ashman vira au gris perle. Des gouttes de sueur apparurent sur son front. Il sembla s'affaisser sur son siège, vidé de toute énergie.

Tavia prit les choses en main.

— Il faut l'excuser, dit-elle. Il a besoin de repos maintenant. Veuillez revenir un jour de la semaine prochaine.

Elle leur fit retraverser le hall en douceur, puis passer la porte, et les confia à son équipe de relations publiques. Ils verraient pour le Conseil des Mutants à l'extérieur. Elle se dépêcha de regagner le hall de réception et trouva Ashman en train d'y faire les cent pas.

— Victor, est-ce que ça va ?

— Parfaitement. (Il paraissait furieux.) Tu n'avais pas le droit de les faire partir, Tavia. Je n'en avais pas encore fini avec eux.

Ses mots lui donnèrent le frisson.

— Mais je croyais que nous étions d'accord pour...

— J'ai décidé d'adopter une attitude plus agressive, dit-il. En commençant par définir moi-même ce qui est le mieux pour moi.

Il planta son regard dans le sien. Elle lutta un moment. Comment osait-il ? Après tout ce qu'elle avait fait pour lui. L'avoir pris sous son aile et... Mais ses yeux argentés luisaient d'un éclat irrésistible. Elle ne pouvait en détacher les siens. Argent strié de violet. Beaux. Paisibles. Bon, il savait probablement ce qu'il faisait.

— Il paraît que vous avez besoin de moi, annonça une voix profonde, à l'accent prononcé.

Le Dr Sarnoff se tenait dans l'embrasure de la porte, son épaisse moustache noire ajoutant une touche sévère à son visage déjà austère. De petite taille, il flottait dans sa blouse bleue de laboratoire.

— J'étais en train de travailler dans votre laboratoire, madame Emory...

Il s'interrompit, les observa de ses yeux d'or étincelants.

— Tu te fatigues trop, Victor. (Il se tourna vers Tavia.) Et vous exigez trop de lui. Laissez-le un peu tranquille.

— Je veux seulement son bien.

— Alors cessez d'argumenter avec lui, cingla Sarnoff. Ou avec moi.

Il fit signe à Victor de le suivre, et les deux hommes abandonnèrent Tavia, assise seule sur la banquette. L'écran mural bourdonna.

— Madame Emory ? Narlydda est ici.

Dieu soit loué ! pensa Tavia. Au moins elle avait le temps de mettre ses lentilles de contact. Elle se leva, rajusta les pans soyeux de sa tenue turquoise et se précipita dans son bureau.

— Attendez cinq minutes. Et faites-la entrer.

Narlydda pénétra dans le somptueux bureau, étonnée par l'étalage de matériaux luxueux : table en teck massif, banquettes et coussins en cuir véritable. Les murs étaient tendus de soie jaune et, sur le sol, une magnifique mosaïque abstraite étincelait comme un joyau.

Elle ajusta son éblouissant demi-masque en argent. La partie inférieure de son visage était divisée par deux motifs peints, blanc et rouge, qui se réunissaient graduellement pour former un papillon élaboré autour de ses lèvres laquées de rouge. Ses cheveux étaient dissimulés sous une perruque rouge et noir et son long corps anguleux sous un collant noir et une robe en velours rouge incrusté de paillettes. À chaque mouvement, elle renvoyait la lumière dans toutes les directions. On s'attendait à un effet théâtral de la part des grands artistes. Narlydda n'avait pas l'intention de décevoir son public.

Une femme de forte carrure, vêtue de soie turquoise, se leva à son entrée.

— Narlydda ! Quel plaisir de vous rencontrer ! Je suis enchantée que vous ayez pu venir.

Narlydda prit la main qu'elle lui tendait. Sa poigne était vigoureuse. À la mesure du reste de sa personne. Tavia Emory avait un visage aux contours accusés. Ses cheveux courts et dorés n'adoucissaient pas ses traits d'oiseau de proie.

Visage intéressant. J'aimerais en faire le croquis. Ses yeux brillaient de l'éclat d'or mutant. Mais Tavia était sûrement une normale. Bizarre.

— Je suis ravie que nos emplois du temps aient concordé, dit Narlydda. Cet endroit est magnifique, et superbement décoré.

— Merci. Vous êtes ici chez vous.

Narlydda accepta la boisson offerte. Prit une prudente gorgée. Du nectar de prune rose avec un soupçon d'alcool de menthe.

— Rafraîchissant.

— C'est l'un de mes cocktails favoris. Asseyez-vous, je vous prie.

Narlydda s'installa en ondulant sur une pile de coussins de cuir vert.

— Je suis impatiente d'entendre votre avis sur mes ébauches pour le mémorial de la station lunaire.

Une ombre passa sur le visage de Tavia Emory.

— Oui, bien sûr, mais rien ne presse. Nous en parlerons un peu plus tard, voulez-vous ?

— Autrement dit, vous n'avez pas aimé. Tavia Emory ouvrit de grands yeux stupéfaits. Elle n'est pas habituée à ce qu'on soit franc avec elle, se dit Narlydda. Bon à savoir. Elle afficha un sourire tout miel.

Tavia ouvrit la bouche pour répondre. Mais une voix aiguë la coupa dans son élan.

— Une invitée, Tavia ? Feras-tu les présentations ?

C'était Ashman, le super-mutant. Vêtu d'une longue tunique blanche, ses cheveux platine et ses yeux argentés brillant d'une étrange lueur, il ressemblait à un mirage surgi du désert – ou d'un rêve.

— J'imagine que vous savez déjà qui je suis, déclara sèchement Narlydda. Et je sais assurément qui vous êtes.

— Narlydda, dit-il avec un large sourire. Je suis si content que vous soyez venue.

Avec un enthousiasme enfantin, il se tourna vers Tavia Emory.

— Oh, Tavia ! Je savais qu'*elle* n'aurait pas peur de moi. (Il saisit la main de l'artiste.) Nous allons passer de si bons moments.

— Nous ?

Elle lui permit d'étreindre ses doigts un instant, puis retira doucement sa main.

— Je suppose que vous voulez parler de la réception...

— Oui, bien sûr, intervint Tavia. (Elle paraissait légèrement nerveuse.) Demain soir. Mais nous pouvons en parler plus tard. Narlydda souhaite sans doute se reposer de son voyage.

— Volontiers.

Narlydda brûlait d'envie de se retrouver seule, loin de l'étrange tension de cette pièce. Elle faillit pousser un soupir de soulagement quand Tavia Emory demanda à un assistant de conduire leur invitée d'honneur dans sa chambre.

— Nous vous verrons ce soir, au dîner, dit Tavia.

— Il me tarde d'y être.

Ashman resta silencieux.

Avant de quitter le bureau, Narlydda vit le super-mutant et Tavia se mesurer du regard.

La mangouste et le cobra, songea-t-elle. Mais lequel mangera l'autre ?

Michael redressa les pointes de son col blanc, s'inspecta dans le miroir de sa chambre d'hôtel et hocha la tête. Il avait l'air professionnel, sérieux et, espérait-il, innocent. Son témoignage était prévu dans une heure. Il avait le temps de manger un morceau, même s'il doutait de pouvoir avaler quoi que ce soit. On sonna. Probablement le roboservice. Mais la porte s'ouvrit devant une jeune femme en tunique de soie rouge, appuyée contre la sonnette. Elle avait les cheveux raides, d'un noir soyeux, les yeux bleus, et paraissait vaguement orientale.

— Que puis-je pour vous, mademoiselle ?

— C'est comme ça que tu accueilles ta propre sœur ? dit-elle en passant devant lui pour entrer.

— Mélanie ?

Il fit volte-face. Elle était assise au bord du lit, un petit sourire nerveux aux lèvres.

— Mélanie ! (Il la prit par les épaules et l'attira dans ses bras.) Mon Dieu ! Ça fait combien d'années ?

— À quoi bon les compter ? (Sa voix était étouffée.) Et pourrais-tu me serrer un peu moins fort ? J'ai l'impression de manquer d'air.

Il s'écarta.

— Je vois que ton travail de journaliste t'a assagie.

Elle était magnifique. Si pleine d'assurance et de classe. Les années avaient balayé toute trace de la petite sœur maladroite dont il se souvenait. Il sourit.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Je fais partie de l'équipe qui couvre tout ce cirque pour Cable News. Imagine ma surprise quand j'ai découvert que tu étais en tête d'affiche aujourd'hui.

— Comment l'as-tu appris ?

— Euh, l'employé du bureau d'information me l'a dit.

Pourquoi sa voix sonnait-elle soudain faux ? Peu importe.

— Malgré les circonstances, je suis vraiment content de te voir. Tu es magnifique. Même avec les yeux bleus.

— Merci. (Elle se recula pour l'examiner.) J'aimerais pouvoir en dire autant de toi. (D'un geste tendre, elle réarrangea ses cheveux noirs en arrière.) On dirait que tu n'as pas fermé l'œil d'une semaine. Anxieux ?

— Ouais.

— Peuvent-ils quoi que ce soit contre toi ?

Michael haussa les épaules.

— Tu es journaliste. Tu sais comment ces choses-là se passent. Papa avait assuré une part de la fabrication de ce dôme. Et s'ils n'arrivent pas à coincer l'entrepreneur principal, ils prendront le sous-traitant.

— Qui était l'entrepreneur principal ?

Son ton était soudain purement professionnel.

— Aubenay.

Mélanie inscrivit une note rapide sur son portable.

— Je garde ce nom en mémoire. (Elle leva les yeux.) Où est Jena ?

— À la maison.

— Elle ne te rejoindra pas plus tard ?

— Non.

— Ça, c'est de la fidélité ! dit-elle avec une amère ironie. Es-tu seul ici ?

— Maman est venue...

— Maman ?

La panique envahit ses traits. Envolée, pour un instant, la sereine étrangère aux manières distinguées ; à sa place sur la banquette beige se trouvait l'anxieuse petite sœur dont il se souvenait si bien.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Mélanie avala sa salive avec précaution, comme si elle n'était pas sûre de retrouver sa voix.

— C'est juste que je ne me sens pas capable de l'affronter après toutes ces années. Je ne saurais pas quoi lui dire. Je ne peux quand même pas lui raconter tout ce que j'ai fait, non ?

— Elle serait très heureuse de te voir. (Il s'assit à côté d'elle.) Je le sais. Et qu'est-ce que tu ne pourrais pas lui dire ?

Mélanie laissa échapper un soupir exaspéré.

— Tu ne voudrais pas l'entendre non plus, Michael. J'ai traversé quelques expériences que je ne recommande à personne.

— Comme la danse exotique à Washington ?

— Comment es-tu au courant de ça ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Tu te souviens quand papa faisait campagne pour la réduction des normes fédérales de sécurité ? Nous étions devenus plutôt copains avec l'assistante du sénateur Jacobsen – Andréa Greenberg.

Les yeux de Mélanie s'écarquillèrent.

— Non ! Greenberg, celle qui est devenue sénateur du Maryland ?

— En personne. Même à l'époque, elle avait un bon réseau de relations. Bref, à notre demande, elle avait fait un petit tour d'horizon et avait finalement trouvé ta trace. (Il marqua une pause.) Alors nous savons au sujet de la boîte de nuit, et du glisseur volé...

— Est-ce que maman est au courant ?

Michael hocha la tête.

— Et papa ?

— Nous ne lui avons jamais dit. Et même si on l'avait fait, ça n'aurait plus d'importance maintenant. (Il savait que sa voix s'était chargée d'amertume, mais il n'y pouvait rien.) Il a pratiquement tout oublié, de toute façon.

— Il va si mal que ça ?

— Pire. Je ne l'ai pas reconnu la dernière fois que je l'ai vu. Je crois que maman non plus.

— Toi et maman lui avez rendu visite ? Où est-il ?

Le visage de Mélanie pâlissait de seconde en seconde.

— À Dream Haven. Le baraquement administré de Californie. Je pensais te l'avoir dit...

— Le baraquement administré ?

Mélanie se leva et arpenta nerveusement la chambre.

— À quel stade en est-il ? Non, ne me dis pas. Je ne veux pas savoir.

Elle ne pouvait pas partager sa douleur, hein ? Subitement, la colère que Michael réprimait depuis toutes ces années jaillit à la surface.

— Ne t'inquiète pas. Je ne me permettrais pas de perturber ton existence avec la réalité de la vie. La réalité de notre famille. Nous nous débrouillerons, pendant que tu te caches, bien à l'abri derrière ces lentilles de contact bleues. Jimmy, au moins, essaie de nous aider chaque fois qu'il se trouve dans l'hémisphère Nord. Je me demande dans quelle dimension tu vis.

— Oh, Michael, ne te fâche pas contre moi ! (Des larmes coulaient sur ses joues.) Je sais que j'ai laissé tomber tout le monde. Je ne le voulais pas vraiment. Mais j'ai été éloignée si longtemps que je ne sais plus comment me comporter avec la famille.

Elle était sincère, songea-t-il. Sa colère s'évanouit, remplacée par de la sympathie et même de la pitié pour sa sœur exilée. Lui avait au moins le réseau familial et le clan pour le soutenir. Qu'en était-il de Mélanie ? Elle était seule. Totalement seule.

— Tiens. (Il lui tendit un mouchoir.) Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de te tomber dessus comme ça.

Elle se sécha les yeux, et le masque professionnel reprit sa place.

— Je suppose que je le méritais.

— Je ne devrais pas te juger, Mel. (Il secoua la tête.) Je suis mal placé pour ça.

— Ne laisse pas cette enquête te...

— Il ne s'agit pas que de ça. Toi tu as au moins suivi tes instincts et tu es partie. Moi, en dépit des miens, je suis resté. J'ai épousé Jena. Essayé d'être un gentil petit mutant. J'ai été si stupide, Mel.

Elle posa doucement la main sur son épaule.

— Tu as fait ce que tu pensais être bien, Michael.

— Bien. Qu'est-ce que le bien ? Il y a des matins où je me réveille sans rien reconnaître, ni moi ni ma vie. Je n'arrive pas à croire que je me suis sacrifié ainsi.

— Parfois, on n'a pas le choix.

— Peut-être. (Il se frotta les yeux. Sa montre émit une petite sonnerie.) L'heure n'est plus aux regrets ni aux « j'aurais dû ». Il va falloir entrer en scène...

— Je t'accompagne.

— Tu n'as pas peur que j'influence ton reportage ? demanda-t-il en faisant la grimace.

Elle s'efforça de sourire.

— Je ne pourrais pas changer les faits, même si je le voulais. (Son sourire s'élargit.) Tu vois le tableau quand je sortirai le scoop ! *Le frère d'une journaliste entièrement responsable de la catastrophe de la station lunaire. Ryton craque sous les interrogatoires et avoue : « Je l'ai fait. J'ai utilisé de la colle de mauvaise qualité. » Le réseau de Cable News impliqué dans son ensemble. Plus amples détails à sept heures. Peut-être.*

Elle éclata de rire.

Michael se laissa contaminer par sa bonne humeur. Pouffant aussi, il imita son intonation de journaliste.

— On redoute une conspiration de toute la communauté mutante.

Elle enchaîna :

— Fermez vos portes à double tour.

— Dites vos prières.

Ils étaient maintenant appuyés contre le mur, hurlant de rire.

— Tu promets que tu viendras me voir en prison ? hoqueta-t-il.

— À peu près tous les six ans. Pourquoi baisser mon record ?

Pliés en deux, ils se laissèrent glisser sur les chaises capitonnées. Finalement, ils se calmèrent un peu, s'essuyèrent les yeux.

— Ouf !

— J'avais besoin de ça, dit-il.

— Moi aussi. (Calmement, elle glissa la main dans la sienne.) Tu sais que je serai avec toi, là-bas.

— Merci, dit-il en pressant sa main. Ensemble, ils se levèrent, sortirent de la chambre et se dirigèrent main dans la main vers l'ascenseur.

# 8

À l'extérieur, le soleil disparaissait derrière le mont Camelback, dans un mélange de tons rouge sang, bronze et turquoise. Dans la salle de réception Emory, une douce lumière rose et or, diffusée par une multitude de spots encastrés dans le plafond voûté, enveloppait les invités masqués. Les musiciens saluèrent l'arrivée de la nuit avec une fanfare de cuivres et de percussions. Puis les étranges notes d'une flûte, sinueuses, envoûtantes, à la fois rythmées et mélodieusement éthérées, percèrent le vacarme de la soirée.

Les invités se figèrent, cloués par la musique comme une nuée de colibris iridescents hypnotisés par un exotique nectar.

Profitant de cet intermède, Narlydda s'éloigna de son interlocuteur, un patron de l'industrie spatiale vêtu de soie orange. Les cornes turquoise jaillissant du sommet de son masque pointaient vers elle comme des doigts prêts à l'agripper. Il avait passé les quinze dernières minutes à lui raconter par le menu ses études d'art à l'université.

Comme cette musique est belle ! songea-t-elle. Et si étrange.

Tavia Emory, resplendissante dans une robe de feuilles d'or et d'argent façonnées sur des plaques de céramique, se trouvait non loin de là. Narlydda la rejoignit.

— Qui est en train de jouer ? lui demanda-t-elle.

— Yosh Akimura.

— Le musicien qui m'a aidée dans mon travail pour la station lunaire ?

— Lui-même. Il est très doué, n'est-ce pas ? La voix de Tavia ronronnait de sous-entendus. Ce ton arracha une mimique de dégoût à Narlydda, fort heureusement invisible sous son masque de nacre et de verre.

Tavia portait un masque vert et or à travers lequel le scintillement de ses lentilles renforçait l'effet particulier de brillance dorée. Du plus grand chic mutant. Mais dans ce cas, la

moitié des gens présents pouvaient passer pour des mutants. L'étaient-ils ? Impossible à dire.

Narlydda ajusta le filtre derrière les fentes de son masque. À travers lui, et sous cet éclairage, ses yeux paraissaient verts. Elle scruta la foule, à la recherche de Yosh. Enfin, elle vit le jeune musicien approcher dans sa direction.

Il était vêtu de soie verte, une large tunique à manches longues, ceinturée de pourpre, et un pantalon rentré dans des bottes montantes. Son visage n'était pas masqué, mais à moitié peint de chatoyantes arabesques argentées et lavande, parsemées d'éclats métalliques renvoyant la lumière. Il acheva sa sérénade et se courba en une gracieuse révérence sous un tonnerre d'applaudissements. Les musiciens enchaînèrent avec un air rythmé à la mode, tandis qu'une portion circulaire du plancher se surélevait en piste de danse flottant sur un champ de gravitation et que les invités sautaient à son bord pour gesticuler gaiement autour de la pièce étincelante.

— Yosh, votre musique était ravissante, dit Narlydda. Je regrette de ne pas vous avoir demandé de jouer pour moi auparavant.

Il sourit modestement.

— Narlydda ? Je reconnais la voix. Mais qu'avez-vous fait de vous ?

— Teinture épidermique. Ça tient au moins une semaine.

— Très convaincant. (Il tourna autour d'elle, hochant la tête d'un air appréciateur.) Vous vous habillez toujours ainsi ?

— Seulement parmi les gens que je n'aime pas. Ou dont je me méfie.

— La nuance est subtile. Narlydda eut un petit rire.

— Oh, il y a pas mal de gens que j'aime à qui je n'offrirais pas mon dos !

— Comme qui ?

— Je ne cite jamais de noms, répondit-elle avec un mystérieux sourire. Cette réception a dû coûter une petite fortune à Tavia.

Yosh hocha la tête et examina la foule colorée.

— Heureusement que sa richesse est immense. Vous amusez-vous ?

— Pas vraiment. Ces choses-là ne m'amusent jamais.

— Dommage. (Il prit une seringue sur le plateau du roboserveur qui passait.) J'aime les fêtes. (Il s'injecta le stimulant, ferma les yeux sous l'effet du produit, les rouvrit.) Vous ne dansez pas ?

— Pas toute seule.

— Et avec moi ?

— Tavia ne le verra-t-elle pas d'un mauvais œil ?

Yosh sourit.

— À peine. Ça fait partie de mes fonctions. Et l'invitée d'honneur se doit de danser, vous ne croyez pas ?

— Je suppose que oui. (Elle jeta un regard peu rassuré sur la plate-forme tournante.) Tant que nous ne tombons pas.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Il y a des champs de gravitation tout autour : si vous glissez, ils vous remettront d'aplomb.

— Dans ce cas...

Elle le laissa l'entraîner sur la piste. Il évoluait avec grâce, conduisait parfaitement, et semblait tellement s'amuser que Narlydda se sentit peu à peu gagnée par le même enthousiasme. La plate-forme paraissait au moins aussi stable que la navette qui l'avait amenée ici. Pour la première fois de cette soirée, elle commença à se détendre.

— Invitée d'honneur ? ironisa-t-elle. Je croyais que c'était M. Ashman. En fait, j'aurais préféré – il aurait au moins partagé le fardeau de bienséance qui s'abat systématiquement sur les invités d'honneur, et dont tous les autres invités semblent du même coup dispensés.

Yosh se mit à rire.

— Mais je ne le vois nulle part, remarqua-t-elle. Où est-il ?

— Le jouet de Tavia se repose probablement, répondit Yosh en l'entraînant dans une spirale compliquée autour de deux autres couples de danseurs. Il sera là plus tard. L'avez-vous rencontré ?

— Brièvement.

— Qu'en pensez-vous ?

— Il ressemble à une fleur délicate. Fascinant. Pas vraiment réel.

— Oh, il est bien assez réel ! dit Yosh. Malgré ses évanouissements, il est solide comme un roc.

— Vous n'avez pas l'air impressionné.

— Je ne le suis pas. Bien sûr, je pense que ses talents sont impressionnantes. Mais si c'est ça la prochaine évolution mutante, alors je suis vraiment content d'être normal.

Narlydda tournoya à nouveau dans ses bras.

— Pauvre Yosh ! Cerné par des mutants. Ça doit être un peu lassant !

— Ça l'est. Ne le prenez pas mal. À propos, j'aime vos filtres verts. Je suis fatigué de tous ces yeux dorés. Tavia voulait même que je porte ces foutues lentilles. J'ai dû me battre comme un beau diable.

— Et vous avez gagné.

Avant qu'il puisse répondre, la musique laissa place à une fanfare de cuivres. La piste de danse redescendit doucement jusqu'au sol.

Narlydda et Yosh allèrent se placer devant l'entrée principale. Lentement, les pétales irisés de la porte s'ouvrirent pour révéler Ashman, scintillant dans une tunique et un pantalon de soie rouge. Sa peau était argentée, presque translucide. Narlydda n'eût pas été étonnée de voir palpiter des veines bleu argent, juste sous sa peau.

Ashman ignora l'ovation des invités et se dirigea vers Narlydda.

— Je suis si content de vous voir, dit-il avec ferveur. Si content que vous soyez là.

— Je suis très flattée. (Elle s'interrompit, mal à l'aise. Il semblait aussi candide qu'un petit garçon.) Je me demandais où vous étiez.

— Vraiment ? (Il sourit de plaisir.) Venez vous asseoir avec moi, Narlydda. Je veux tout savoir sur votre travail. Sur vous. Je pense que d'une certaine manière nous nous ressemblons beaucoup.

Il lui prit le bras d'un geste possessif. Sa poigne était étonnamment puissante.

Tavia Emory surgit devant eux.

— Ceci est une réception, Victor. Tu ne peux pas délaisser les autres invités.

Narlydda lui lança un regard reconnaissant.

— Oui, dit-elle. Il y a tant de gens ici qui brûlent de vous voir – ils sont tous déjà fatigués de moi. (Elle se força à bâiller.) Et je suis debout depuis l'aube. J'aimerais vraiment me coucher. Mais n'oubliez pas notre rendez-vous, Tavia. Demain, avant mon départ.

— Vous partez ? (Ashman paraissait stupéfait.) Mais je croyais que nous allions prendre une navette pour voir la station lunaire et l'emplacement de...

— Tous les vols commerciaux et privés pour la station lunaire ont été annulés, lui rappela sèchement Tavia. Tu le sais bien. Même la flotte Emory n'a pu obtenir de laissez-passer. En outre, Narlydda a du travail.

— Oui, dit l'artiste. Mes obligations m'attendent.

Ashman semblait si abattu qu'elle se sentit presque désolée pour lui. Mais son envie de s'en aller était plus forte.

— Oh. (Il baissa tristement les yeux au sol. Puis se ranima.) Eh bien, peut-être vous verrai-je avant votre départ ?

— Bien sûr.

Il la salua d'un geste et s'avança au milieu de la foule, Tavia à ses côtés.

Soulagée, Narlydda le suivit des yeux. Il était vraiment étrange : spectral, même pour un mutant. Elle regarda autour d'elle, mais Yosh avait disparu. Dommage. Elle aurait souhaité le remercier pour la danse, mais ne vit aucune trace de lui dans le flot mouvant des invités. Peu importait. Elle pouvait retrouver seule le chemin de sa chambre. Cinq minutes plus tard, elle était au calme, derrière l'abri de la porte vernie rose et or.

Les réceptions ! Quelle connerie ! La patience et l'effort de représentation que cela exigeait d'elle, face à l'inépuisable et vaniteuse vulgarité d'inconnus grotesques. Pourquoi était-elle venue ici ? La tranquillité de sa maison lui manquait terriblement.

Elle se débarrassa avec joie de sa parure de fête et se glissa dans le lit immense. La couverture rose pâle était aussi légère

qu'une plume. Un délicat parfum floral émanait de l'oreiller. Elle s'enfonça dans un sommeil paisible, rêvant d'abord qu'elle marchait dans un paysage baigné de lune, Skerry à ses côtés. Ils avançaient en silence, main dans la main. Mais comme ils atteignaient une fourche, Skerry la lâcha et s'engagea seul sur le chemin opposé. « Ne t'en va pas ! lui cria-t-elle. Reviens ! » Mais sa silhouette diminua jusqu'à n'être plus qu'un point brillant à l'horizon. Puis plus rien. Mais... il revient. Oui, chevauchant dans la brume blanche du désert, éclairé par la lune, monté sur un cheval d'argent. Mais ce n'est pas Skerry. Non. Le visage est pâle, les yeux argentés. C'est Ashman, et avant qu'elle puisse parler, il saute à terre et l'attire vers lui, dans son monde à lui, et il la touche sans la toucher. Elle est entourée d'un halo vert argenté, baignée de lune, soupirant de plaisir sous ses caresses mentales, dansant dans ses bras au rythme d'une étrange musique. Ses mains, quand elles l'effleurent, sont douces, si douces au début. Et puis beaucoup moins, mais c'est aussi agréable. Et la petite voix dans sa tête qui dit non, non, pas celui-là, arrête, ce n'est pas un rêve, cette voix n'est qu'un murmure, très faible, et au bout d'un moment elle ne l'entend plus du tout. La seule chose qu'elle entende, c'est le battement de son propre cœur tandis qu'elle danse sous la lueur de la lune, nue, au milieu d'un onirique désert argenté, avec Ashman.

L'air du désert de Californie était brûlant, même en janvier. Michael s'engouffra dans le bâtiment, soulagé par sa fraîcheur. Il frissonna sous l'effet de la sueur s'évaporant de son corps.

Je n'en reviens pas que Mélanie soit ici, pensa-t-il. Ça m'a fait plaisir de la voir. J'espère que je n'ai pas été trop dur avec elle. Difficile de savoir comment la prendre.

Il se dirigea rapidement vers l'auditorium principal, récitant mentalement le chant de la sérénité. Devant lui, les portes noires se dressaient comme des sentinelles.

C'est parti.

Michael prit une profonde inspiration, poussa la vieille porte à double battant et pénétra dans l'auditorium. La salle était tristement meublée et ses murs mouchetés d'une couleur

verdâtre avaient bien besoin d'être repeints. Juste en face, surplombant la foule du haut d'une plate-forme semi-circulaire, le sous-comité du Congrès siégeait dans l'isolement que confère l'autorité.

— Michael Ryton ! On appelle Michael Ryton, annonça l'écran mural.

Les nerfs tendus à craquer, il descendit l'étroite allée latérale, conscient d'être le point de mire de toute l'assemblée. Il s'arrêta devant les terminaux vidéo alignés sous la plate-forme pour la confirmation d'identité. Il appliqua la main sur le lecteur d'empreintes jusqu'à ce que la vérification soit terminée, puis prit place à côté de Bill Sutherland. Depuis leur perchoir, les membres du Congrès le toisaient impérieusement.

Kate Fisher, acerbe avocate des consommateurs et représentante du parti démocrate de Rhode Island, présidait. Près d'elle se trouvaient Roland Johnston, du Mississippi, Tami Feldman, de New York, Jason Jordon, du Wisconsin, et Darlene Timons, de l'Oregon.

— Tu parles d'un jury ! murmura Michael à Sutherland. Ils sont notoirement hostiles à l'industrie.

Bill Sutherland lui adressa un sourire de solidarité.

Kate Fisher regarda par-dessus ses lunettes démodées, cerclées d'argent et d'or.

— Monsieur Ryton, j'ai cru comprendre que vous aviez demandé l'autorisation de faire une déposition sur l'honneur enregistrée plutôt que de vous présenter ici.

— Oui, madame.

— Pourquoi ?

— Eh bien, je suis très occupé, et...

— Trop occupé pour comparaître à une enquête gouvernementale ? Mon Dieu, vous devez crouler sous les activités ! ironisa-t-elle avec un sourire glaçant.

À côté d'elle, Johnston ricana.

Michael garda un visage impassible.

— Monsieur Ryton, reprit Fisher, votre société est spécialisée dans l'ingénierie spatiale, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous avez honoré plusieurs contrats pour la NASA, et vous avez construit les générateurs Brayton de la station lunaire ?

— C'est exact.

— Votre firme a-t-elle construit l'un des dômes d'environnement de la station lunaire ?

— Seulement deux unités auxiliaires pour entreposer du matériel.

Elle se pencha vers lui.

— Pouvez-vous décrire les normes de sécurité généralement appliquées dans ces imités ?

— Nous utilisons un polymère extrudé, d'une épaisseur d'un demi-mètre, résistant à la chaleur et au froid, spécialement conçu pour supporter la gravité artificielle et les pressions atmosphériques sous vide et dans un environnement pressurisé.

Fisher soupira comme si ces détails l'ennuyaient.

— Savez-vous quels matériaux ont été utilisés pour le dôme qui a explosé ?

— Pas précisément. Tous les matériaux étaient standard, pour autant que je sache.

— Pour autant que vous sachiez ?

Bill Sutherland intervint.

— Je rappelle respectueusement aux membres du Congrès que M. Ryton n'était pas présent lors de la construction de ce dôme, ni impliqué dans le contrat. Son père avait accepté de sous-traiter pour Aubenay...

— Oui, oui, nous savons tout cela, l'interrompit Fisher.

Elle se tourna vers son terminal.

— Repassez le témoignage du capitaine McLeod.

McLeod ? Michael sentit un frisson le parcourir.

Devant lui, les écrans s'animèrent, renvoyant l'image multipliée d'une femme en uniforme pourpre. Elle avait un visage ovale, de courts cheveux noirs et des yeux bleus. Un visage surgi du passé. De ses rêves. Kelly McLeod.

— J'ai levé les yeux et j'ai vu le dôme craquer... disait l'image enregistrée.

Michael la fixait avec stupeur. Elle n'avait pas changé en quinze ans. Les mêmes lèvres douces. La même peau blanche.

Elle était toujours aussi jolie. Il ferma les yeux. Les rouvrit, et la vit. Pas son image, mais Kelly elle-même. Assise au bout de la première rangée de spectateurs. Son uniforme de l'Armée de l'Air la faisait paraître très officielle et en même temps attirante. Ses cheveux noirs plus courts qu'autrefois bouclaient autour de son visage. Ses yeux, d'un bleu intense, brillaient du même éclat que dans son souvenir. Son visage était pâle.

Kelly. Ici, maintenant. Le cœur de Michael commença à cogner dans sa poitrine.

Son regard rencontra le sien. Sa bouche s'ouvrit sous le choc. Que pensait-elle ?

Le visionnage du témoignage enregistré s'acheva. Michael prit soudain conscience du silence qui l'entourait. Fisher le fixait avec sévérité.

— Avez-vous une réponse, monsieur Ryton ?

— Euh, non, je ne crois pas.

— Vous ne *croyez* pas ?

Les joues de Michael s'enflammèrent.

— Puis-je entendre le témoignage à nouveau ?

Fisher soupira d'un air dégoûté.

— Revisionnage.

La cassette redémarra : la voix pure et grave de Kelly reprit sobrement le récit de l'explosion sur la station lunaire. Quand ce fut terminé, Fisher interrogea Michael du regard.

Concentre-toi, s'exhorta-t-il. Station lunaire. Trop forte pression sur les supports du dôme.

— Quand a-t-on vérifié la résistance et la fiabilité du dôme pour la dernière fois ? demanda-t-il.

Fisher se tourna vers son assistant derrière elle. Il consulta son bloc-écran, puis répondit :

— Il y a six mois, contrôle de maintenance.

— Sauf votre respect, nous recommandons un contrôle toutes les douze semaines dans un environnement sous vide, remarqua Michael.

— Monsieur Ryton, il est difficile de prendre votre avis au sérieux, dit Fisher. Comment pouvez-vous recommander des vérifications supplémentaires alors que vous et votre père avez mené campagne il y a quinze ans pour réduire les normes de

sécurité dans l'industrie spatiale ? Son ton était ouvertement hostile. Michael se rebiffa.

— C'est faux et archifaux. Nous avons seulement pris parti pour la réduction de certaines mesures inutiles...

— Inutiles pour qui ? l'interrompit Fisher. Les victimes de la catastrophe ne seraient-elles pas encore en vie si ces mesures avaient été mises en place ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Aucune idée ?

Bill Sutherland intervint.

— Je rappelle à nouveau respectueusement aux membres du Congrès que M. Ryton n'a été ni le maître d'œuvre, ni l'ingénieur chargé de ce projet. En l'absence d'informations supplémentaires...

— Et je vous répète que nous sommes au courant de ces faits, le coupa Fisher d'un ton tranchant. Quoi qu'il en soit, monsieur Ryton, vous refusez de voir un lien entre vos interventions et le relâchement subséquent des normes industrielles, qui est peut-être la cause de cette tragédie ?

— Absolument, répondit Michael. Les mesures que nous préconisions concernaient les générateurs et l'outillage d'usine. Pas les dômes d'enceinte.

— Mais n'ont-elles pas eu des effets à long terme sur les normes industrielles ?

— J'en doute. Mais pour être plus précis, je l'ignore.

— Comme c'est pratique ! commenta Fisher en lui adressant un regard de pure méchanceté. Quoi qu'il en soit, votre allusion à une éventuelle vétusté du dôme ressemble fort à une tentative pour détourner l'attention des matériaux fabriqués par votre firme. Et si ces matériaux avaient été défectueux dès le départ ? Une production de qualité inférieure aux normes ?

Le visage de Michael s'empourpra de rage.

— Une telle production n'est jamais sortie de nos usines. Et comme mon avocat l'a répété, ma firme n'avait qu'un rôle de sous-traitance sur ce dôme. Je vous suggère d'interroger le principal entrepreneur.

Il lui renvoya son regard mauvais. C'était le dôme d'Aubenay, et son problème.

Fisher se retrancha brusquement derrière un professionnalisme glacial.

— Très bien, monsieur Ryton. Je vous remercie. Vous pouvez disposer. Pour l'instant.

Exténué, Michael se leva et jeta un coup d'œil dans la salle, espérant croiser à nouveau le regard de Kelly. Mais son siège était vide. Elle était partie.

Mélanie quitta rapidement la tribune de la presse. Un mal de tête lui martelait le crâne. Elle se massa le front en se demandant où elle avait mis ses tablettes d'alpha. L'interrogatoire avait été brutal, avec tous les signes d'une véritable chasse aux sorcières, exactement comme elle l'avait redouté. Et Michael était la proie qu'ils pourchassaient. Il s'était bien défendu, mais cela ne la rassurait pas pour autant. Même s'il était innocent, une fois que ses collègues de la presse en auraient fini avec lui, il pourrait s'estimer heureux si on le laissait installer des composants d'ordinateur en Petite Corée. Et qu'allait-elle faire de cette histoire ? Comment pourrait-elle relater le « lynchage » de son frère dans un magnifique et percutant reportage vidéo ?

Sa mallette-écran bourdonna. Elle l'ouvrit d'un coup sec.

L'image de Randall Camphill apparut, le regard fixé sur elle.

— Ryton, nous envoyons Ralph Ferron pour prendre votre relève, dit-il. Soyez au bureau dans les plus brefs délais.

Mélanie faillit lâcher l'écran.

— Me relayer ? Pourquoi ?

— Je veux que vous accompagniez Nesse à la Fondation Emory.

— La Fondation Emory ! répéta-t-elle d'un air dérouté.

— Ouais. J'ai finalement conclu un arrangement avec Mme Emory pour une série d'interviews avec elle et ce super-mutant, Ashman.

— Cet étrange type aux yeux d'argent ? Vous plaisantez...

— Non. Revenez. Immédiatement.

— Mais...

— Mais quoi ?

Elle avait failli dire « Et mon frère ? ».

— Euh... bafouilla-t-elle. L'enquête commence à être intéressante...

— Ferron la couvrira. (Le regard de Camphill était glacial.) À moins que vous ne préfériez que j'envoie quelqu'un d'autre à Scottsdale ?

Mélanie secoua vivement la tête.

— Non, non. Bien sûr que non, chef. Je pars tout de suite.

— Bien.

L'image de Camphill disparut.

Et voilà, elle ne verrait pas son frère se faire mettre en pièces par les lions du Congrès. Une petite voix intérieure lui souffla qu'elle était en train de le trahir, qu'elle aurait dû refuser la mission et rester. Peut-être bien. Mais désobéir à Randall C. équivaudrait à tuer sa carrière dans l'œuf. Sans aucun doute. De plus, ses sentiments vis-à-vis de la famille étaient plutôt confus. Un temps de réflexion serait probablement utile. Michael se débrouillerait bien sans elle. Elle lui laisserait un message et ferait son possible pour revenir vite. De toute façon, ce super-mutant devait être un imposteur. Elle et Nesse boucleraient rapidement cette histoire et, avec un peu de chance, elle serait de retour ici avant la fin de la semaine.

Avec un soupir de soulagement, Mélanie rassembla ses affaires et appela un taxi. Parfois sa vie ressemblait à un long et répétitif parcours de navette spatiale.

## 9

Kelly McLeod ouvrit les yeux et s'étira dans la clarté matinale. Neuf heures. Elle avait tout juste le temps de prendre son petit déjeuner. De l'autre côté de la chambre, des lettres bleues clignotaient sur l'écran du répondeur. Elle ne s'était pas souciée de le consulter la nuit dernière. Elle se dirigea vers l'appareil en bâillant et appuya sur la touche de lecture.

L'image de Mélanie Ryton apparut. Elle paraissait nerveuse.

— Kelly, je dois partir — on m'a envoyée sur un autre reportage. Je n'ai pas pu avertir Michael, je n'arrive pas à trouver le code de son hôtel, ma navette est sur le point de décoller, et en plus il ne faut pas qu'on sache que nous sommes en relation. Alors garde un œil sur lui pour moi, s'il te plaît. Si tu as besoin de me joindre, essaye AF7951-CABLENEWS. Je reviendrai dès que possible. Merci.

— Merde ! marmonna Kelly. Mélanie plaisante. La dernière chose dont j'aie envie, c'est de garder un œil sur son frère. Il me semblait pourtant avoir été claire. Elle a un sacré culot — c'est drôle, je ne me souvenais pas d'elle comme ça au lycée. On dirait bien qu'elle se rattrape.

Bon, de toute façon, Michael devrait tout simplement prendre soin de lui-même, parce que Kelly serait très, très loin.

Elle enfila rapidement l'uniforme pourpre de l'Armée de l'Air. Un coup de peigne, une touche de rouge à lèvres, elle était prête. En se dirigeant vers l'intendance générale, elle révisa son plan. Elle demanderait à Landon une permission jusqu'à ce que le sous-comité ait terminé l'enquête préliminaire. S'ils pendaient Michael Ryton au train d'atterrissement d'une navette, elle préférait ne pas être là pour voir ça. Elle avait fait sa déposition. Que voulaient-ils de plus ? Après avoir avalé une tasse de café au robobar, elle gagna en hâte le bâtiment où se trouvait le quartier général temporaire de son commandant. Par

chance, Landon y était. Son assistant, Marc Hershman, l'introduisit.

— Commandant ?

Landon leva les yeux de son écran.

— Entrez, McLeod.

Elle serra les mâchoires avec détermination, avança et s'assit sur l'étroite chaise rouge en face du bureau. La pièce débordait de disquettes et de listings à trois colonnes. Travail d'ordinateur. Le fléau de tout pilote de navette.

— Commandant, je sollicite un changement d'affectation.

Sa voix buta sur le dernier mot.

Il la considéra un moment de ses yeux étincelants. Kelly eut la désagréable impression qu'il lisait clairement dans ses pensées.

— Pour quelle raison ?

Elle remua avec embarras sur son siège.

— Commandant, je ne crois pas être vraiment utile maintenant que mon témoignage est enregistré, et je pourrais travailler...

— Vous êtes au travail.

Elle hocha rapidement la tête.

— Oui, je sais. Mais je ne vois pas pourquoi...

— Vous connaissez vos attributions, McLeod.

— Alors je demande une permission.

Il se pencha vers elle.

— Pourquoi cette soudaine envie de voyage ?

— C'est personnel.

— J'avais cru le comprendre. (Son expression s'adoucit.) Qu'est-ce qui se passe, Kelly ? Vous avez un problème ? C'est fini entre vous et Grant ?

— Qu'est-ce que ça changerait ? demanda-t-elle d'un ton tranchant.

Landon soupira.

— Vous ne m'aidez pas beaucoup, Kelly. Je ne peux pas vous libérer sans une sacrément bonne raison. Alors arrêtez de me faire perdre mon temps. Et le vôtre.

Kelly hésita. Pouvait-elle se fier à lui ?

— Allez, Kelly. Ou je devrai rejeter automatiquement votre requête.

Elle n'avait pas le choix. Quand elle parla, sa voix parut s'étouffer dans sa gorge.

— J'ai connu l'un des témoins.

— Je vois. Qui ?

— Michael Ryton, commandant. Les yeux de Landon s'écarquillèrent.

— Ryton ? Connu comment ?

— De très près, commandant. Si vous voyez ce que je veux dire.

Landon poussa un soupir. Il tendit la main par-dessus le bureau d'acrylique marron et éteignit l'écran.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ça plus tôt ?

— J'ignorais qu'il serait ici.

— Vous avez vu la liste des témoins appelés à se présenter.

— Oui. (Kelly détourna son regard des yeux scintillants de Landon.) Mais je pensais qu'il ne viendrait peut-être pas.

— Quoi ? Ignorer une sommation gouvernementale et risquer une accusation de refus de comparaître ?

Elle haussa les épaules.

— Vous m'avez vous-même dit que les mutants sont indépendants. Imprévisibles. Je ne croyais pas qu'il viendrait. Je priaient pour qu'il ne le fasse pas. J'ai dû m'imaginer que jouer les autruches l'empêcherait de venir.

— Bravo ! (Il se leva, passa la main dans ses courts cheveux bruns.) Bon, je ne pense pas que cela compromette quoi que ce soit. Lui avez-vous parlé ?

— Non. Je n'y tiens pas.

— Je m'en doutais. Vous ne croyez pas que vous devriez m'éclairer un peu plus ?

Kelly se força à croiser son regard.

— Nous étions amoureux. Un amour d'adolescents. (Elle ferma les yeux.) Mon Dieu, je n'arrive pas à croire que je viens juste de dire ça !

— Où est le problème, si c'est la vérité ?

— Ça me donne le frisson. (Elle esquissa un tout petit sourire.) Bref, nous voulions nous marier. Mais le Conseil des

Mutants ne l'entendait pas de cette oreille. Alors Michael a épousé une jolie mutante et a eu un joli bébé mutant. Et je me suis engagée dans l'Armée de l'Air. J'ai jugé qu'il était temps de le voir moins et de découvrir le reste du monde.

— Une excellente décision. (Le ton de Landon était compatissant.) J'allais presque vous accuser d'optimisme stupide pour avoir envisagé un mariage mixte. Dans certains milieux, c'est encore considéré comme choquant.

— Oui. Je l'ai appris à mes dépens. (Elle marqua un temps de pause.) À propos de certains milieux, qu'est-ce que le Conseil des Mutants pense de ce super-mutant ?

— Il est dérangeant. Nous ne savons pas quoi faire de lui. Et comme il a accepté la protection de la Fondation Emory – il est au secret et sous clef à Scottsdale –, nous devons demander le feu vert pour lui parler.

— Je parie que l'état-major militaire est sens dessus dessous.

Landon acquiesça.

— Chacun veut sa part. Les militaires. La CIA. Les laboratoires de recherche. Si j'étais Ashman, je resterais planqué dans le désert.

— Arriveront-ils à le coincer ?

— Possible. (Il haussa les épaules.) À moins qu'il n'ait aussi le pouvoir de s'évaporer dans la nature. (Il pianota un moment les touches du clavier, puis leva les yeux.) Très bien, Kelly, je vous accorde une permission jusqu'à ce que tout ce cirque soit fini. Mais ne disparaissez pas complètement. Restez en contact.

Kelly se leva d'un bond.

— Merci. Je ne pensais pas que...

— Épargnez-moi les remerciements. (Il sourit. Puis son visage devint grave.) Je ne sais pas si vous pouvez fuir votre passé, Kelly. Mais vous m'avez sauvé la vie, et le moins que je puisse faire maintenant est d'essayer de ne pas vous barrer la route.

— Merci.

Soulagée d'un énorme poids, elle sortit du bureau comme portée par le tapis flottant d'un champ de gravitation.

J'ai eu de la chance quand ils ont inscrit Heyran Landon sur mon tableau de service, songea-t-elle. Bénis soient ses yeux dorés.

Elle donna un ordre rapide dans la grille noire du boîtier d'appel.

— Ascenseur, descente.

En se dépêchant, elle pouvait faire ses bagages et attraper la navette du matin pour la côte Est. Une petite visite aux copains.

Les portes vernies de l'ascenseur coulissèrent avec un soupir et Kelly pénétra dans la cabine. Elle était tellement plongée dans ses pensées qu'elle ne remarqua l'autre occupant que lorsque les portes se refermèrent et que ce dernier lui fit face. Un homme blond et mince, vêtu d'un sobre costume gris.

— Bonjour, Kelly.

La voix grave était familière. Elle avait hanté des centaines de souvenirs et de cauchemars. C'était celle de Michael Ryton.

— Arrêtez de tourner autour du pot, Tavia, et admettez-le. Vous n'aimez tout simplement pas mon esquisse.

Narlydda était assise face à la femme au visage d'aigle, dans un vaste bureau baigné de soleil. Tavia remua sur place un moment, redressant un pan de son caftan de soie verte. Puis elle leva les yeux, ses lentilles de contact étincelant comme de l'or.

— Ce n'est pas que je ne t'aime pas, Narlydda. Je n'utiliserais pas ce terme. Non, votre travail est tellement, tellement parfait que je ne prétendrais jamais ne pas t'aimer. (Elle sourit. Avec une pointe de condescendance ?) Je dirais plutôt que ceci a peut-être été... mal conçu.

— Mal conçu ?

Narlydda se radossa à sa chaise de cuir capitonné et lui adressa un regard interrogateur à travers les trous de son demi-masque.

— Comment cela ?

Tavia saisit un presse-papiers en bronze martelé et le fit voyager d'une main à l'autre.

— Comme j'envie les mutants et leurs capacités ! murmura-t-elle. Si je possédais ce merveilleux don de télékinésie, je jonglerais sans les mains. (Elle posa le presse-papiers.) Tous ces

fascinants pouvoirs mutants. Et maintenant il y a Ashman. (Sa voix devenait de plus en plus forte, impérieuse.) Je pense qu'il est important d'honorer tous les mutants pour leurs accomplissements, ne croyez-vous pas ?

— Bien sûr. Il me semble que c'est ce que je fais. À quoi voulait-elle en venir ?

— Les honorer tous. Et en particulier Ashman. Leurs regards se croisèrent, s'accrochèrent. Pendant un instant, Narlydda fut tentée d'offrir à Tavia Emory une démonstration de télékinésie en la faisant basculer de son siège. Finalement, Tavia détourna les yeux.

— Vous voulez que je fasse une sculpture d'Ashman ? dit Narlydda.

— Je pense avoir été claire.

— Ce n'est pas clair du tout, Tavia. Je croyais que cette commande devait être un mémorial pour la station lunaire, pas un portrait privé.

— Celui-ci aura du mal à rester privé.

— Mes tarifs triplent pour les portraits, quels que soient l'utilisation ou l'emplacement auxquels ils sont destinés, l'informa Narlydda d'un ton tranchant. Mais je n'ai aucune intention de changer ma conception du mémorial. J'estime qu'il est parfait ainsi.

— Quel dommage ! Il y a tant d'autres artistes plus conciliants qui seraient ravis de...

— Alors je vous suggère de les contacter immédiatement. Je me décharge de cette commande. Trouvez-vous quelqu'un d'autre.

Avant que Tavia ait pu répondre, Narlydda avait passé la porte et se dirigeait vers sa chambre.

Je n'ai besoin ni d'elle ni de son argent, pensait-elle avec fureur. Je vais appeler un taxi et sortir de cette étouffante forteresse féodale, avant que l'envie me prenne de casser les murs. Et aussitôt chez moi, je contacterai Tri-Com et Cable News.

Elle attrapa son sac de voyage en cuir vert. Heureusement qu'elle avait rassemblé ses affaires avant le petit déjeuner. Mais

comme elle se tournait en direction de la porte, une soudaine faiblesse l'envahit. Prise de vertige, elle s'assit sur le lit. *Dormez.*

L'ordre mental était direct, irrésistible, incontournable. Narlydda s'endormit.

Quand elle s'éveilla, les murs avaient changé de couleur. Non. Elle était dans une chambre différente, aux murs tendus d'un épais et moelleux velours turquoise. Mais où était-elle ? Où était la porte ? Narlydda tituba sur ses jambes. Elle se sentait comme ivre. Droguée. Un verre d'eau, voilà ce qu'il lui fallait. Elle visa télékinésiquement un verre posé sur une table basse, de l'autre côté de la pièce. Il ne bougea pas. Elle essaya encore. Puis, terriblement assoiffée, elle traversa la chambre, saisit le verre et avala d'un trait son contenu.

L'eau était merveilleusement glacée. Bientôt, son esprit commença à s'éclaircir.

Comme c'est bizarre ! pensa-t-elle. Pourquoi ne puis-je rien faire léviter ? Tout ici semblait insensible à la télékinésie. Suis-je encore endormie ? Les murs sont-ils équipés d'amortisseurs d'ondes mentales ? J'ai entendu parler de ces dispositifs. Mais je croyais qu'ils étaient peu utilisés, seulement dans les baraquements administrés, pour empêcher les malades de se blesser eux-mêmes ou de faire du mal aux autres. Et à quoi serviraient-ils ici, à part me maintenir sous contrôle ? Elle prit une profonde inspiration.

— Laissez-moi sortir ! cria-t-elle. Hé ! Quelqu'un peut me dire où je suis ? Pas de réponse.

Vidée de ses forces, elle s'appuya contre le mur. Il y avait un distributeur encastré près du lit, programmé pour fournir boisson et nourriture. Elle aperçut aussi une luxueuse salle de bains donnant sur le côté opposé de la pièce. Mais aucune porte. Aucune fenêtre. Que lui arrivait-il ? *N'ayez pas peur.*

Narlydda poussa un gémissement. La parole mentale était puissante, presque douloureuse.

*Je m'excuse pour le volume. C'est difficile à contrôler...*

— Ashman ? Bien sûr.

— Laissez-moi sortir d'ici.

*Si je le fais, vous nous quitterez.*

— Donnez-moi au moins une porte. Une fenêtre. Un judas. N'importe quoi !

Une ligne se matérialisa dans le mur turquoise, s'approfondit jusqu'à ce que tout un pan coulisse vers l'arrière, révélant un passage.

Venez.

Narlydda pénétra dans un couloir éclairé de néons jaunes. Une porte sur la gauche donnait dans un étroit passage menant à ce qui semblait être une aile différente du bâtiment. Elle traversa un couloir rose et atteignit une longue chambre à l'éclairage tamisé. Au fond de la pièce, une fine silhouette vêtue de blanc était assise sur un étrange fauteuil en acrylique noir dont le dossier la dépassait de près d'un mètre. Ashman trônait, baigné dans un halo de lumière argentée.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Trois heures.

Sa voix se répercuta en écho dans la pièce vide.

— Du matin ? Je suis restée inconsciente si longtemps ?

— Matin, après-midi... Quelle importance ?

Elle plaqua les mains sur ses hanches et s'efforça d'avoir l'air menaçant.

— Vous feriez bien de me laisser partir, Ashman. On va commencer à se demander où je suis.

Il se mit à rire. Un carillon de notes aiguës avec une touche de nervosité – ou d'hystérie.

— Vous me plaisez, Narlydda. Vous êtes si courageuse, spécialement quand vous avez peur. Et je suis si seul. (Il lui fit signe d'approcher.) Parlez-moi.

Avec obéissance, elle se percha sur une pile de coussins de velours vert, près de son trône.

— Que faites-vous *réellement* ici ? demanda-t-elle.

— Mme Emory est mon sponsor.

— Votre sponsor ?

Il changea de position sur son siège.

— Difficile à expliquer. Elle m'a fourni un abri. Ce que j'apprécie.

— Êtes-vous né en Arizona ?

— Voilà une question tendancieuse, lui reprocha-t-il en pointant vers elle un doigt faussement sévère. Et j'aimerais plutôt que ce soit vous qui répondiez à mes questions.

— Je suis à votre disposition, non ? dit-elle d'un ton aigre.

— L'inhabituel me fascine.

— Alors vous devez passer beaucoup de temps devant votre miroir.

Elle voulait en rajouter, mais ses yeux argentés la clouèrent sur place. Il se leva, s'approcha d'elle.

— Je suis seul, dit-il. Vous me plaisez.

Le cœur de Narlydda commença à s'emballer. Ashman plaça la main sous son menton et lui souleva le visage. Ses doigts avaient la texture du parchemin.

— Oui, vous êtes très inhabituelle. Forte. Belle. Elle chercha sa voix. La trouva.

— Merci beaucoup. Mais tout ceci n'est-il pas un peu précipité ?

— Ne jouez pas ce jeu-là avec moi. (Il la secoua doucement.) Je me sens si violemment attiré par vous, Narlydda. Bien plus que par Tavia. Mais évidemment, elle n'est qu'une non-mutante. (Ces derniers mots étaient teintés de mépris. Ses yeux brillèrent d'un étrange éclat.) Je dois vous connaître.

Narlydda paniqua subitement. Elle voulait échapper à ses doigts de sangsue, s'en aller, mais il la retenait avec une poigne de fer.

Il l'attira plus près. Encore plus près. Leurs lèvres se touchèrent et elle fut entraînée de force dans une communion d'une puissance brutale et écrasante. Il pénétrait les profondeurs de son esprit comme personne ne l'avait jamais fait, fouillant sans vergogne dans ses souvenirs intimes, ses faiblesses, ses peurs. Elle eut un sursaut de rage et de révolte contre cette violation, mais ses bras la maintenaient prisonnière. Non ! Je vous en prie, sortez ! Mais il continuait de la sonder, implacable, explorant l'essence de son être, l'examinant, savourant l'humiliation que cette invasion lui faisait subir. Sortez sortez sortez. Narlydda se convulsa dans un hurlement mental d'agonie.

Ashman eut un petit rire et la libéra.

Narlydda s'effondra comme une masse à ses pieds et enfouit son visage dans ses mains. Son cœur battait à tout rompre. Elle se sentait nue. Écorchée vive.

— Avant même notre rencontre, je me doutais que vous étiez mutante, dit-il. Votre œuvre possède une profondeur et une dimension particulières. Aucun artiste normal ne pourrait parvenir à ce résultat. Et vous vous dissimulez, manipulant le public à votre guise. Vous aimez ces petits jeux de cache-cache, n'est-ce pas, Narlydda ? Peut-être vous en apprendrai-je d'autres.

Désespérément, elle chercha du regard un objet à lancer. Si elle le pouvait, elle le tuerait sur-le-champ.

*Ne vous avisez pas d'essayer.*

Bon Dieu ! Il l'avait neutralisée. Narlydda commença à trembler. Qu'avait-il l'intention de lui faire ? Mais tandis qu'elle le surveillait du regard, les yeux d'Ashman perdirent peu à peu leur éclat. Sa peau vira au blanc cireux et il s'effondra soudain sur son siège.

— Que se passe-t-il ici ? demanda une voix stridente de femme.

Les spots du plafond s'allumèrent, révélant une étroite chambre aux murs lambrisés de bois sombre. Il n'y avait pas de fenêtre. Tavia Emory se tenait sur le seuil de la porte, mains sur les hanches.

— Mes écrans ont signalé un intrus dans ce secteur. Mais je pensais que vous étiez partie depuis longtemps.

— Tavia, murmura Ashman presque pour lui-même. Je te croyais couchée depuis longtemps.

Narlydda se releva vivement.

— Votre cher super-mutant m'a retenue prisonnière contre mon gré.

— Quoi ? Pourquoi aurait-il fait cela ? (Tavia arborait une expression méprisante.) Vous délirez. Regardez-le. Il est aussi faible qu'un chaton. Que lui avez-vous fait ?

— Ce que je lui ai fait ? À lui ?

Narlydda fut prise d'un rire nerveux, presque hystérique.

Tavia s'avança comme pour la gifler. Narlydda recula. Mais Tavia Emory fut soudain figée sur place. Seuls ses yeux

s'agitaient avec angoisse, scintillant dans leur déguisement doré. Elle semblait incapable de bouger ou de prononcer un seul mot.

— Non, Tavia, dit tranquillement Ashman. C'est *moi* qui l'ai appelée.

Tavia émit de petits geignements de gorge.

— Parle.

— Victor, libère-moi. Je promets que je ne lui ferai pas de mal.

Il hocha la tête. Tavia Emory s'écroula sur une pile de coussins bleus. Son visage était pâle, livide de peur.

— Victor, c'est la vérité ? Tu l'as forcée à rester ?

Il acquiesça.

— Sois raisonnable, Victor. Je t'en prie, écoute-moi. Tu ne peux pas garder Narlydda ici...

— Tais-toi ! hurla-t-il. Vas-tu te taire, ou dois-je encore t'y obliger ?

La terreur la rendit muette. Lèvres serrées, elle hocha la tête.

— Je suis tellement fatigué de t'entendre me dire ce que je devrais ou ne devrais pas faire, reprit Ashman. Tu me prends pour un jouet, mais tu as tort, Tavia. Tu n'as aucune idée de qui je suis. Et à quel point je suis seul. Mais comment le pourrais-tu ? Tu n'es qu'une normale.

Tavia se recroquevilla comme s'il venait de la frapper en plein visage.

— Tu me fais parader comme un paon qu'on sort pour le spectacle et qu'on remet ensuite dans sa cage. Eh bien, j'en ai assez de ça, Tavia ! Et par-dessus tout, j'en ai assez de *toi*. (Il prit une profonde inspiration et s'étira, étendant au maximum ses longs doigts osseux.) Narlydda restera ici aussi longtemps que je le déciderai. Peut-être trouvera-t-elle ma compagnie si agréable qu'elle ne souhaitera plus partir.

— Bonne chance ! dit Narlydda.

Elle regretta ces mots à l'instant même où elle les prononça. L'expression d'Ashman était terrifiante.

— Ne jouez pas avec mes nerfs, dit-il. Je commence à être épuisé, et c'est dans ces moments-là que je suis le plus

incontrôlable. (Il se frotta les yeux.) Vous voyez comme Tavia est fatiguée ? Elle dort déjà.

Effectivement, Tavia s'était affaissée contre les coussins de la banquette verte, comme anesthésiée.

Ashman eut un petit sourire.

— Il est tard, Narlydda.

Comme des grains de sable s'écoulant entre ses doigts, la pièce commença à se dissoudre, se fragmentant en particules étincelantes, blanches et rouges, puis reformant autour d'elle la désormais familière prison aux murs turquoise.

Étourdie, Narlydda tomba à la renverse sur le lit. L'avait-elle réellement quitté ? Un cri rauque au-dessus d'elle attira son attention. Un perroquet au plumage argenté se balançait sur un perchoir suspendu au plafond. L'oiseau avait le visage d'Ashman.

*Nous nous reverrons plus tard. Quand j'aurai repris des forces.*

Narlydda se recroquevilla sur le lit. Ses mains tremblaient. Elle commençait à être terrorisée.

Le groupe rassemblé autour de la table flottante était silencieux et grave. Seul l'écho strident du chant des cigales montait des profondeurs des canyons environnants. L'arôme du café fraîchement passé emplissait l'air d'un parfum doux-amer. Mais les tasses jaunes remplies à ras bord étaient intactes devant les quatorze mutants attablés.

— Nous devons procéder sans précipitation, dit Wade Walters. Nous ignorons à quoi nous avons affaire exactement.

Rebekah lança un regard glacial dans sa direction.

— Je pense que nous avons eu un assez bon aperçu du danger. Le temps est un luxe que nous ne pouvons pas nous offrir, Wade. Je sais ce que j'ai vu à Phœnix, tout comme toi. Je détesterais que mes soupçons soient confirmés à nos dépens.

— C'est un raisonnement récidiviste, Bekah, dit Torey Summers. (Il secoua la tête et la boucle de l'Union Mutante à son oreille gauche se balança frénétiquement, jetant des reflets sur les murs lambrissés.) Vieux réflexe paranoïaque. Pourquoi

n'acceptons-nous pas Ashman comme le commencement bienvenu d'une nouvelle évolution ?

— Torey, je me moque de ce que tu penses de mon raisonnement. Tu n'étais pas là-bas. Ashman, qui ou quoi qu'il soit, est dangereux. Ou le sera.

— Je suis d'accord avec Bekah, intervint Chemen Astori. Nous n'avons obtenu ni la carte génétique ni le parcours d'Ashman, rien dans les conseils des côtes Ouest ou Est qui nous permette de l'identifier. C'est comme s'il était tout droit sorti d'un chapeau de magicien. J'ai demandé aux Russes de consulter leurs fichiers : rien. Idem pour les Européens. Il ne fait partie daucun conseil, daucune union. Pourtant il parle de travailler avec nous et même de nous superviser. Qui sait jusqu'où s'étend son pouvoir ? Quelqu'un s'est-il approché suffisamment pour tenter un sondage mental ?

— Un champ de protection l'entourait pendant tout le temps de l'entrevue, l'informa Rebekah. Et impénétrable. Je n'avais jamais senti une telle résistance auparavant.

Wade fronça les sourcils.

— Vous délirez comme une bande de petits mutants effrayés. Pourquoi ferait-il peser une menace sur nous ?

— Peut-être ne le fera-t-il pas, dit Rebekah. Mais il est incontrôlable.

Chemen Astori acquiesça énergiquement.

— Et s'il était capable de dompter nos plus puissants télépathes ? Leur apprendre à se grouper, à travailler à l'unisson ? Ou nos télékinésistes ? Comment réagiraient les normaux ? Que se passerait-il s'ils l'attaquaient ?

— Ou si *lui* les attaquait ? renchérit Rebekah. (Elle parcourut l'assemblée du regard, tandis que tous les sourcils se haussaient.) C'est bien. Réfléchissez-y. Nous devons considérer la nécessité de protéger les non-mutants de ce qui est, au mieux, un exhibitionniste sans scrupules. Et plus vraisemblablement, un dangereux renégat.

Torey se pencha vers la Gardienne du Livre.

— Pourquoi es-tu convaincue de l'hostilité d'Ashman ? demanda-t-il.

— Je n'en suis pas convaincue. Du moins, pas encore. Mais il n'est pas des nôtres, et par conséquent nous n'avons aucune raison d'attendre de lui une quelconque collaboration. Il a choisi de ne pas se révéler à nous en premier. Je pense qu'il est en train de tester les paramètres de sa situation actuelle. Qui est, je vous le rappelle, plutôt favorable. Il a le soutien et la protection de l'une des femmes les plus fortunées sur Terre – une noire admiratrice de mutants.

— Je dirais plutôt collectionneuse, nota Torey.

Autour de lui, plusieurs membres du clan grimacèrent un sourire.

— Et c'est encore poli, commenta Rebekah.

— Je n'aurais jamais imaginé que je devrais un jour assurer la protection des normaux, remarqua Wade d'un ton amer. Surtout contre un super-mutant.

— Eh bien, rends-toi à l'évidence. Cette responsabilité nous incombe. Pour la communauté. Pour l'avenir. (Son visage s'assombrit.) Je crois que nous devons nous préparer à l'éventuelle nécessité d'éliminer Ashman.

Un silence stupéfait s'abattit sur l'assemblée. Les mutants fixèrent la Gardienne du Livre, puis échangèrent des regards embarrassés. Finalement, Torey parla.

— Un meurtre, Bekah ? C'est ça que tu nous demandes de faire ?

Elle se tourna vivement vers lui. Ses yeux dorés étincelaient de colère.

— Nous ferons n'importe quoi pour nous défendre. *N'importe quoi*. La communauté doit être protégée. Bon sang, je suis effrayée et inquiète ! Et si chacun de vous avait été plus attentif durant notre visite à Ashman, vous le seriez aussi. Mais je refuse de rester là à attendre en me tournant les pouces. Votons. Les pour ?

*Oui.*

*D'accord.*

*Puisqu'il le faut.*

Le vote mental s'éleva lentement au nombre de douze voix.

— Les contre ?

Deux étaient contre : Torey et Wade.

— Félicitations, dit sèchement Wade après le comptage final. Et maintenant ?

— Qui va le faire ? demanda Torey.

Rebekah regarda l'assemblée réunie autour de la table. Sa gorge était sèche.

— Je parlerai à Skerry, dit-elle. Si j'arrive à le trouver.

## 10

— Nesse ? Par ici.

Lorten, l'attachée de presse de Tavia Emory, devança les journalistes de Cable News dans un long couloir désert en marbre blanc. La poche de poitrine de son impeccable tailleur bleu portait l'insigne de la Fondation Emory. Elle marchait si vite que Mélanie et Nesse devaient presque courir pour la suivre. Prenant une bifurcation, elles s'engagèrent dans un autre couloir, en granite rose celui-là, et tout aussi désert. La moquette rose étouffait leurs pas alors qu'elles croisaient des consoles de réception éteintes et des bureaux vides. Le seul bruit existant émanait de leur propre respiration. Mélanie commençait à se demander s'il y avait âme qui vive à la Fondation Emory.

Une porte était ouverte au bout du couloir, et Lorten les introduisit dans une spacieuse pièce lambrisée de bois clair et de jade. Le mobilier était d'une dimension supérieure à la moyenne : des canapés flottants, aux coussins confortablement rebondis, sertis dans des structures d'acrylique. Un chant à deux voix, ténor et baryton, s'élevait du système audio de l'écran. Les sonorités se mêlaient, se séparaient, s'unissaient à nouveau en mineur. Un chant mutant. Dans le silence du bâtiment, il résonnait avec la même ampleur qu'un chœur entier d'opéra.

Une femme au teint extrêmement pâle et aux cheveux courts dressés en pointes dorées était affaissée sur une chaise près de la fenêtre, face à un écran mural.

— Madame Emory ? Nesse, de Cable News.

La femme se redressa comme une marionnette tirée par des fils. Son visage aux traits acérés de prédateur rappela celui d'un aigle à Mélanie : nez accusé, pommettes ciselées et front haut. Ses yeux dorés étincelaient. Mais des cernes noirs les soulignaient.

— Ah ! Nesse, oui. Merci d'être venue.

Elle tendit la main à la journaliste. Puis se tourna – plutôt brusquement, jugea Mélanie – vers cette dernière.

— Et c'est ?

— Mon assistante, Mélanie Ryton.

— Bonjour, dit Tavia Emory avec un sourire vide.

— Bonjour, répondit Mélanie en lui serrant la main.

Tu n'es qu'une garce au caillou déplumé. Nesse fulmina intérieurement Mélanie. Depuis quand suis-je ton assistante ? La main de Tavia Emory était glacée. Elle la lâcha rapidement.

— Asseyez-vous, je vous en prie. (Tavia désigna le canapé.) Lorten. Café.

Mélanie l'observa attentivement. Quelque chose ne tournait pas rond chez elle. Mais quoi ?

— Je vois que vous avez remarqué mes yeux.

— Difficile de faire autrement.

Tavia Emory sourit et ses joues se colorèrent un peu.

— Lentilles de contact. Fabriquées sur mesure. Pourrais-je passer pour une mutante ?

— Avec moi ça a marché.

Elle laissa échapper l'ombre d'un sourire et tapota l'épaule de Mélanie.

— Vous me plaisez, Mélanie. Je crois que nous allons vraiment sympathiser.

Mélanie sourit tandis que Nesse lui lançait un regard ouvertement furieux.

— Ce sont des chants mutants ? demanda-t-elle, poussant son avantage.

La tête de Tavia Emory vira brusquement en direction des enceintes, puis revint vers ses invitées.

— Des chants ? Oh ! Oui. Comment les avez-vous reconnus ?

— J'ai eu quelques expériences avec les mutants, répondit Mélanie.

Qu'est-ce qui n'allait pas chez cette femme ? Nesse ne se rendait-elle compte de rien ?

— Ne sont-ils pas fascinants ?

— Si, trancha Nesse. Dites-moi : qu'est-ce qui vous intéresse le plus en eux, madame Emory ?

— Oh, leurs dons ! Et leur culture parallèle. (Elle adressa à la journaliste un regard qui se voulait pénétrant.) Vivre parmi nous pendant des générations, en secret. Vous imaginez... ?

Je n'ai pas besoin d'imaginer, pensa Mélanie.

— Cela me fait plutôt penser à une sorte d'enfermement, commenta Nesse.

— Je suppose qu'il y a un peu de ça. (Ses sourcils cuivrés se froncèrent.) Mais là est justement la question. Se cacher. Observer. Attendre. C'est ce qui les différencie de nous. Les rend si particuliers.

— Oui, bien sûr, dit Nesse. Cela vous dérange-t-il si Mélanie installe ma caméra pendant que nous parlons ?

— Pas du tout.

Tavia Emory sembla se retrancher dans un état méditatif pendant que Mélanie déballait la caméra et la fixait sur son trépied gris. Trois pieds dépliés, tendus et rallongés de cinq, dix, quinze centimètres, jusqu'à ce que la caméra soit à un mètre cinquante du sol, son œil jaune dirigé sur le visage pâle de Tavia Emory.

— Bel équipement.

Mélanie vérifia l'angle de vue et enclencha l'autofocus.

— Voilà.

— Merci, Mélanie. (Nesse se fendit d'un rapide mais éblouissant sourire.) Nous n'aurons probablement pas besoin de toi avant un moment.

— Alors j'irai peut-être faire un tour dans le désert.

— Prends tout ton temps.

Nesse enclencha la caméra avec la télécommande et, quand le voyant lumineux cessa de clignoter, s'adressa au viseur.

— Je suis en compagnie de Tavia Emory, présidente de la Fondation Emory, dit-elle. Madame Emory, merci d'accorder cette interview à Cable News.

Tavia releva le menton. Ses yeux étincelèrent d'une soudaine vivacité.

— Tout le plaisir est pour moi.

Elle adressa un sourire expert à la caméra.

— Comme vous le savez, le super-mutant Victor Ashman a fait diverses démonstrations de ses pouvoirs. Pouvons-nous avoir votre opinion sur lui ?

— Eh bien, Nesse, je suis vraiment impressionnée. Cet homme est une merveille. Il est ce qu'il prétend être, un mutant évolué, supérieur. L'éclatant symbole pour nous tous de ce que l'humanité peut atteindre.

Nesse se pencha vers elle.

— C'est très intéressant. Madame Emory, pourriez-vous nous parler de l'intérêt particulier que vous portez aux mutants, et au mouvement mutant ?

— Bien sûr, répondit-elle avec enthousiasme. J'ai *toujours* été fascinée par les dons et les capacités des mutants. Nous devrions les chérir comme nos petits frères et sœurs au sein de la famille du genre humain. Ils ont beaucoup à nous enseigner. Et nous avons beaucoup à apprendre.

Sa voix était devenue de plus en plus forte et aiguë, comme si elle était au bord des larmes.

— J'ai cru comprendre que M. Ashman était votre hôte.

— Oui. La Fondation Emory lui assure la protection dont il a besoin : sinon, il ne serait jamais tranquille. M. Ashman restera parmi nous aussi longtemps qu'il le souhaitera.

— Et en échange... ?

Tavia Emory regarda stupidement Nesse.

— En échange ? Nous aurons le plaisir de sa compagnie, n'est-ce pas ?

Mélanie commençait à se sentir nerveuse. Elle avait eu l'intention d'assister à l'interview, mais cette Emory lui donnait la chair de poule. Tous ces gens riches devaient utiliser des drogues bizarres, pensa-t-elle. Et cela perturbait certainement leurs réflexes.

Elle laissa les deux femmes clouées sous l'œil immobile de la caméra et sortit dans le couloir de marbre rose. Il était désert, mis à part un robomestique vert rampant sur la baie vitrée, ses vingt pattes d'araignée laissant une traînée brillante dans leur sillage. Son moteur lançait un doux ronronnement musical à chaque mouvement.

Mélanie sentait encore la brûlure de l'humiliation. D'une manière ou d'une autre, elle ferait regretter à Nesse de l'avoir présentée comme son assistante. Elle prit un tournant et se retrouva dans un hall moqueté donnant sur trois directions aussi tentantes les unes que les autres. Dans le lointain, un rythme de basse résonnait, comme si le cœur d'un géant battait dans les profondeurs des fondations du bâtiment.

Am-stram-gram. Elle choisit le couloir de gauche. La plupart des portes qu'elle croisa étaient fermées et verrouillées.

Ça ressemblait à une petite ville, songea-t-elle. Mais où étaient les habitants ? Chaque bureau portait l'insigne Emory, chaque porte était peinte du bleu Emory, mais où se trouvait tout le monde ?

Pour s'amuser, elle essaya toutes les portes sur son passage, zigzaguant dans le corridor. Les cinq premières ne bougèrent pas. Mais une centaine de mètres plus loin, la sixième s'ouvrit sous sa poussée. Elle pénétra dans une petite pièce aux murs tapissés d'écrans. Le clavier de commande se trouvait sur une console derrière la porte. Elle referma doucement cette dernière et regarda les surfaces obscures des écrans. L'aiguillon de la curiosité chatouilla sa conscience. Le réseau Emory regorgeait probablement de toutes sortes de secrets. Elle adorerait y jeter un œil, mais oserait-elle ?

Et puis merde !

Elle effleura le clavier. Les écrans s'animèrent instantanément, un ballet sauvage de bandes vertes et orange éclaboussant la pièce, bondissant d'écran en écran, de mur en mur.

— Code ? demanda l'ordinateur de sa voix électronique ponctuée de cliquetis.

Euh... Trouve vite. Elle chercha dans sa mémoire ce qui pourrait bien servir de mot de passe au réseau Emory. L'ordinateur attendit dix secondes et s'éteignit.

L'image de lentilles de contact dorées étincelantes dansa devant les yeux de Mélanie.

Elle toucha à nouveau le clavier.

— Code ?

— Mutant, murmura-t-elle.

— Merci.

Les lueurs clignotantes se stabilisèrent en une liste complète de fichiers, en lettres vertes brillantes.

— Faites votre sélection.

Mélanie consulta la liste : *Conseil des Mutants, Victor, Lorten, Fac-1, Fac-2, Esplanade Station Lunaire*.

— Esplanade Station Lunaire, demanda-t-elle.

— Lecture en cours.

L'information qui apparut était décevante : un chapelet de sites et de mesures.

— Suite.

L'ordinateur déroula avec obéissance une liste de noms où Mélanie reconnut des artistes célèbres pour leurs sculptures héroïques. Parmi eux se trouvait le nom de Narlydda.

— Arrêt, dit Mélanie. (Narlydda. Hum...) Donnez-moi tous les documents relatifs à Narlydda.

— Lecture en cours.

L'écran se remplit de précisions sur un projet de statue.

— Suite.

Une série de messages enregistrés, avec le visage de Tavia Emory, défila à toute vitesse. Des sortes d'invitations.

— Suite.

Soudain, un croquis apparut. Un Triton musclé, avec de longs cheveux et une barbe.

Bon sang, il me rappelle quelqu'un ! pensa Mélanie. Je me demande qui est le modèle. Joli croquis. Puis elle réfléchit. Ceci devait être l'étude de Narlydda pour la commande de la station lunaire. Si elle en avait une copie, elle tiendrait un véritable scoop : rien n'avait transpiré jusqu'à présent.

— Impression, dit-elle. Enclenchez photocopie.

— Impression en cours, annonça l'ordinateur.

Quelques secondes plus tard, une épaisse feuille blanche de papier glacé jaillit d'une fente longeant la rangée d'écrans.

Les mains tremblantes, Mélanie saisit la photocopie. Elle était parfaite. Le Triton en noir et blanc. Elle la roula rapidement et la rangea dans sa mallette-écran.

— Sauvegarde ? demanda désespérément l'ordinateur.

— Sauvegarde, répondit Mélanie.

Elle remarqua que l'un des écrans sur sa gauche ne renvoyait pas l'image du Triton, mais une série de chiffres. En y regardant de plus près, cela ressemblait à une adresse, un code d'appel téléphonique et un numéro de fax. Appartenant à qui ? Sûrement à Narlydda. Mélanie sentit l'excitation la gagner. Pour un peu, elle aurait éclaté de rire. Après avoir cherché partout en vain, elle tombait sur cette adresse par hasard ! Il la lui fallait absolument.

- Impression de l'écran gauche, demanda-t-elle.
- Copie ?
- Écran gauche.
- Copie ?

Ça ne marchait pas. Et elle ne pouvait pas perdre de temps à chercher la commande appropriée.

- Attente, dit-elle.

Plongeant la main dans sa mallette-écran, elle en sortit un stylo et un bloc. Rapidement, elle copia les données.

- Sauvegarde ?
- Sauvegarde. L'ordinateur bourdonna.
- Suite ?

Mélanie fut tentée. Mais elle était ici depuis déjà trop longtemps.

- Terminé, dit-elle.

L'écran s'éteignit.

Ça alors ! pensa-t-elle. Je n'en reviens pas. La véritable adresse de Narlydda. Son numéro de téléphone privé. Le croquis du mémorial de la station lunaire. Mélanie se serra elle-même dans ses bras avec enthousiasme.

Son exultation fut coupée net par un étrange souffle derrière elle. Elle se retourna pour voir la porte grande ouverte.

Mais je croyais l'avoir fermée !

Une femme se tenait sur le seuil, ses yeux scintillant du doré mutant. Elle était grande, maigre, les cheveux courts et verts, excepté une mèche blanche sur le devant. Sa peau avait une texture bizarre. Elle était verte. Et translucide. Mélanie sursauta. Elle pouvait voir à travers elle.

Un fantôme ? Comment était-ce possible ?

— Je rêve ! dit Mélanie en avançant vers l'apparition.

Sa main traversa la femme verte. En réponse, le fantôme lui adressa un regard chargé de reproche.

— Ex... excusez-moi, dit Mélanie. Je veux dire, qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous ?

Les lèvres de la femme bougèrent comme si elle essayait de dire quelque chose. Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

La peur referma ses griffes sur Mélanie. Ses mains commencèrent à trembler.

— Qu'essayez-vous de me dire ? Je suis désolée, je ne comprends pas. Je ne vous entendis pas.

La femme secoua la tête avec désespoir et s'évapora lentement. La porte se referma et se verrouilla d'un coup sec.

Mélanie s'effondra sur la petite banquette et ferma les yeux.

Des fantômes. La Fondation Emory était hantée par des mutantes vertes. Elle prit une profonde inspiration. Puis une autre. Finalement, son pouls ralentit, revint à la normale, et elle s'assit.

Ne sois pas stupide, se dit-elle. Les fantômes n'existent pas. Une des employées de Tavia Emory avait dû faire une projection et se perdre. Mais peut-être était-il temps de retrouver Nesse et de rentrer à la maison. Tout de suite.

Elle attrapa sa mallette-écran et se dirigea vers la porte.

Des pas. À l'extérieur, dans le couloir, quelqu'un approchait de la cachette de Mélanie. Et appuyait à plusieurs reprises sur le bouton de la porte. Mélanie ferma les yeux. Mais le verrou tint bon.

Je veux rentrer chez moi.

Mélanie se plaqua contre le mur tandis que les pas s'éloignaient. Elle attendit de ne plus en entendre le moindre écho. Puis, hâtivement, elle ouvrit la porte et se glissa dehors. Le battant se referma derrière elle avec un bruit sec. Pressant sa mallette-écran contre sa poitrine, Mélanie courut dans la direction opposée aux pas, prit un tournant, s'engagea dans la partie droite de deux corridors convergents. Les couloirs étaient toujours aussi déserts. Pas de fantôme de femme verte. Pas de poursuivant sans visage. Pas de réceptionniste aux yeux dorés. Elle était seule, errant dans la Fondation Emory. Et elle fut

bientôt totalement perdue. Hors d'haleine, elle s'arrêta devant une porte, la poussa.

Je resterai ici jusqu'à ce que quelqu'un me trouve, pensa-t-elle. Nesse me cherchera sûrement pour remballer sa caméra. Elle a au moins besoin de moi pour ça. Ou peut-être que je peux appeler le standard et que quelqu'un répondra.

Elle se retourna. Un séduisant Japonais, vêtu d'un superbe ensemble de cuir marron, la regardait avec curiosité du haut de son perchoir près d'une fenêtre. Une lanière de cuir rouge rassemblait souplement ses longs cheveux noirs sur sa nuque. Il la considéra un long moment, le visage dénué d'expression. Puis il sourit. Ses yeux croisèrent les siens avec un intérêt non dissimulé.

— Bonjour, dit-il. Perdue ?

Sa voix était chaude et vibrante. Des frissons lui parcoururent la nuque. Elle voulait encore entendre cette voix caressante, tout de suite.

— Non, répondit-elle.

Il lui adressa un large sourire.

— Alors, rendue à destination ?

Elle lui sourit en retour.

— Peut-être.

Ses yeux sombres étaient profonds et magnétiques. Vite, dis quelque chose.

— Je suis ici en touriste et je visitais les lieux.

— Le son et lumière ne débute que dans deux heures, dit-il en se levant. Je m'appelle Yosh. Souhaiteriez-vous un guide ?

Des particules de poussière dansaient un pas de deux dans le soleil matinal entrant à flots par les baies vitrées de l'atelier de Narlydda. À l'extérieur, les pelouses étaient impeccables, soigneusement entretenues par de ronronnants robomestiques argentés. À l'intérieur, la maison n'était qu'un espace vide, depuis les poutres blanches du plafond jusqu'au carrelage lavande du sol. Le seul bruit provenait de l'écran, quand il sonnait. Et il sonnait en ce moment même, mais il n'y avait personne pour l'entendre. Personne, à part la fidèle Anne Verland. À la troisième sonnerie, elle répondit.

— Vous êtes bien chez Narlydda. Elle n'est pas disponible.  
En quoi puis-je vous aider ?

L'appel provenait d'une galerie d'art de Mendocino invitant l'artiste à un vernissage. Anne le stocka dans un fichier auxiliaire. La banque principale des messages était pleine. Bien que la capacité totale de mémoire d'Anne fût immense, Narlydda l'avait subdivisée pour plus de commodité. Mais Narlydda n'avait pas demandé à écouter ses messages depuis soixante-dix-neuf heures. C'était étrange.

Un survol routinier de la maison révéla que rien n'avait changé depuis cinq heures. Les robogardes effectuaient leurs rondes et nourrissaient Barbe-Bleue, le malamute de Narlydda. Mais où était Narlydda ? Ni sur les pelouses, ni dans le jardin de derrière.

La piscine était claire, d'un bleu éclatant. Vide. Le bain à remous scintillait de couleurs irisées.

Anne n'était pas programmée pour l'indiscrétion. Mais elle l'était pour repérer les anomalies d'emploi du temps. Elle vérifia tous les circuits. Sa ligne d'urgence était vierge. Narlydda n'avait demandé aucune aide, ni aucune sorte de transport.

Tout devait donc aller pour le mieux. Elle signalerait sa présence à un moment ou à un autre.

Le circuit de l'entrée bourdonna, accompagné d'un code de laissez-passer immédiat. L'écran de la porte montra un homme musclé, barbu et aux cheveux châtaignes. En un quart de seconde, Anne Verland trouva son nom dans les profondeurs de sa mémoire électronique. Skerry. Narlydda avait classé prioritaire toute communication avec lui.

— Narlydda ? Lydda ? (Silence.) Anne, est-elle ici ?

— Je ne suis pas autorisée...

— Rien à foutre. Code 5Y Cadmium Jaune.

La porte s'ouvrit. Il entra en trombe et se dirigea vers l'écran mural principal.

— Accès aux fichiers ouvert, lui annonça Anne.

— Je veux un passage en revue de la semaine dernière, en vitesse accélérée.

Anne Verland accéda à sa demande.

— Arrêt.

Elle figea l'image pour lui : Narlydda passant la porte, un petit sac de voyage à la main.

— Suite.

La scène se poursuivait à l'extérieur et la montrait en train de prendre place dans un glisseur d'un bleu lumineux qui affichait le logo de la Fondation Emory.

— On dirait qu'elle est partie pour un petit voyage. Ça ne lui ressemble pas. (Pensivement, il fit craquer les jointures de ses doigts.) Anne, depuis quand est-elle absente ?

— Presque une semaine.

Skerry jura entre ses dents.

— Je savais que j'aurais dû revenir plus tôt. Des messages de la Fondation Emory ?

Docilement, Anne revisionna l'invitation de Mme Emory.

— Et Narlydda a accepté ? (Il secoua la tête avec étonnement.) Je croyais que cette visite ne devait durer que deux jours. Appelez la Fondation Emory. Demandez Narlydda.

— Pas de réponse, annonça Anne après un bref silence.

— Essayez encore. Refaites-le trente fois s'il le faut.

Anne obtint une réponse au bout du neuvième appel.

— Ils m'informent que Narlydda est partie depuis plusieurs jours.

— Quoi ? Alors, où est-elle ? Passez-moi cette Tavia Emory. Dites-lui que c'est de la part de la direction du Conseil des Mutants.

— Mais ce n'est pas vrai...

— Faites-le !

Ses yeux dorés étincelaient de fureur. À nouveau, Anne se tut. Mais seulement un instant.

— Je suis désolée. Ils déclarent qu'elle est souffrante et incapable de venir à l'écran.

Skerry fronça les sourcils.

— Hum. Bizarre. Et mauvais signe. Essayez de joindre Rebekah Terling, 7 089 877 767 375.

— Le poste sonne.

Un moment plus tard, Rebekah le scrutait du regard. Derrière elle, un écran mural montrait des colonnes de chiffres jaunes impeccablement alignées : les cours boursiers.

— Skerry ? Je te cherchais.

— Je sais. Désolé de te déranger dans ton travail, mais c'est important. Je veux que tu me dises tout ce que tu sais sur la Fondation Emory.

— La Fondation Emory ? Pourquoi ?

— Peu importe la raison. N'y étais-tu pas récemment ?

— Oui. Nous avons vu Ashman.

— Et ?

— Pourquoi cette soudaine curiosité ? Tu n'avais pas l'air intéressé quand j'ai demandé ton aide. Par contre, tu sembles trouver normal de m'interrompre en plein travail pour me bombarder de questions sibyllines. Franchement, Skerry, j'en ai assez de tes manières...

— Écoute, je suis désolé, la coupa-t-il. Je reconnaiss que ma réaction a été un peu trop impulsive, le jour de la réunion. Allez, Bekah. Dis-moi.

— Ashman a été vraiment aimable. Trop aimable. Il veut prendre la parole à l'Union Mutante et dans nos conseils. Il a même envisagé de présider.

— Je ne peux pas dire que ça me surprenne. Comment avez-vous réagi ?

— Nous avons d'abord cherché à gagner du temps, puis il a bien fallu s'incliner. Que pouvions-nous faire d'autre ?

Skerry secoua la tête.

— Vous vous êtes mis dans de sales draps.

— Et tu t'y connais en matière de sales draps, rétorqua-t-elle froidement. M'as-tu appelée uniquement pour me donner ton avis ?

— Non. Je t'ai dit que j'étais désolé. (Il leva les mains en signe d'apaisement.) J'ai une amie qui a peut-être des problèmes au QG Emory, Bekah.

— Une mutante ?

— Ouais.

— Je la connais ?

— Pas encore.

L'expression de Bekah s'adoucit.

— Alors il me tarde de la rencontrer. Quel genre de problèmes, Skerry ?

— Je ne sais pas encore.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-elle en le scrutant avec intensité.

— Aller en Arizona.

— Cela correspond parfaitement à nos plans.

Il lui lança un regard aigu.

— Quels plans ?

Les yeux de Bekah étaient innocents quand ils croisèrent les siens.

— Le Conseil des Mutants a décrété à l'issue d'un vote qu'Ashman représente une trop grande menace pour la population mutante.

— Tu veux que je le tue ? Pas question. (Furieux, Skerry croisa les bras.) Je ne serai pas le bourreau du clan. Nous ne savons même pas qui est vraiment ce type. Ou ce qu'il est.

— Je ne te demande pas de faire quelque chose qu'aucun d'entre nous ne ferait.

— Non ? Alors tue-le toi-même ! Ou envoie ce joli cœur de Wade Walters s'acheter un fusil laser...

— Wade pense que nous pouvons travailler avec Ashman.

— Il a peut-être raison.

— Je ne peux pas penser une seconde que tu croies cela. (Rebekah marqua un temps de pause, se frottant le front avec lassitude.) Skerry, tu sais que tu as des dons spéciaux qui me manquent. (Sa voix était douce, enjôleuse.) Et je suis inquiète. Ashman est trop dangereux. Trop ambitieux. Ça transpire par tous ses pores.

— Paranoïa mutante, Bekah. Je croyais que nous attendions impatiemment l'arrivée d'un super-mutant qui nous libérerait tous.

— C'est le mauvais moment. Le mauvais homme.

Les yeux de Skerry étincelèrent de colère.

— Ah ouais ? Comment savons-nous ça ?

— Je l'ai rencontré. Je sais.

— Jugement subjectif. As-tu une seule preuve ? Non, bien sûr que non. Alors, laisse tomber pour l'instant. Revenons à la Fondation Emory.

— Le quartier général se trouve dans les faubourgs du complexe citadin Phoenix/Scottsdale. Beaucoup de verre et d'acrylique. Beaucoup de mutants, aussi.

Skerry la regarda d'un air pénétrant.

— Beaucoup de mutants, tu dis ?

Rebekah hocha la tête.

— Tavia Emory souffre du symptôme classique de convoitise du peuple mutant. Elle est entourée de mutants. Je m'attendais presque à voir des têtes mutantes empaillées sur les murs. Elle porte même des lentilles de contact dorées.

— Intéressant. (Skerry eut un sourire amer.) Eh bien, Rebekah, il semble qu'un voyage à Scottsdale soit ajouté à mon emploi du temps. Mais je ne dis pas que je me chargerai de cet Ashman.

— Je comprends. (Elle l'observa un moment sans rien dire.) Skerry, sois prudent.

— Depuis quand te soucies-tu de moi ?

— Arrête tes bêtises ! Tu sais que mes inquiétudes sont largement fondées. J'attends depuis deux jours que Tavia Emory me rappelle. Elle est habituellement la rapidité incarnée. En particulier quand il s'agit d'affaires mutantes.

— Je ne crois pas qu'elle réponde aux appels, en ce moment. Et ne t'inquiète pas pour moi, Bekah. Je suis trop vieux pour prendre des risques inutiles. Mais si je vois Tavia Emory, je lui dirai de te contacter.

— Merci, dit Rebekah d'un ton caustique. Tiens-moi au courant.

Elle fit un signe de main et se retourna vers ses listes de chiffres. L'écran s'éteignit.

Skerry examina un moment l'atelier lumineux de Narlydda. Une robe de chambre en soie rose était abandonnée sur un coussin. Il tendit la main pour toucher doucement le tissu chatoyant.

— Merci, Anne.

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Avez-vous encore besoin de mes services ?

Il n'y eut pas de réponse. À l'endroit où Skerry s'était tenu, le soleil dessinait des cercles brillants au-dessus du tapis lavande.

— Kelly ? Je t'en prie, dis quelque chose, supplia Michael. N'importe quoi.

Elle se tenait en face de lui dans l'ascenseur, fine silhouette en uniforme pourpre. Ses yeux étaient écarquillés et l'expression de son visage reflétait la contrariété.

— Arrête l'ascenseur, dit-elle calmement. Laisse-moi sortir.

— Attends. Je veux juste parler...

— Laisse-moi sortir. Arrête-le.

Faisant appel à ses pouvoirs mutants, il ralentit l'ascenseur jusqu'à ce qu'il s'arrête net entre deux étages. La sonnerie d'alarme retentit un moment, puis poussa un dernier couac et se tut. Son clignotant rouge pâlit, faiblit, disparut.

Michael fit une petite révérence.

— Voilà, je l'ai arrêté. C'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

Le sourire escompté ne se matérialisa pas. À la place, Kelly leva le menton d'un air déterminé. Ses yeux étincelaient de colère.

— Ne joue pas tes petits tours mutants avec moi, Michael Ryton !

— Ce n'est pas un jeu. (Il fit un pas vers elle, soudain grave.) Kelly, écoute-moi. Je veux simplement te parler.

— Ne t'approche pas.

Elle se réfugia dans le coin le plus éloigné de lui. Les parois miroitantes de la cabine reflétaient une multitude de Kelly, s'écartant toutes de lui.

— Laisse-moi tranquille.

— Kelly, je t'en prie !

Il lui avait fait peur. Ce n'était pas du tout son intention.

— Mais je rêve, ou quoi ? lança-t-elle d'une voix plus aiguë.  
Laisse-moi sortir !

Michael sentit son contrôle télékinésique lui échapper. Avec un grincement, l'ascenseur tressauta, puis reprit sa descente. Les portes s'ouvrirent.

— Attends, dit-il.

— Je n'ai rien à te dire.

Elle lui lança un regard plein d'amertume et de fureur. Il y avait de la haine dans ses yeux. Puis elle se détourna et se dirigea en hâte vers le bâtiment réservé à l'Armée de l'Air.

Michael la poursuivit et l'atteignit par l'esprit. Il l'attrapa, essayant de la faire revenir à lui de force. Elle fit volte-face, les yeux embrasés de rage.

— Lâche-moi, Michael !

Il ne lui était plus possible d'avancer, comme si une main invisible la retenait.

Michael sentit la tension monter entre eux tandis qu'il maintenait sa prise télékinésique. Le visage de Kelly grimaçait de colère et de peur.

— Bon sang !

Elle fit un pas comme si elle avançait dans de la mélasse. Mais elle ne pouvait pas se libérer de sa prise.

Autour d'eux, des gens s'arrêtèrent pour les observer.

— Madame, voulez-vous que j'appelle la police ? demanda un garçon d'étage en rouge avec des cheveux en épis assortis.

Kelly secoua la tête.

— Non.

Elle cessa de résister. Les bras croisés, elle souleva un pied du sol, surveillant Michael du regard.

— Je te libérerai si tu acceptes de prendre un verre avec moi, dit-il. Juste une demi-heure, Kelly. S'il te plaît.

— Et si je refuse, que vas-tu faire ? Me garder ici toute la journée ? lança-t-elle d'un ton ironique. Je sais que même les télékinésistes se fatiguent – tu ne peux pas me retenir indéfiniment.

— Tu as raison.

Acceptant sa défaite, il la relâcha.

Elle fit deux pas vers lui, les poings serrés. Pendant un instant, il crut qu'elle avait l'intention de le frapper.

— Pourquoi ne me laisses-tu pas tranquille ?

— Je veux seulement te parler.

— Je te répète que nous n'avons rien à nous dire.

— Et je ne suis pas d'accord avec toi.

Ils se mesurèrent un moment du regard. Puis Michael sourit.

— Y a-t-il un endroit agréable où nous puissions parler ?

Les muscles de sa mâchoire se crispèrent. Elle prit une profonde inspiration comme pour lui envoyer un coup de poing. Mais à la place, elle soupira très fort et lui tourna le dos. Quand elle parla, sa voix était sourde.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas me laisser tranquille. Tu sais que je ne tiens pas à te parler, et pourtant tu insistes. (Elle secoua la tête comme si elle se résignait.) Très bien, alors. C'est de ce côté.

Il contourna à sa suite l'arrière d'un hangar et descendit une volée de marches menant à un bar en entresol. L'endroit était peu éclairé, frais, et avait une agréable odeur balsamique. Les murs étaient lambrisés de bois gris. Chaque table disposait de son propre système d'enceintes acoustiques. Des roboserveurs ronds et argentés circulaient. Sur leurs plateaux éclairés luisaient des verres et des seringues. Une légende en lettres roses défraîchies annonçait au-dessus de la porte : LE DEUXIÈME DES OFFICIERS. Kelly choisit une table dans le coin le plus sombre de la salle.

— Bourbon, commanda Michael en s'asseyant à côté d'elle.

— Verre ou seringue ? demanda le roboserveur.

— Verre.

— Et pour Madame ?

— Un café.

Le ton de Kelly était chargé de mépris.

Michael se sentit découragé et ridicule. Elle le haïssait. Que faisait-il ici ? Tout ce qu'il avait eu envie de dire s'était évanoui. Ils s'enfoncèrent dans un silence inconfortable, les lumières du bar clignotant autour d'eux, jusqu'à ce que le roboserveur revienne avec leur commande.

Après quelques gorgées, Michael sentit le liquide ambré raviver son courage.

Kelly croisa son regard avec méfiance.

— Alors, dit-elle, parle. C'est ta décision. Et ta demi-heure.

— J'aimerais que tu ne sois pas si agressive.

— Michael, je t'ai dit que je ne voulais pas te parler. Alors tu as insisté : tu m'as traquée dans un ascenseur et capturée en public avec tes tours de magie télékinésiques. Et maintenant tu voudrais que je fasse bonne figure, alors que je ne voulais rien de tout ça depuis le début ? (Elle sourit d'un air ironique.) Si tu crois que tu vas avoir une oreille compatissante, tu perds ton temps. Estime-toi déjà heureux que je t'adresse la parole.

Michael perdit patience à son tour.

— Écoute, tout ce que je veux, c'est boire tranquillement un verre et discuter du bon vieux temps.

— Michael, tu t'es conduit comme un imbécile. J'ai presque envie de partir tout de suite.

Elle se leva.

— Non, attends, je t'en prie. Je suis désolé, Kelly. J'avais tellement besoin de te parler. Cette enquête m'a rendu fou. J'avais oublié où j'étais. Pardonne-moi.

Elle se rassit.

— D'accord. Maintenant, dis-moi ce que tu me veux.

— Cesse de me traiter comme si j'étais accusé d'un crime. Je ne le suis pas. Pas encore.

— Michael, je ne devrais même pas me montrer en ta compagnie. (Elle se pencha vers lui.) Je suis de l'autre côté de la barrière, tu te souviens ?

La colère enflammait ses joues. Ses yeux bleus brillaient, juste comme il s'en souvenait. Et ses lèvres avaient l'air douces. Tellement douces. Toute fureur le quitta. Michael voulait s'approcher d'elle et l'embrasser. Il avala une autre gorgée de bourbon.

— Quel autre côté ?

— Le gouvernement cherche un coupable. (Elle parlait lentement, comme si elle expliquait un fait évident à un faible d'esprit.) Et les constructeurs aérospatiaux sont la cible la plus facile. Avant qu'ils en aient fini avec toi, nous aurons dix nouvelles lois régissant l'ingénierie spatiale.

— Pas si je peux l'empêcher, dit vivement Michael. Mais je ne comprends toujours pas ce que tout ceci a à voir avec nous.

Elle eut un rire aigu.

— Nous ? (Son ton rendait le mot obscène.) Ne sois pas stupide. Les médias adoreraien surprendre le touchant tableau de Michael Ryton, l'ingénieur suspecté, et Kelly McLeod, l'héroïne de la station lunaire, en train de boire tranquillement à la même table.

— Ne sois pas paranoïaque. Ou mélodramatique. Je ne vois toujours pas pourquoi nous ne pourrions pas avoir une agréable conversation.

Kelly poussa un soupir et s'adossa contre le siège rose rembourré.

— Peut-être que je ne le veux tout simplement pas. Pourquoi ne serais-je pas agressive ? Je me fous de ce qui peut t'arriver. Pour autant que je sache, c'est à cause de toi que j'ai failli être tuée sur la station lunaire.

— Ne parle pas comme ça.

— Est-ce la vérité, Michael ? Ta société est-elle fautive ?

Ses yeux ressemblaient à deux lasers bleus qui le transperçaient.

— Non. Nous étions sous-traitants. S'il y a eu une fissure due à la pression, ce que je suspecte, c'est la responsabilité d'Aubenay, pas la nôtre.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

Elle le regarda comme si elle pesait sa réponse. Puis elle hocha lentement la tête.

— Pourquoi n'as-tu pas déclaré cela à la commission ?

— J'ai essayé. Ils ne sont pas d'une écoute des plus attentives quand ils ont leurs crocs plantés dans quelqu'un. En plus, je ne tiens pas à descendre Aubenay. Nous faisons beaucoup d'affaires ensemble, et quand tout ceci explosera...

— Explosera ?

Michael grimaça.

— Désolé. Mauvais choix de vocabulaire. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas me mettre Aubenay à dos si je n'y suis pas forcé.

Kelly posa sa tasse vide.

— À ta place, je m'inquiéterais davantage de ne pas me mettre à dos le Congrès des États-Unis. Ou le sous-comité.

— C'est déjà fait. Ils sont hostiles à l'industrie et ils ne s'en cachent pas. Et je ne suis pas un magicien, Kelly. Je ne sais vraiment pas où était le défaut dans le dôme. Tout ce que je sais, c'est que nous avons fait du bon travail, et que notre production n'est pas en cause. (Il vida son verre et en commanda un autre.) Comment était-ce, là-haut, quand le dôme a craqué ?

— Terrifiant les deux premières minutes. Après, j'étais tellement occupée à survivre que j'ai oublié ma peur.

— Y retournerais-tu s'ils t'y autorisaient ?

Elle réfléchit un moment, puis sourit légèrement.

— Oui.

— C'est bien. (Il prit une gorgée de son nouveau verre.) Mais ce n'est pas ce dont je voulais parler.

Elle mima une révérence moqueuse.

— À toi l'honneur.

— Kelly... tu m'as manqué.

— Je t'ai manqué ? Pendant quinze ans ?

Le visage de Michael devint grave.

— Mon mariage avec Jena était une erreur stupide. Je ne savais pas ce que je faisais – je n'aurais jamais dû accepter.

— C'est de l'histoire ancienne. Pourquoi la déterrer maintenant ? (Elle le regarda dans les yeux.) Et ensuite tu vas me dire qu'elle ne te comprend pas.

— Non, je ne dirai pas ça. (Il sourit avec amertume.) Je dirai que ça ne l'intéresse pas de me comprendre.

Kelly secoua la tête.

— Tu veux que je pleure sur ton sort. Mais c'est impossible. Tu m'as traitée de manière horrible. Tu as ce que tu mérites. Du plus loin que je me souvienne, Jena a toujours été amoureuse de son miroir. Si elle s'aime plus qu'elle ne t'aime, ça n'a rien d'une surprise.

— Je sais. Je sais. Je suis désolé, Kelly. Pour tout ce qui est arrivé. C'était une mauvaise période. Et j'ai pris la mauvaise décision.

— Il nous arrive à tous de prendre de mauvaises décisions. (Elle sourit, comme à une blague personnelle.) Le tout est d'y survivre. Tu as au moins une famille. Une attache. J'ai seulement une navette. Et l'espace.

— Tu aurais pu te marier. Elle se mit à rire.

— Non, merci ! Épouser un pilote dévoué à l'espace que je verrais occasionnellement entre deux missions ? Très peu pour moi. J'ai trop vu de mariages de ce genre. (Elle tourna vers lui un regard durci.) Alors sois content de ce que tu as. Il est un peu tard pour les regrets, de toute façon. Et ta fille ?

— Herra ? Le portrait craché de sa mère.

— Tu sais, j'ai vraiment haï Jena. (Elle se radossa. Ses yeux étaient rivés à de lointains souvenirs.) Je l'ai aperçue une fois, en ville, avant la naissance du bébé. J'étais revenue à la maison pour les vacances. Elle ne m'a pas vue. Elle était si belle. Si blonde et éclatante, même enceinte de sept mois ; J'avais l'impression qu'elle m'avait volé ma vie. Mon avenir. Et, en un sens, c'est ce qu'elle a fait.

— Ne dis pas ça.

— C'est la vérité, non ? (Elle croisa posément son regard ; la colère avait quitté ses traits, remplacée par une émotion plus profonde, plus triste.) Michael, je ne voulais plus jamais te revoir.

— Je sais, murmura-t-il. (Il regarda les légères couleurs sur ses joues satinées ; il avait une envie folle de la prendre dans ses bras.) Tu peux mettre la faute sur moi.

— C'est ce que je fais.

Il eut un petit rire triste.

— Je ne me souvenais pas que tu étais quelqu'un d'aussi direct.

— Je le dois au service. Les salamalecs ne sont d'usage qu'avec les gros bonnets. (Son expression s'adoucit.) Je ne croyais pas que je pourrais te pardonner un jour. Je ne sais pas si je le ferai. Mais je suis désolée de ce qui t'arrive, Michael, et j'espère que tu en sortiras indemne. (Elle jeta un coup d'œil à sa montre.) Je dois y aller.

— Je te raccompagne...

— Non. S'il te plaît.

Il la regarda partir, mince silhouette en uniforme marchant rapidement – trop rapidement – comme si elle était impatiente de s'éloigner de lui. Puis il commanda un autre bourbon.

## 11

Yosh posa sa flûte et se dirigea vers la jeune femme brune qui se tenait sur le seuil. Il l'avait vue plus tôt sur l'écran, avec cette femme chauve de Cable News, en conversation avec Tavia. Son visage lui était familier. Il l'étudia plus en détail, maintenant qu'elle se trouvait juste devant lui. Large tunique de soie jaune, collant et sandales de cuir souple. Yeux bleus lumineux. Cheveux bruns et soyeux, coupés à la mode. Il sourit.

— Quel est votre nom ?

— Mélanie Ryton. Je suis journaliste.

Leurs regards s'accrochèrent, une mutuelle attirance vibrant entre eux. Finalement, elle rompit le charme, détourna le regard, tapota le sol du bout du pied.

— Et vous, que faites-vous ?

Sa voix grave était chaude et mélodieuse. Bonne tonalité, pensa-t-il.

— Je suis musicien.

— Pour la Fondation Emory ?

— Exactement.

Elle sourit. Yosh se sentit électrisé. Il ne pouvait pas détacher les yeux de son visage. Vite, trouve quelque chose à dire.

— Eh bien, Mélanie-Ryton-de-Cable-News, ma proposition tient toujours. Vous êtes loin du bureau de Tavia. Voulez-vous un guide ?

Elle lui adressa un regard espiègle.

— À vrai dire, je préférerais vous entendre jouer quelque chose.

Elle sourit encore. Et comme il continuait de la fixer, elle s'installa sur une pile de coussins orange.

Il lui rendit son sourire.

— Avec plaisir. Je viens juste de terminer la composition d'un morceau. J'espère qu'il vous plaira.

Sans la quitter une seconde des yeux, il alla prendre sa flûte.

L'assemblée avait submergé la salle de conférences. Il y avait des rangées de mutants debout, coude à coude, dans les allées latérales et au fond de la salle. Jena n'avait jamais vu une réunion de l'Union Mutante aussi imposante. Tous les yeux étaient rivés sur la tribune où siégeaient les officiels de l'Union. Et tout le monde n'était là que pour parler d'Ashman, le super-mutant. Jena concentra son attention sur Wade Walters qui prenait le micro pour s'adresser à la foule.

— Frères, comme vous le savez, le Dr Sarnoff devait nous commenter les résultats des expérimentations sur des sujets mutants en Russie et en Europe de l'Est. Malheureusement, un travail urgent l'a retenu ailleurs. Par conséquent, nous ferons de cette réunion un débat ouvert. Le sujet à l'ordre du jour est Victor Ashman. Est-il un allié ou un ennemi ? Vous connaissez tous mon opinion. Je crois que nous devrions entretenir de bonnes relations avec lui. Il peut nous aider à améliorer notre existence. Des remarques ?

— Comment savoir si nous pouvons lui faire confiance ? demanda Kira Remmer. (Aux dernières élections, elle avait brigué un siège au Conseil, mais avait été éliminée au premier tour.) Se soumettra-t-il au test d'ADN ? Se battra-t-il à nos côtés pour les droits des mutants ?

Wade secoua la tête.

— Nous n'avons pas encore de réponses à ces questions. Nous espérons en avoir bientôt. Je suis sûr qu'Ashman souhaitera ardemment travailler avec nous.

— De vraies paroles de politicien, nota Kira. (Elle sourit bizarrement.) Tu affirmes sans pourtant avoir de preuves. Pendant ce temps, cette dangereuse énigme effraie les normaux en apparaissant à la télévision et semble avoir dans sa poche l'une des femmes les plus fortunées du monde.

— Pourquoi n'est-il pas venu nous voir ? cria un homme aux cheveux violets et aux narines ornées de deux brillants. Il devrait être ici s'il s'intéresse à nous.

Une rumeur d'approbation s'éleva de la foule.

— Justement, lança une voix perçante à travers le vacarme.

Un homme brun, de taille moyenne, au visage rond et hâlé, se leva : Chemen Astori, le Gardien du Livre de la côte Est. Le silence se fit autour de lui. Astori assistait rarement aux rassemblements de l'Union, mais quand il le faisait, il se distinguait par ses contestations orageuses.

— Ashman se moque totalement de nous, et si nous nous trompons nous-mêmes en attribuant sa lenteur à nous contacter à un manque d'organisation plutôt qu'à de l'arrogance, nous allons au-devant de graves problèmes.

Wade lui lança un regard d'avertissement, mais il l'ignora.

— L'inviter à un meeting de l'Union pourrait avoir de désastreuses conséquences, poursuivit-il.

— Quel genre de désastre ? demanda Kira Remmer.

— Ne me dis pas que tu crains le déluge ou la peste ! lança un mutant brun arborant une barbiche. Que pourrait-il nous faire ?

— Il pourrait diriger vos pensées, répondit Astori. Vous convaincre de vous soulever en armée et de renverser les normaux. Rassembler une équipe de télékinésistes pour mettre le Pentagone en pièces. Il pourrait vous faire prendre le jour pour la nuit, et la nuit pour le jour, et vous vous retrouveriez tous en train de dormir à midi et de vous réveiller à minuit.

— Je ne crois ni à ça ni à lui, dit le mutant barbu d'un air méprisant.

— Il n'a pas besoin de toi pour croire en lui-même. Et c'est bien là le problème.

— Je suis d'accord avec le Gardien du Livre, dit Kira. Mais je pense que nous devrions exiger des réponses d'Ashman. Il a déjà terrorisé assez de gens comme ça.

— En quoi avons-nous besoin de lui ? cria le mutant aux cheveux violets.

— La question est plutôt : En quoi pourrait-il avoir besoin de nous ? remarqua Astori.

Autour de lui, plusieurs membres de l'Union applaudirent.

— Et je crois qu'il est trop tôt pour le savoir, intervint Wade avec force. Si nous préjugeons d'Ashman et le rejetons, nous risquons de nous mettre à dos un puissant allié potentiel. Nous n'en savons tout simplement pas assez pour l'instant.

— Écoutez Wade ! cria un mutant au teint pâle et aux cheveux gris. Ne barrez pas la route de l'avenir.

Un concert d'approbations suivit ces paroles.

Wade sourit et réclama le silence des deux mains.

— Il est essentiel de soulever toutes ces questions maintenant. Et elles sont toutes importantes. Je suis certain que les réponses viendront en leur temps. Mais pour l'instant, je peux seulement vous annoncer qu'Ashman m'a personnellement dit qu'il souhaitait prendre la parole devant notre assemblée, et bientôt. Cela semble signifier qu'il a l'intention de travailler avec nous.

Les applaudissements emplirent à nouveau la salle.

Chemen Astori secoua la tête.

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

Sur ce, il se dirigea vers la porte et sortit.

Jena le suivit des yeux et pensa que le Gardien du Livre était de toute évidence mauvais joueur. Wade avait raison. Ashman pourrait rendre les mutants plus forts, se battre à leurs côtés. Elle aurait peut-être même une chance de le rencontrer, finalement. Elle devrait se réconcilier avec Wade après la réunion. Elle n'avait pas intérêt à se disputer avec lui si Ashman devait leur rendre visite. En outre, elle était seule et espérait passer le plus de temps possible avec Wade durant l'absence de Michael. Mais Wade était tellement occupé ces jours-ci. Enfin, elle verrait bien.

Kira Remmer se leva.

— Je propose que nous demandions une réunion spéciale avec Ashman, au cours de laquelle il devra répondre honnêtement à nos questions. S'il accepte, nous croirons en lui.

— On n'a qu'à voter, cria un homme chauve derrière elle.

— Qui est pour ? demanda Terra Barr, la secrétaire de l'Union Mutante.

— Moi !

La salle vibra sous l'accord de toutes les voix réunies.

— Contre ?

On n'entendit qu'une centaine de coeurs battant au même rythme, une centaine de mutants respirant comme un seul être.

— Y a-t-il d'autres questions à débattre ? demanda Wade. Non ? Alors cette réunion est close.

Jena se précipita dehors pour attendre Wade près de son glisseur. Tous les groupes de mutants qu'elle dépassa parlaient d'Ashman avec excitation. Elle entendait son nom dans presque chaque phrase. Quand le rencontrerait-elle ? Elle brûlait d'impatience.

Bien que Wade eût l'habitude de s'éclipser rapidement de ce genre de réunions, il semblait s'attarder. Jena regarda sa montre avec nervosité. Où était-il ? Finalement, un quart d'heure plus tard, Wade sortit du bâtiment. Mais il n'était pas seul. Kira était avec lui, riant et marchant très près de lui. Trop près. Jena se rappela soudain que Kira s'était débrouillée pour faire partie de la délégation ayant rendu visite à Ashman.

— Wade, je voudrais te parler, dit-elle.

Il fronça les sourcils, se tourna vers Kira et lui glissa doucement quelque chose à l'oreille. Elle hocha la tête et s'écarta.

— Eh bien ?

— N'es-tu pas content de me voir ?

Elle se rapprocha de lui. À sa consternation, il évita son contact.

— Je croyais que tu avais décidé de sauver ton mariage, dit-il d'un ton agressif.

— Eh bien, oui. Mais je pensais...

— Tu pensais que tu pouvais tout avoir ? Je suis désolé, Jena. Je refuse d'être le jouet d'une femme qui s'ennuie. Notre relation aurait pu donner quelque chose si tu avais voulu prendre le risque. Mais c'est fini. (Il s'éloigna.) Et si ton mari te préoccupe autant, tu devrais être sur la côte Ouest. D'après ce que j'ai compris, cette enquête va le ruiner, ce pauvre con.

Sans un autre mot, il entra dans son glisseur, Kira à ses côtés.

— Mais... mais...

La bouche ouverte, Jena les regarda s'en aller. Quel salaud ! L'humilier de cette manière. Elle le lui ferait payer. Il ne perdait rien pour attendre.

La rage au cœur, elle rentra chez elle pour trouver un message d'Herra clignotant sur l'écran : *Je passe le week-end chez Treena*. Parfait. Elle attrapa une seringue au bar et se la planta dans le bras. Quelques instants plus tard, le produit chimique l'avait suffisamment calmée pour qu'elle envisage d'allumer la télé.

Un type de Cable News aux cheveux verts se tenait devant l'un des bâtiments de la base spatiale d'Armstrong, résumant les derniers faits de l'enquête sur la catastrophe de la station lunaire.

— Aujourd'hui, ont témoigné Marshall Kemp, des industries Technar, et Michael Ryton, de la société fortement mise en cause, Ryton, Greene et Davis.

L'image bascula à l'intérieur d'une grande salle verdâtre aux murs couverts de longues draperies décolorées. La caméra survola la tribune des membres du Congrès. Jena vit son mari un instant. Puis, un autre visage, familier, appartenant au passé. Cheveux noirs. Yeux bleus. Kelly McLeod. Et elle regardait intensément Michael.

Michael se dirigea vers une cabine vidéo. Il disposait d'une demi-heure avant qu'ils ne recommencent à le cuisiner. Mieux valait se tenir au courant des affaires. Comme il s'y attendait, les nouvelles étaient mauvaises.

— Nous avons eu cinq annulations de contrat, confirma Penny.

Il ne lui avait jamais vu un air aussi épuisé. Son bureau d'ordinaire immaculé était envahi de papiers. Même le col de son chemisier était en bataille, une pointe jaune vers le haut, l'autre vers le bas.

— Inutile de te dire que les crédits gouvernementaux nous filent entre les doigts, poursuivit-elle. Et je ne te raconte même pas où en sont nos dettes actives. Nous avons de sérieux problèmes de liquidités, Michael. Très sérieux. Il va peut-être falloir envisager des licenciements pour réduire les frais généraux.

Son expression était à la fois soucieuse et compatissante. Michael tressaillit.

— Ça correspond à la moitié des contrats de ce secteur, dit-il. Bon Dieu, Pen ! Si ça empire, nous devrons déposer le bilan.

Elle ne dit rien pendant un moment, la mâchoire crispée. Puis elle baissa les yeux et parla rapidement. Nerveusement.

— Ou bien tu prends un congé. Laisse Dan Thomas diriger la boîte avec Bill Sutherland. Mets-toi au vert.

Michael la fixa avec incrédulité.

— Es-tu en train de suggérer que je me retire ?

— Réfléchis, Michael. Les médias veulent ta peau. Ils ont besoin d'un bouc émissaire, et c'est toi. Oh ! ça se tassera, exactement comme dans les années 80. Mais si tu veux sauver ton entreprise, je suggère que tu prennes des vacances prolongées. (Elle croisa son regard à contrecœur.) Tu garderas ton salaire, bien sûr.

— À condition de ne pas sortir du placard ! Michael s'affaissa contre la paroi verte de la cabine. Quel choix avait-il ? Il était tenté de tenir bon et de se battre. Mais le prix à payer serait peut-être la perte de l'entreprise. L'entreprise de son père. Pendant un instant, la triste image de son père à Dream Haven vacilla devant ses yeux. Et alors sa décision fut prise.

— Je prends un congé, Pen. Qui entre en vigueur immédiatement. Tu es promue chef du service financier. Mets Thomas à la tête de la production. Et tâche de limiter les dégâts le plus vite possible.

— Très bien. (Elle entra quelques données dans son ordinateur.) Michael, dès ton retour d'Armstrong, nous mettrons tout ça au clair. Ne t'inquiète pas. D'ici un an, tu seras de nouveau en première ligne. (Elle sourit avec douceur.) Je suis désolée que nous ayons recours à des mesures aussi draconiennes pour l'instant. Fais attention à toi. Ne laisse pas les loups du Congrès te dévorer tout cru.

— Merci, Pen. Tu es une vraie amie. Je ne t'oublierai pas.

L'esprit tourmenté, il se détourna de l'écran et vit une femme vêtue d'une tenue pourpre, attendant comme si elle voulait utiliser le vidéophone. C'était Kelly McLeod.

— Que fais-tu là ?

— Je te cherchais. (Son visage était pâle et fatigué.) Un message est arrivé au standard général. J'ai entendu qu'on

t'appelait, et comme tu ne répondais pas, je l'ai pris. C'est au sujet de ton père. Tu dois rappeler d'urgence un endroit appelé Dream Haven.

Une peur glacée s'abattit sur lui. Papa. Qu'était-il arrivé ? Il regarda Kelly et, pour une raison obscure, fut pris d'une rage subite.

— Tu n'as rien d'autre à faire que rester plantée là ? lança-t-il d'un ton cinglant. Pas de catastrophe spatiale en vue, pas de coup de main à donner pour ruiner des hommes d'affaires innocents ?

— Michael, je...

— Laisse tomber.

Il se retourna vers le vidéophone et compta le code de Dream Haven.

Un gros infirmier au teint basané répondit.

— Michael Ryton ? Oui, nous avons un message pour vous. De mauvaises nouvelles, j'en ai peur. Votre père, James, a été trouvé ce matin au pied d'une falaise. Il est tombé dans la nuit.

— Est-il vivant ?

— Oui. Mais son état est critique.

— Comment a-t-il pu sortir de sa cabane ? N'était-il pas surveillé ?

L'infirmier mutant le regardait d'un air impassible.

— Nous ignorons comment il a fait. Nous suggérons que la famille vienne le plus vite possible.

L'écran s'éteignit.

Michael enfouit sa tête dans ses bras. Quand est-ce que ça s'arrêterait ? Quand ? Il sentit une main se poser doucement sur son épaule. Il fit volte-face. Kelly.

— Je croyais t'avoir dit de partir. Son expression était compatissante.

— Viens. Tu as besoin d'un verre.

Michael hésita. Son premier réflexe fut de s'en aller, d'arriver le plus vite possible à Dream Haven. Mais peut-être devrait-il d'abord passer au bureau... Non, l'enquête n'était pas finie, il serait encore cité à la barre. La tête lui tournait. La suggestion de Kelly n'était peut-être pas une mauvaise idée.

Il se laissa faire. Mais au lieu de le conduire dans un bar, Kelly l'entraîna dans un autre bâtiment, puis dans un escalier menant à un hall paisible. La pièce où ils pénétrèrent était confortablement meublée dans des tons bleus et gris, avec un spacieux canapé et des poufs.

— Où sommes-nous ?

— Salle de consultation et de méditation pour les officiers. (Elle se détourna du robobar et lui tendit un verre rempli d'un liquide doré.) Prends-en une bonne gorgée. J'imagine que tu en as besoin.

— Une salle de méditation avec un robobar ?

— Chacun a sa propre conception du confort.

Elle sourit.

— Kelly, je...

— Chut !

Elle posa la main sur ses lèvres. Son contact était frais. Elle s'assit sur le bord du canapé et sirota pensivement son verre de liqueur transparente.

— Pauvre Michael.

— Je ne veux pas de ta pitié.

— Ni de ma sympathie ? (Ses yeux bleus étaient candides.) Je n'ai pas pu faire autrement qu'entendre ta dernière communication. Quand ça déborde, ça déborde.

Michael soupira sous l'effet calmant de l'alcool.

— Je ne vois pas comment les choses pourraient aller plus mal. (Il baissa les yeux.) Pardonne-moi si je m'apitoie sur moi-même. Je te promets que ça ne durera pas plus de deux minutes.

— Prends-en cinq. J'en ferais certainement autant si je voyais ma vie s'écrouler autour de moi.

Brusquement, elle se leva, se dirigea vers la fenêtre et s'abîma dans la contemplation des broméliacées en fleur de la cour intérieure. Elle avala une autre gorgée et hocha lentement la tête, comme si elle venait de prendre une décision.

— Kelly, il faudrait vraiment que je contacte ma famille...

— Chut...

Elle revint s'asseoir à côté de lui et prit son visage entre ses mains. Se pencha très près. L'embrassa doucement. Une fois.

Deux. Le troisième baiser ne fut plus aussi doux, mais animé par quelque chose de plus brûlant que la tendresse.

Ils s'écartèrent, haletants.

— C'est un sacré mauvais moment pour les sentiments, dit Michael.

— Qui parle de sentiments ?

Son regard étincelait d'une violente ardeur tandis qu'elle l'attirait vers elle.

Il hésita, la maintenant à bout de bras. Son père était blessé, ses affaires au bord de la déroute. L'heure n'était pas à ça. Il n'y avait jamais eu d'heure pour lui et Kelly.

— Michael ?

Ses yeux étaient lumineux. Doucement, elle lui effleura le visage.

Elle était jolie. Si jolie. Il avança la main et suivit d'un doigt le contour de ses lèvres.

— Dieu, que tu m'as manqué ! souffla-t-il. (Puis elle fut dans ses bras et il l'embrassa avec avidité.) Cette fois, je ne te laisserai pas partir.

Kelly secoua la tête en souriant.

— Chut. Ne promets rien pour l'instant. Utilise juste tes pouvoirs magiques de mutant pour baisser les lumières.

Il obéit, et il n'y eut plus de place pour les mots.

## 12

La musique était cristalline, douce, presque éthérée.

Mélanie contemplait le jeune homme vêtu de cuir marron. Note après note, il faisait naître de sa flûte de verre bleu une cascade d'arpèges qui la berçait, l'hypnotisait. La navette spatiale, la station lunaire, le travail... tout avait disparu comme par enchantement. Rien d'autre n'existedait que cette harmonie digne des dieux.

Je n'ai jamais rien entendu de pareil, se dit-elle. Je pourrais l'écouter indéfiniment.

La musique résonnait dans la petite pièce, bondissait de mur en mur pour former un contrepoint que Yosh incorporait à sa mélodie. Ses longs doigts agiles dansaient sur les touches dorées de la flûte. Son visage était grave, ses paupières mi-closes.

Il est beau, pensa-t-elle. Qu'est-ce qui lui plaisait tant en lui ? La couleur de miel de sa peau ? Oui, sûrement. Et la manière dont ses yeux noisette prenaient des nuances de vert sous la lumière du soleil, devenaient plus ardents. Le casque lisse et régulier de sa chevelure noire, encadrant parfaitement son visage. La mâchoire carrée. La ligne régulière de la moustache à la Fu Manchu bordant ses lèvres. Et les lèvres elles-mêmes – ni trop épaisses ni trop fines. Sensuel. Parfait. Le voir donnait envie de le toucher. Et plus encore. Beaucoup plus. Subitement, elle voulait passer au-delà des délices et des craintes de cette vertigineuse mais superficielle danse de l'accouplement. Sentir le contact de ces doigts délicats sur elle. Réagis, ma fille. Mais elle ne pouvait pas le quitter des yeux. C'était une sensation nouvelle, mais pas désagréable. Mélanie se détendit et se laissa bercer par la musique.

Quand il eut terminé, elle applaudit.

— Jouez-moi autre chose, dit-elle en s'installant plus confortablement sur les coussins.

— D'accord.

Il enleva son blouson, s'approcha jusqu'à n'être plus qu'à quelques centimètres d'elle et interpréta une lente et enivrante mélodie. Ses yeux ne lâchèrent pas les siens une seule seconde. Quand le morceau fut achevé, il posa sa flûte, se pencha et l'embrassa.

C'est de la folie, pensa-t-elle. Je n'ai pas de temps pour ça. Mais elle répondait à son baiser, en voulait plus.

— La porte est fermée, murmura Yosh.

Elle fut tentée un instant. Puis elle se rappela pourquoi elle était ici. Qui elle était. S'écartant de lui, elle rajusta ses vêtements. Secoua la tête.

— Non. Il faut que j'y aille.

Il était impossible de ne pas voir la déception dans le regard de Yosh. Moi aussi, pensa-t-elle, avant de dire tout haut :

— Et cette visite que vous m'avez promise ? Montrez-moi au moins comment retourner au bureau de Mme Emory.

— Bien sûr. Venez.

Il la prit par la main et la conduisit dans le couloir. Un tournant à droite, puis à gauche, et un autre à droite qui les amena dans le couloir de granite rose que Mélanie avait déjà emprunté – était-ce seulement quelques heures auparavant ? Il lui semblait que des jours s'étaient écoulés. Et la main de Yosh était chaude autour de la sienne. Quand il la lâcha, elle se sentit abandonnée.

— Hmm. Les portes sont fermées, dit-il. C'est bizarre.

Il posa sa paume contre la plaque détectrice. La porte s'ouvrit avec un léger siflement. Mais la pièce était vide. Rien d'autre que les derniers rayons du soleil se déversant par les fenêtres.

— Tavia ?

Mélanie avança derrière lui.

— On dirait que Nesse est partie aussi.

— Qui ?

— Ma collègue.

— La chauve ? (Il fit une mimique dédaigneuse.) J'aime les cheveux.

— Comment savez-vous à quoi elle ressemble ?

Il haussa les épaules.

— J'étais en train de regarder quand vous êtes arrivées. (Il se dirigea vers l'immense écran mural.) Je me demande où est Tavia. Je vais essayer de l'appeler.

Il tapa un code à cinq chiffres. L'écran resta noir.

— Pas de réponse. C'est vraiment bizarre. (Il entra un autre code.) Toujours rien. Ça ne me plaît pas.

— Qu'est-ce qui ne vous plaît pas ? demanda une voix fluette et doucereuse derrière eux.

— Ashman ! dit sèchement Yosh. Où est Tavia ?

L'homme au visage livide flotta à travers la pièce pour s'installer effrontément dans le fauteuil de cuir du bureau blanc.

— Je crois qu'elle se repose d'une interview épuisante. (Il eut un petit rire.) Elle a dit qu'elle ne voulait pas qu'on la dérange.

— L'interview est terminée ? demanda Melanie.

— Depuis des heures.

Ashman se tourna et sembla la remarquer pour la première fois. Ses yeux luisaient d'un éclat argenté. Mélanie eut l'impression qu'elle basculait en eux. Seul le contact de la main de Yosh sur son épaule la retenait en équilibre.

— Ça va ? s'enquit-il calmement.

Elle hocha la tête. Mais la terreur lui étreignait le cœur.

Ashman se leva et s'avança vers elle, une expression d'incrédulité et d'appréhension sur son long visage pâle. Les pans de soie ivoire de sa robe bruissaient au rythme de ses mouvements.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? murmura-t-il.

— Que voulez-vous dire ?

Elle recula. Pouvait-il voir qu'elle était mutante ? Si c'était le cas, elle devrait mentir. Il la jaugeait, l'examinant de la tête aux pieds.

— Je ne m'attendais pas à voir quelqu'un comme vous un jour. (Il sourit avec froideur.) Mais il semble que nos calculs aient été faux. À peu de chose près.

Le magnétisme de ce regard argenté faisait courir des frissons sur tout son corps, mais elle les ignora et se campa solidement sur ses jambes, mains sur les hanches.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Ashman la fixa encore un moment. Puis il cligna des paupières. Haussa les épaules.

— Rien, rien. Affaires mutantes. Et vous n'êtes de toute évidence pas mutante. N'est-ce pas ?

Avant que Mélanie puisse répondre, ses lentilles bleues se détachèrent de ses pupilles, sortirent et lévitèrent pour se stabiliser au-dessus d'elle, hors de portée, étincelant sous la lumière des spots, tels deux saphirs.

À côté d'elle, Yosh était bouche bée. Elle savait qu'il regardait la couleur dorée de ses yeux de mutante. Son expression de surprise horrifiée lui fit l'effet d'un coup de poignard. Elle haïssait cet Ashman, quoi qu'il fût.

— Joli coup, dit-elle d'un ton sec. Mais n'importe quel télékinésiste de foire peut en faire autant.

Ashman s'inclina sous l'insulte.

— Ainsi vous ne reniez pas vos origines ?

— Maintenant, ce serait difficile, non ?

— Alors pourquoi ne récupérez-vous pas votre déguisement ? Ou ne me forcez-vous pas à vous le rendre ?

Elle lui lança un regard méprisant.

— Si vous étiez vraiment un super-mutant, vous sauriez pourquoi. Je suis une mutante infirme. Et vous êtes manifestement un imposteur. Rendez-moi mes lentilles.

Il la considéra avec une sincère surprise.

— Une mutante dénuée de pouvoirs ? Je n'avais pas pensé à ça. (Il hocha la tête.) Oui, bien sûr. C'est logique. Parfaitement logique.

Avec un clignement de paupières, il remit les lentilles à leur place.

— De quoi parle-t-il ? demanda Yosh.

Il paraissait troublé, mais déterminé.

— De rien. Absolument rien. Il s'amuse à nous mystifier.

— Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à joindre Tavia ? demanda Yosh. Où est-elle ?

— Qui sait ? Je ne garde pas constamment un œil sur elle. (Ashman secoua la tête.) Après le départ de cette journaliste, Tavia a disparu. Elle m'a demandé de m'occuper de tout jusqu'à

ce qu'elle se sente mieux. Un peu de fièvre, sans doute. (Il sonda Yosh du regard.) Vous n'avez pas l'air bien, vous non plus, musicien. Êtes-vous sûr que vous n'aimeriez pas aller vous allonger un moment ? Je me ferai un plaisir de tenir compagnie à votre amie.

Le cœur de Mélanie battit plus vite. Cet Ashman lui donnait la chair de poule. Elle fut soulagée de voir Yosh s'avancer entre elle et le super-mutant.

— Votre intérêt me touche, Ashman, mais Mélanie était sur le point de partir. Avec moi.

Ashman se réinstalla dans le fauteuil et commença à se limer les ongles de la main droite.

— Cela m'étonnerait.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, mon cher Yosh, qu'il semble que tout le circuit hydraulique soit tombé en panne. C'est arrivé juste après le départ de cette journaliste. Qui sait quand il sera réparé ? (Il bâilla.) Voudriez-vous tous deux vous joindre à moi pour le dîner ? Vous pourriez jouer du violon, Yosh, ou de l'instrument qui vous plaira.

Yosh passa un bras sur les épaules de Mélanie.

— Merci. Peut-être plus tard.

Il l'entraîna d'un pas décidé hors de la pièce. Derrière eux, le rire moqueur d'Ashman flottait dans l'air, les poursuivant dans le couloir.

La chambre était sombre et silencieuse. Les chiffres rouges du réveil indiquaient 7:45. Encore à moitié endormi, Michael tendit le bras vers Kelly. Sa main se referma sur du vide. À côté de lui, le lit était désert. Où était-elle passée ?

Il alla dans la salle de bains. Aucun signe d'elle. Mais il n'avait pas rêvé. Les souvenirs de la soirée lui collaient encore à la peau. Il ne savait plus comment, mais ils s'étaient débrouillés pour regagner sa chambre, au milieu de la nuit.

Un message en lettres jaunes clignotait sur l'écran mural.

*Suis obligée de partir. Je commence à huit heures. On se voit ce soir ?*

— Oui, dit-il. Oui, oui, oui !

Il pressa un bouton du tableau de commande. Les épais rideaux bleus s'écartèrent et les rayons du soleil de février vinrent danser sur la moquette bleu foncé. Une autre pression, et le robomestique se détacha de son encoche murale, ses huit bras tendus en avant, ses lumières vertes clignotant. Avec la rapidité de l'éclair, il fit le lit tout en nettoyant l'écran mural et les fenêtres.

En sifflotant, Michael s'appliqua de la crème dépilatoire devant le miroir de la salle de bains. Puis il prit une douche sonique et revêtit un léger costume gris. Quelle importance si sa vie avait volé en éclats ? Sous les décombres, il avait retrouvé Kelly. Il ne devait pas oublier de réserver une table quelque part pour le dîner. Du champagne. Des fleurs. Un instant d'hésitation. Oh, et puis pourquoi pas dîner dans la chambre ?

La sonnerie de l'écran retentit.

— Oui ?

— Un appel de Dream Haven pour M. Ryton.

Michael se figea.

L'infirmier le regardait d'un air franchement réprobateur.

— Nous nous attendions à vous voir ici, dit-il. L'état de votre père empire, monsieur Ryton. Nous conseillons à la famille de se dépêcher.

— Merci.

Son cœur se serra. Il devait tout de suite appeler sa mère.

On sonna à la porte et il poussa le bouton d'ouverture.

Jena se tenait sur le seuil, les yeux brillants. Elle portait une tunique rose irisée et un collant qui lui donnaient une apparence éthérée, comme si elle sortait tout juste d'une bulle de savon.

— Bonjour, chéri.

Elle lui planta un petit baiser sur la joue.

— Que fais-tu ici ?

— Tu m'avais demandé de venir. Aurais-tu oublié ?

Elle le dépassa pour entrer dans la chambre, laissant dans son sillage une traînée de parfum musqué. Le robomestique émit des bips affolés et se précipita dans l'abri de son encoche murale.

— Après tout, dans un moment si difficile, un homme doit avoir sa famille près de lui. N'es-tu pas content de me voir ?

— Je croyais que tu avais du « travail » à la maison ? Qu'est-il arrivé ? On t'a laissée en plan ?

Il s'adossa contre le bar, les bras croisés. Le rire de Jena s'acheva en une note aiguë, incertaine.

— De quoi parles-tu ? On dirait presque que tu n'es pas content que j'aie fait tout ce chemin pour venir te soutenir.

— C'est un peu tard, non ? Jena s'assit sur le lit.

— D'accord. Joue à l'offensé. Je présume que je le mérite. J'aurais dû tout abandonner pour t'accompagner. Mais dis-moi que tu me pardonnes !

Elle se leva et se dirigea vers lui pour l'enlacer. Un flot d'images sensuelles pénétrèrent son esprit, projetées par celui de Jena. Il s'éloigna.

— Épargne-moi ça, Jena. Je suis fatigué. Et ces jeux d'adolescents n'ont plus exactement le même attrait qu'il y a quinze ans.

— Qu'il y a quinze ans ? (Les yeux de Jena s'agrandirent d'une soudaine suspicion.) J'ai compris. Où est-elle ?

— Où est qui ?

— Ne te fous pas de moi, Michael. Je t'ai vu aux informations, hier soir. Et j'ai aussi vu la touchante Kelly McLeod.

— Alors c'est pour ça que tu es ici ?

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

Le sourire de Michael s'élargit.

— Moi qui ai failli croire que tu t'inquiétais pour moi ! (Il se frotta les yeux avec lassitude.) Mais tu te soucies seulement de protéger ta propriété. Vérification des stocks. Jena, la parfaite boutiquière.

— Comment oses-tu me parler ainsi ?

Il secoua la tête d'un air admiratif.

— Tu t'es trompée de carrière, Jena. Tu es trop bonne comédienne pour perdre ton temps dans une boutique, à remplir des étagères.

Il attrapa son blouson.

— Attends. (Il y avait de la panique dans la voix de Jena.)  
Où vas-tu ?

— Voir mon père. Il a eu un accident et est dans un sale état.  
Mais je doute que ça t'intéresse.

Il n'attendit pas sa réponse. La porte coulissa derrière lui et il fut bientôt dans la rue. Il réglerait plus tard ses problèmes avec elle. Avec le sous-comité. Avec tout le monde.

L'aiguillon du remords le tourmenta quand il repensa à l'appel de Dream Haven. Quelle sorte de fils était-il ? Son père était gravement blessé, peut-être mourant, et il avait pris tout son temps pour des retrouvailles sentimentales. Son univers avait complètement basculé dans le délire. Il devait tout de suite se rendre à Mendocino.

Il trouva une cabine vidéo devant l'auditorium d'Armstrong.

Kelly lui avait parlé du changement de mission de Mélanie.  
Peut-être pourrait-il la joindre à son bureau maintenant.

— Cable News.

Une standardiste apparut à l'écran. Ses cheveux étaient zébrés de mèches blanches et bleues.

— Mélanie Ryton, s'il vous plaît.

— Je suis désolée, Mlle Ryton est actuellement en reportage.

— Je suis son frère. Il faut absolument que je la joigne.

La standardiste le regarda — surtout ses yeux — avec étonnement. Puis elle se détourna, révélant une oreille constellée de brillants, de cristaux de sélénium et de nodules compressés.

— Essayez le 9 758 321, indicatif 712. L'image disparut.

En soupirant, Michael introduisit sa carte de crédit et tapa le code. L'écran sonna une demi-minute avant que ne retentisse le signal d'occupation de la ligne. Michael essaya encore. Occupé.

Il coupa la communication, rappela Cable News, et laissa un message à Mélanie pour qu'elle contacte Dream Haven.

Jimmy, maintenant.

Un instant plus tard, son jeune frère le regardait à l'écran.

— Mauvaises nouvelles, Jim. Papa a fait une chute, et il est dans un état grave. Quand peux-tu te rendre à Dream Haven ?

Son frère blêmit. Il ressemblait tellement à leur père, pensa Michael. Du moins comme il était avant : même front haut, même visage allongé.

— Je peux prendre la prochaine navette, dit Jimmy. Si j'ai de la chance, je serai sur la côte Est dans trois heures. (Ses yeux dorés étaient agrandis par l'appréhension.) Est-il en danger, Michael ?

— Je ne sais pas. Ils m'ont seulement dit de venir. Et de me dépêcher.

Jimmy tressaillit.

— C'est si grave que ça ? Bon, je pars tout de suite et je te retrouve en Californie.

Michael fixa l'écran. Le moment d'appeler sa mère était venu.

— Michael ! J'attendais de tes nouvelles. (Le visage de bouddha de Sue Li ressemblait à un masque livide. Ses yeux paraissaient vitreux.) Je ne voulais pas partir avant de t'avoir parlé. J'ai essayé de te joindre. Je savais que tu appellerais.

— Maman, je suis désolé. Je viens juste d'avoir Jimmy. Il nous rejoindra à Dream Haven.

— As-tu trouvé Mélanie ?

— Non. Je lui ai laissé un message.

— Bien. Tu peux partir quand ?

— Tout de suite.

Sue Li hocha gravement la tête.

— Je te verrai là-bas.

Michael acheta la dernière place sur un vol rapide pour Mendocino, prévu dans le quart d'heure suivant. Il était à mi-chemin de Mendocino quand il se rendit compte qu'il avait oublié de laisser un message à Kelly.

## 13

— Je ne comprends pas ce que tu fabriques, Victor. Tavia Emory faisait les cent pas devant le mutant, assis, son caftan couleur bronze palpitant comme d'étranges ailes à chacun de ses mouvements.

— Tu ne peux pas garder Narlydda ici indéfiniment. Tu t'en rends certainement compte.

Ashman jouait avec un petit coussin vert brodé. Elle avait envie de le lui arracher des mains.

— Victor, écoute-moi !

— Oh, baisse le ton, Tavia ! (Il lança le coussin en l'air et le laissa là, flottant paresseusement au-dessus d'eux.) Narlydda appréciera de sortir un peu de sa routine. Et puis, je pense que tu es juste jalouse.

Se tortillant comme un chat sur son siège, Ashman saisit un fil imaginaire sur l'épaulette de sa tunique de soie bleue.

— Jalouse ? Tu es fou ?

— Attention, dit-il en agitant un doigt réprobateur vers elle. Pas d'insulte, s'il te plaît. Je ne vois pas pourquoi Narlydda aurait du mal à travailler ici plutôt qu'en Californie. En outre, tu veux qu'elle modifie son projet pour la station lunaire, n'est-ce pas ?

— Et elle a refusé. (Pourquoi se montrait-il si obtus ?) Tu sais qu'elle a rejeté le projet dans son ensemble. Victor, elle veut s'en aller. Laisse-la partir. (Son ton s'adoucit.) Je t'en prie.

Un sourire éclaira le visage blafard d'Ashman.

— C'est mieux. Tu fais des progrès, Tavia.

Il saisit cette fois un coussin rouge et noir et le fit négligemment voyager d'une main à l'autre.

À bout de forces, Tavia se laissa tomber à ses pieds. Il devenait un étranger. Elle ne savait plus comment le prendre. Doucement, elle toucha le bord de sa tunique.

— Victor, es-tu amoureux de Narlydda ?

Le coussin atterrit au sol avec un bruit sourd.

— Amoureux ? (Renversant la tête en arrière, il éclata de rire.) Aimer ? Je n'ai jamais aimé personne. (Il cessa de rire et fixa Tavia d'un regard de pur argent qui semblait la transpercer.) Je ne sais pas ce qu'est l'amour. Mais je ressens quelque chose de puissant et d'irrésistible pour Narlydda. Nous sommes des compagnons de route. J'ai été toute ma vie un loup solitaire. Et elle aussi, je pense. Elle seule peut me comprendre. Je ne veux pas perdre ça. Pas maintenant.

— Victor.

Tavia buta sur son nom. Il échappait à son contrôle. Une larme glissa sur sa joue, puis une autre. Vaincue, elle éclata en sanglots désespérés. Ashman lui tapota la main.

— Allons, allons, Tavia ! Ne sois pas triste. Je te dois tant. Tu m'as accueilli, protégé. Tu sais bien que je ne t'oublierai jamais. Notre amitié sera toujours particulière. Alors arrête de t'inquiéter. Je sais ce que je fais. (Il la regarda affectueusement.) Maintenant, endors-toi.

Il commença à fredonner une berceuse.

La mélodie emmena Tavia loin de ses peines, loin de ses objections. Il l'aimait encore. Elle serait toujours son amie privilégiée. Le cœur plus léger, elle sombra dans le confort protecteur du sommeil, la tête nichée sur les genoux d'Ashman.

Kelly enleva son uniforme et entra sous la douche sonique. Il était sept heures et demie. Il n'y avait pas eu de message de Michael, mais elle supposait qu'elle le retrouverait dans sa chambre pour aller dîner. Elle hésita un moment. Porter l'uniforme ? Une nuit comme celle-là ? Non.

Un sourire aux lèvres, elle choisit une tunique bleu foncé largement échancrée et des bottes à hauts talons. Une parure étincelante de bijoux pour ses cheveux, et une unique boucle d'oreille. Elle hocha la tête, satisfaite de son reflet dans le miroir. Elle se sentait comme une jeune fille allant à son premier rendez-vous. Mais le visage qu'elle voyait était celui d'une femme sur le point de rejoindre son amant.

Dans le désert, le crépuscule durait longtemps, même en hiver. Fredonnant intérieurement, elle sortit dans la semi-

obscurité. Cinq minutes plus tard, elle était devant la porte de Michael, la main pressée sur la sonnette. La personne qui lui répondit était mutante, de sexe féminin. Un visage familier et détesté, Jena.

— J'avais donc vu juste, dit-elle. Entre, Kelly.

— Non, je ne crois pas que ce soit nécessaire.

— J'ai dit entre !

Kelly se sentit propulsée de force dans la chambre. La porte se referma derrière elle.

— C'est une violation du Libre Arbitre, nota Kelly. Je pourrais te faire arrêter pour ça.

— Tu n'oserais pas. Et qui te croirait ? Nous ne sommes que deux amies d'enfance réunies pour bavarder un peu. (Ses yeux brillaient dans la pénombre ; l'air était saturé de fumée de joints.) Alors, dis-moi, Kelly. De femme à femme. Comment trouves-tu Michael, maintenant ?

Kelly avait une envie folle de gifler ce beau visage de chatte. Mais elle était en position d'infériorité. Elle savait que Jena possédait de puissants dons mutants qui la rendaient potentiellement dangereuse pour une non-mutante. Mieux valait ne pas bouger. Gagner du temps. Bon Dieu, Michael, où es-tu ?

— Oui, où est-il ? dit Jena. (Un sourire mauvais étirait ses lèvres.) Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre cette dernière pensée. Il est parti ce matin en disant quelque chose à propos de son père. Évidemment, tu ne sais rien à ce sujet, n'est-ce pas ?

Kelly se força à parler calmement.

— Il a reçu un message à propos d'un accident qu'a eu son père. D'un endroit appelé Dream Haven.

— Dream Haven ? répéta Jena en se levant d'un bond. Mon Dieu, ce doit être grave ! J'aurais dû m'en douter.

Elle attrapa son sac à main.

— Qu'est-ce que Dream Haven ? demanda Kelly.

— Un endroit mutant, répondit Jena. Et qui ne regarde pas une non-mutante comme toi.

Elle la dépassa en coup de vent. La porte se referma et Kelly se retrouva seule. Elle s'effondra sur une chaise. Pourquoi

Michael était-il parti sans un mot ? Et que diable était Dream Haven ?

Pourquoi avait-elle eu la faiblesse de céder à Michael ? Il n'avait jamais été pour elle que source de problèmes et de déstabilisation.

Pendant un instant, elle fut tentée de faire une orgie d'alcool, de prendre une consciencieuse et monumentale cuite. Pour oublier la nuit précédente, les mutants, et tout ce qui s'était passé quinze ans auparavant. Mais elle ne pouvait pas effacer le souvenir des bras de Michael autour d'elle. Son regard quand il lui avait dit qu'il l'aimait. Elle l'avait cru quinze ans auparavant. Et elle le croyait encore aujourd'hui.

Elle se tourna vers l'écran et tapa le code privé d'Heyran Landon.

La sonnerie retentit une fois. Deux fois. Je vous en prie, faites qu'il soit là ! Il répondit à la quatrième sonnerie.

— Kelly ?

Elle inspira profondément.

— J'ai besoin de renseignements sur Dream Haven. Ce que c'est. Où ça se trouve.

— Pourquoi ? Qui vous en a parlé ?

— Michael Ryton. Ou plus exactement, sa femme.

— Sa femme ? (Ses sourcils se haussèrent brusquement.) Je croyais que vous vouliez éviter ce Ryton.

— C'était bon pour hier.

— Peut-être feriez-vous mieux de me rencontrer à l'Autre Foyer.

— Je ne sais pas...

— Eh bien, moi, je sais. (Les yeux de Landon brillaient d'une curiosité mêlée d'amusement.) Je veux un rapport complet dans quinze minutes. Et ceci, ma chère Kelly, est un ordre.

Les portes de devant étaient fermées. L'entrée de service aussi. En fait, toutes les portes en acrylique turquoise de la Fondation Emory étaient verrouillées. Et Mélanie croyait bien qu'ils les avaient toutes essayées. Épuisée, elle s'assit sur une pile de coussins orange dans l'appartement de Yosh et se massa les pieds.

— Au moins, les écrans fonctionnent toujours, dit-elle. J'ai eu une réponse à mon message à Cable News. Je ne perdrai peut-être pas mon boulot.

Yosh s'entêtait sur un clavier, écoutant à peine. Il paraissait inquiet.

— Vous devriez encore essayer Tavia.

— Je ne crois pas qu'elle répondra. Et l'aile où se trouvent ses appartements est inaccessible.

— Vous pensez qu'il y a un problème ?

Yosh se passa la main dans les cheveux.

— Je ne sais pas. J'essaie de ne pas tomber dans la paranoïa. Mais pourquoi l'équipe de maintenance ne travaille-t-elle pas sur le circuit hydraulique ? Où est passé tout le monde ? Le bâtiment semble totalement déserté. D'habitude, ça grouille d'activités. Je parie qu'Ashman pourrait nous éclairer, mais je n'ai pas la moindre envie de lui parler de ça.

— Vous ne lui faites pas confiance ?

— Je ne l'aime pas.

— Moi non plus.

Elle frissonna brièvement au souvenir de l'étrange regard du soi-disant super-mutant. C'était un imposteur. Il fallait que c'en soit un.

L'horloge de cristal au sommet de l'ordinateur sonna sept heures. Yosh posa sa télécommande et s'étira paresseusement.

— Avez-vous faim ? demanda-t-il. Je ne suis pas le roi du sushi, mais je peux préparer un pâté de soja acceptable.

— Vous seriez prêt à nourrir une mutante ? Mélanie cachait sa nervosité derrière un ton désinvolte. Yosh avait été choqué quand Ashman l'avait démasquée. Il fallait qu'elle sache ce qu'il ressentait maintenant.

Yosh se tourna vers elle. Il ne souriait pas. Pendant un long moment, il la fixa droit dans les yeux.

— J'avoue que j'ai été plutôt surpris quand Ashman vous a confisqué vos lentilles, dit-il. J'ai vraiment eu ma dose de mutants pour le restant de mes jours. Ou du moins, je le croyais. (Il sourit. Lui effleura brièvement la joue.) Mélanie, pourquoi n'enlevez-vous pas ces trucs ? Je préfère vous voir telle que vous êtes réellement.

— Vous le pensez vraiment ?

— Bien sûr.

Intimidée, Mélanie se détourna, ôta ses lentilles et les rangea dans leur boîte, à l'intérieur de sa poche. Comme c'était bizarre, après toutes ces années, de montrer la marque de son origine mutante. Et à cet homme. Sur sa demande.

— Voilà. (Elle fit une révérence.) Mais ne me demandez pas de déplacer quoi que ce soit d'un simple clin d'œil. Je ne mentais pas en disant que je n'avais aucun pouvoir.

— Je ne réclame pas une démonstration de dons magiques, dit-il. En fait, c'est plutôt un soulagement que vous n'en ayez aucun. Mais comment vous débrouillez-vous avec un tire-bouchon ? (Il fouilla un moment dans un placard, puis revint avec une bouteille de chardonnay.) Je n'arrive jamais à les déboucher correctement.

— Vous n'avez pas d'appareil ? Donnez-moi ça.

Mélanie prit la bouteille et l'antique tire-bouchon.

Avec dextérité, elle l'enfonça dans le liège, baissa les leviers, et déboucha le vin.

— Voilà.

— Les verres sont dans le placard. Donnez-moi cinq minutes, et nous aurons quelque chose de décent à manger.

Tout en versant le vin léger dans des verres délicats, Mélanie se demandait pourquoi elle se sentait si bien avec cet homme. Elle le connaissait à peine. Mais, d'une certaine manière, cela semblait ne pas avoir d'importance. Bon, cette journée avait commencé bizarrement, et rien ne laissait supposer que ça allait changer.

Fidèle à sa parole, Yosh prépara un pâté de soja à la tomate, dont elle redemanda trois fois. Quand ils eurent terminé le chardonnay, il dénicha une bouteille de champagne, parvint à l'ouvrir seul et lui remplit son verre de vin pétillant. Et, la bouteille toujours à la main, il se pencha et l'embrassa. Posa la bouteille. L'embrassa à nouveau. Il était temps, pensa-t-elle.

Sans cesser de s'embrasser, ils glissèrent sur les coussins, imbriqués l'un dans l'autre comme deux pièces de puzzle. Il joua avec l'échancrure de sa tunique, et elle le laissa la défaire, puis y glisser les mains. Un peu plus tard, ils s'accordèrent à penser

que leurs vêtements devenaient gênants et que la seule solution était de tout enlever.

Doucement, Yosh suivit du bout de l'index le contour d'une épaule, d'un sein, puis ses lèvres prirent la relève.

— Ta peau est comme de la soie, murmura-t-il. Si douce. Si belle.

Lentement, ses mains descendirent le long de son corps, si lentement qu'elle voulut le supplier d'aller plus vite. Ses doigts agiles de musicien caressaient, exploraient, révélaient des sensations inconnues. Gémisante, elle se tendait vers lui avec ardeur, chaque parcelle de sa peau répondant à son appel, toutes ses émotions si longtemps retenues s'échappant à flots, enfin libres.

Il était passionné, joueur et, par-dessus tout, extrêmement habile. Assoiffée de plaisir, elle roula avec lui sur le moelleux tapis de coussins orange, et l'aima jusqu'à l'épuisement. Finalement, couverts de sueur, ils se laissèrent glisser dans une confortable langueur.

— Mmmm. C'est si agréable !

Elle ferma les yeux. Il la caressa d'une main languide.

— Tu restes pour la nuit ?

Mélanie gloussa.

— Comme si j'avais le choix !

Elle se blottit dans ses bras et fut bientôt emportée dans ses rêves. Elle traversait une nuit désertique. Dans le ciel, les étoiles brillaient d'une lueur froide et lointaine. Le vent soulevait des volutes de sable étincelant au-dessus de sa tête et lui soufflait au passage des secrets à l'oreille, mais elle n'arrivait pas à saisir les mots. Elle écouta avec plus d'attention. Le souffle devint un murmure, puis un cri insupportable. Mélanie tomba à genoux, au milieu d'une soudaine et violente tempête de sable. Et, à travers le voile gris de la tourmente, une femme verte approcha, luttant contre les rafales de vent et de sable, les bras tendus, suppliante. Ses lèvres bougeaient, mais la tempête balayait ses paroles. Frustrée, la femme verte s'accrocha à Mélanie.

— Arrêtez ! cria Mélanie. Je ne vous comprends pas.

Elle se réveilla. Yosh la secouait doucement.

— Qu'y a-t-il ?

— Ooh ! (Elle s'allongea contre lui, le cœur battant.) Un cauchemar. Trop de vin.

— Raconte-moi.

— C'était bizarre. Une femme verte. La nuit, dans un désert, au milieu d'une tempête. Elle m'appelait à l'aide.

— Une femme verte ?

Le ton de Yosh trahit une soudaine inquiétude. Il s'assit.

— Oui. Et ce qui est encore plus étrange, c'est que je crois avoir vu son fantôme. Ou celui de sa sœur jumelle.

— Un fantôme ? Quand ?

— Aujourd'hui. Juste avant de te rencontrer.

— Où ?

— Dans une des salles d'informatique.

— Merde ! J'aurais dû m'en douter.

Il se leva brusquement, enfila un collant et attrapa une lampe de poche.

— Attends. Où vas-tu ?

— Voir Ashman. Reste ici.

— Pas question ! (Elle bondit sur ses pieds et commença à s'habiller.) Je ne resterai pas seule dans cette maison hantée, Yosh. Je ne te quitterai pas d'une semelle.

— D'accord. Mais dépêche-toi.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en fermant sa tunique jaune.

Je ne pensais pas que tu croyais aux fantômes.

— Je crois en celui-là. Mauvais présage. Si mes soupçons sont justes, une amie à moi a des problèmes.

— Une amie ? Qui ?

— Juste une amie, d'accord ? (Debout sur le seuil, il s'impatientait.) Viens.

Elle le suivit dans le couloir en courant.

— Est-ce vraiment utile de nous trimbaler dans l'obscurité ?

Tu crois que ton amie est quelque part par là ?

— Ouais. Et j'ai dans l'idée qu'Ashman sait où.

Mélanie se figea sur place.

— Yosh, je me demande si nous devons aller lui en parler. Il ne me semble pas... comment dire ? Pas tout à fait équilibré. Et s'il s'énervait ? Il est si imprévisible. Et si puissant.

— Tu as raison. (Il s'arrêta.) Eh bien, il y a l'aile inhabitée. Ils n'ont pas terminé les travaux. Nous pouvons aller y jeter un coup d'œil.

Il la conduisit dans un dédale de couloirs qui lui donna le vertige. Elle avait l'impression qu'ils marchaient depuis des heures. Tout engourdie, elle le suivait le long des sombres corridors, seulement éclairés par de minuscules spots et des lampes à sodium vertes. L'immeuble était silencieux, désert. Mélanie se demanda où était l'équipe de sécurité. Tout était aussi calme que dans le château de la Belle au Bois Dormant.

Un tournant, un couloir sur la gauche, un autre tournant, et une cour intérieure, où la lueur de la lune, filtrée par les vitres vertes, formait un halo spectral. Des ombres hérissées dessinaient les silhouettes des cactus tendant leurs bras vers les étoiles.

J'ai l'impression de traverser un rêve, se dit Mélanie. En tenant la main du Prince Charmant.

La nouvelle aile était à peine terminée. Des rouleaux de moquette bleue étaient entreposés contre les murs, en attendant la dernière couche d'email. La lumière ici était crue, presque trop vive après la pénombre du bâtiment principal. Mélanie cligna des yeux, et le décor en négatif flasha sous ses paupières.

Toutes les portes du couloir s'ouvraient en grinçant sur des pièces en chantier. Les lueurs de la nuit brillaient doucement à travers des fenêtres nues. Leurs pas résonnaient étrangement sur un sol à l'état brut.

— Yosh, il n'y a rien ici.

— Chhh. Patience, dit-il. Je soupçonne que...

Ils se figèrent alors que les lumières vacillaient soudain, faiblissaient comme en signe d'avertissement, puis se stabilisaient à nouveau. Tout au bout du couloir, il y avait une porte fermée. Mélanie aurait pu jurer qu'elle était verrouillée.

Yosh appliqua la main sur le panneau d'ouverture. La porte ne bougea pas. Il sortit une plaque circulaire de sa poche, y tapa un code à cinq chiffres, et la pressa contre le verrou.

— Un passe-partout, dit-il en souriant. Tavia me l'a offert pour plaisanter quand je l'ai accusée de vivre dans une forteresse.

La porte s'ouvrit avec un ronronnement.

La pièce était plongée dans l'obscurité et les étranges ombres bleues de ses murs lui donnaient l'aspect d'un monde sous-marin. Un aquarium. Une silhouette était lovée, comme un chat, sur un lit bas placé contre le mur du fond. Yosh alluma la lampe de poche et en balaya la chambre. Lentement, la silhouette s'assit et se frotta les yeux. Elle avait un visage anguleux, les yeux dorés, la peau verte et des cheveux verts avec une touffe blanche sur le devant. C'était la femme du rêve de Mélanie.

— Yosh ! dit la femme verte. Dieu soit loué !

## 14

La nuit dans le désert. Glacée. Les pointes aiguës des étoiles dans le velours noir du ciel.

Skerry ignorait le froid. Sa moto flottait sans bruit au-dessus du sable argenté. La massive silhouette de la Fondation Emory apparut au-delà d'une dune, ses murs de verre arrondis scintillant d'une lueur vert foncé.

Il éteignit le moteur et mit pied à terre. Il sortit une paire de grappins de son sac à dos, dégagea le pistolet laser de son étui métallique et se dirigea vers le monolithe.

Narlydda se trouvait quelque part à l'intérieur. Et, super-mutant ou pas super-mutant, il la trouverait et la tirerait de là, quitte à ravager tout l'immeuble sur son passage.

Un coup de vent glacial lui cingla le visage. Il sourit.

Le froid tombait bien. Ça l'a aidait à avoir les idées claires. Il lança une prudente sonde mentale et la sentit rebondir sur la surface lisse du bâtiment.

C'était prévisible : ils avaient installé une sorte de bouclier élaboré contre les ondes télépathiques. Probablement un petit bijou d'efficacité. Alimenté de l'intérieur.

Il essaya les portes principales. Elles étaient verrouillées. Mais aucun type de la sécurité ne vint voir ce qui se passait. Bizarre.

Skerry contourna le bâtiment jusqu'à la centrale d'énergie. Un gardien – un normal – patrouillait à l'extérieur.

Pas malin de leur part, pensa-t-il.

Skerry sourit et se mit furtivement hors de vue. Une sonde rapide lui indiqua que l'homme était légèrement protégé. Où un normal avait-il pu se trouver un bouclier mental ? se demanda-t-il. Le bouclier lui-même avait quelque chose de bizarre, mais il n'avait pas le temps de l'analyser. Il l'inspecta jusqu'à trouver sa faille. Tout bouclier télépathique possédait une faiblesse émotionnelle. Il suffisait de savoir où chercher.

Prenant une profonde inspiration, il envoya une puissante suggestion mentale : *Je me demande ce que fait Shayla. Elle m'a dit qu'elle irait voir un spectacle avec des amies. Elle devrait être à la maison maintenant. Mais si elle n'y était pas ? Si elle avait menti ? Peut-être est-elle avec un autre homme.*

Il attendit. Le gardien faisait nerveusement les cent pas. Skerry amplifia la pensée.

*Elle a intérêt à être à la maison. Seule.* L'homme regarda à droite, puis à gauche. Les vestiges de son bouclier s'effondrèrent, et Skerry se glissa facilement dans son esprit pour intensifier les soupçons.

*Je devrais peut-être aller voir si elle est à la maison. Si elle n'est pas seule, elle le regrettera. Elle, et son amant.*

Le garde hocha la tête et se dirigea en hâte vers un glisseur noir garé sur le côté du bâtiment. Skerry lui fit un signe d'adieu.

Bonne chance, Shayla, où que tu sois ! La porte de la centrale d'énergie s'ouvrit facilement. Fredonnant intérieurement, Skerry entra et referma derrière lui.

Michael se tenait près du lit, fixant désespérément le visage immobile et gris sous les cadrons et les voyants orange des moniteurs, essayant de reconnaître son père à travers les bandages. Les yeux dorés étaient fermés. Se rouvriraient-ils jamais ?

En dépit du rapport médical, Michael était convaincu que son père avait tenté de se suicider. Une chute, avait dit l'infirmier. Comment son père aurait-il pu tomber ? Il était presque constamment sous surveillance. Médicalisé. Dirigé. S'il avait trouvé le moyen de se libérer un moment de ses geôliers bien intentionnés, de vaincre la torpeur due aux drogues et de se balancer par une falaise, Michael ne l'en blâmait pas. Il aurait probablement fait la même chose. Le plus horrible, c'était qu'il eût survécu.

Si je pouvais l'aider à partir, je le ferais, pensa Michael.

La porte s'ouvrit et Sue Li entra avec Jena. La tension entre les deux femmes était tangible, et Michael n'en fut pas surpris. La plupart des gens avaient du mal à se détendre en compagnie de son épouse. La plupart des femmes, en tout cas.

Michael embrassa sa mère, puis entraîna sa femme à l'écart.

— Pourquoi es-tu venue ? lui demanda-t-il.

Sue Li se retourna, son masque de sérénité perturbé par l'accès de colère de son fils.

— Elle fait partie de la famille, Michael. (Il y avait une note d'avertissement dans sa voix.) Sa place est ici.

Rien à foutre des traditions, avait envie de dire Michael. Cette femme n'a rien à faire ici. Mais il y avait le visage cadavéreux de son père. Celui de sa mère brisée de douleur, les yeux marqués de cernes noirs. Maîtrisant le flot de ses émotions, il se força à hocher la tête.

— Tu as raison, dit-il d'une voix nouée. Merci d'être venue, Jena.

Tout ce qu'il aurait pu ajouter fut coupe net, à son grand soulagement, par l'arrivée de son jeune frère.

Jimmy sourit faiblement et essaya de rajuster son veston. On aurait dit qu'il n'avait pas fermé l'œil depuis plusieurs jours.

— Mike, Jena. (Il les salua de la tête tout en serrant sa mère dans ses bras.) Maman. (Puis il se tourna vers le lit et blêmit.) Comment va-t-il ?

— Il est mourant, dit Sue Li d'une voix rauque d'émotion.

Jimmy se passa la main dans les cheveux. Son visage exprimait une angoisse désespérée.

— Que s'est-il passé ?

— Personne ne sait, dit Michael. Ils l'ont trouvé au pied de la falaise.

— Comment est-il arrivé là-bas ?

— Personne ne peut répondre à ça non plus.

Ils sursautèrent au son strident d'une alarme fusant soudain dans la pièce. Le voyant lumineux du moniteur principal au-dessus de James Ryton parcourait frénétiquement la largeur du spectre.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Jena par-dessus le vacarme. Il est mort ?

Sue Li lui lança un regard venimeux.

— Il faut chercher le docteur.

Michael se précipita vers la porte, mais son chemin fut barré par un robo-infirmier surgissant de son enclave murale,

une seringue bloquée dans les griffes d'un de ses bras tendus. En une seconde, il planta l'aiguille dans le bras de James Ryton. Avec un dernier siflement, l'alarme s'arrêta tandis que le voyant du moniteur se restabilisait à l'orange.

— Il ne tiendra pas longtemps comme ça, murmura Jimmy.

Comme vidé de ses forces, il s'assit sur la banquette près du lit. Sue Li s'installa à côté de lui. Michael allait proposer de chercher du café quand la porte s'ouvrit. Mélanie ?

— Que fais-tu ici ? demanda Jena.

Michael se retourna et se retrouva face à face avec Kelly McLeod. Elle se tenait sur le seuil, les joues colorées d'embarras.

— Michael... je suis désolée. Ça a été plus fort que moi quand j'ai appris. Heyran Landon m'a dit où se trouvait Dream Haven.

— Seuls les mutants sont admis ici, dit froidement Jena. Tu devrais t'en aller avant de provoquer un scandale.

Kelly l'ignora. Son regard se porta sur Sue Li.

— Madame Ryton... je suis désolée d'intervenir dans un moment comme celui-ci. Si je peux aider en quoi que ce soit...

— C'est très gentil de votre part, dit Sue Li. Mais vous n'avez certainement pas fait tout ce chemin par simple marque de sympathie ?

— Non. (Kelly regarda longuement Michael, puis détourna les yeux.) Non. Je suis ici parce qu'il y a un mandat d'arrêt contre toi, Michael. Tu ne t'es pas présenté devant le sous-comité. Tu es accusé de refus de comparaître. Il faut que tu reviennes.

— Un mandat d'arrêt ? répéta Michael en lançant un rire amer. Que peuvent-ils faire d'autre ? Me jeter en prison ? Eh bien, ils attendront que j'en aie fini ici. Ensuite ils pourront m'arrêter, et me pendre si ça leur chante. (Il s'assit.) Merci d'être venue, Kelly. J'espère que tout ceci ne te compromettra pas.

— Ne t'inquiète pas pour moi. (Elle regarda autour d'elle d'un air incertain.) Je n'avais pas l'intention de m'immiscer...

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Sue Li. (Elle indiqua la place vacante près d'elle.) Vous avez fait un long trajet pour avertir Michael. Vous devez être fatiguée. Reposez-vous un peu.

Jena paraissait sur le point d'explorer. Son regard furieux passa de Sue Li à Michael et Kelly.

— Je vais chercher du café ! lança-t-elle en quittant la pièce avec fracas.

Jimmy se tourna vers son frère.

— Contre qui est-elle si en colère ?

— Contre ton frère, répondit Sue Li. Et maintenant, je vous propose de réciter ensemble le chant de la paix intérieure. C'est facile, Kelly. (Elle sourit.) Je vous montrerai.

Mélanie regarda la grande femme serrer Yosh dans ses bras. Dans la lumière tamisée, son teint verdâtre était à peine visible. C'était une mutante particulière, mais la Fondation Emory regorgeait de mutants. Peut-être y avait-il une princesse mutante ensorcelée derrière chaque porte.

— Que faites-vous ici ? demanda Yosh.

— Je ne suis jamais partie. Ashman m'a fait quelque chose qui m'a endormie. À mon réveil, j'étais dans cette cellule. Et j'y suis restée depuis.

— Seule ?

— Sauf quand il me rendait visite, ou me sortait pour que je puisse me dégourdir les jambes.

Mélanie ne put se taire plus longtemps.

— Mais je vous ai vue ! laissa-t-elle échapper. Du moins, je crois que c'était vous. Dans la salle des ordinateurs. Seulement vous étiez transparente. Comme un fantôme.

— Je pensais avoir rêvé, murmura la femme verte. Mon quotient télépathique est si faible ; je ne croyais pas être capable de projeter quoi que ce soit. Spécialement depuis cette chambre, avec ses amortisseurs d'ondes mentales. Mais vous dites que vous m'avez vue ?

— Ça vous ressemblait. Vous essayiez de me parler, mais je ne pouvais pas vous entendre. Puis vous avez disparu.

La femme la regarda d'un air intrigué.

— Qui êtes-vous ?

Yosh hésita et Mélanie s'avança.

— Je m'appelle Mélanie. Mélanie Ryton.

La femme sourit.

— Enchantée, Mélanie. Je m'appelle Narlydda.

— L'artiste ?

La mutante hocha la tête.

Mélanie sentit un rire irrépressible naître dans sa gorge. Elle avait remué ciel et terre pour mettre la main sur la mystérieuse Narlydda, et où la trouvait-elle ? Au cours d'un périple nocturne à travers les méandres d'un château de verre enchanté, en plein désert ! Le rire monta et explosa. Elle ne pouvait pas le contrôler. Les autres la regardaient, croyant visiblement qu'elle avait sombré dans la folie. Mais ça lui était égal. Quand la crise passa, elle s'essuya les yeux.

— Vous ne vous imaginez pas depuis combien de temps je vous cherche, Narlydda. Je suis journaliste à Cable News. Et même avec le Rapport de Recensement, je n'ai pas réussi à vous trouver.

— Parfait. J'ai payé une sacrée somme pour que mon adresse n'y figure pas. Hmm. Mélanie Ryton. Je savais que votre nom m'était familier. (Elle l'évalua du regard.) Ne m'avez-vous pas appelée il y a environ un mois ? Mais vos yeux étaient d'une couleur différente.

— Alors vous étiez mon appel ! Narlydda haussa les épaules.

— Je peux, *moi aussi*, être occasionnellement curieuse. (Son masque d'indifférence fit soudain place à quelque chose de plus primaire, de plus vrai. La peur. Le désespoir.) Faites-moi sortir d'ici et vous aurez votre interview, Mélanie Ryton. Ou tout ce que vous voudrez d'autre.

— Marché conclu.

Yosh s'adossa contre la porte.

— Tu n'oublies pas un petit détail ? Toutes les-issues sont bloquées.

— De quoi parlez-vous ? dit Narlydda.

— Ashman garde cet endroit aussi bien verrouillé qu'une prison, l'informa Yosh.

— C'est le mot qui convient, nota l'artiste. Eh bien, si nous ne pouvons pas sortir, avons-nous la possibilité de nous cacher quelque part ?

*Vous pouvez fuir, mais pas vous cacher.* L'appel mental était assourdissant. Mélanie se saisit la tête à deux mains. Yosh tomba à genoux. Seule Narlydda ne bougea pas, étrangement épargnée.

— Ashman, baissez le volume, dit-elle.

Le super-mutant se matérialisa lentement, comme une vieille image vidéo. Il paraissait mécontent.

— Que faites-vous tous ensemble ? demanda-t-il. Une conspiration ?

— Une conspiration ? Contre qui ? demanda Yosh. C'est vous qui nous avez enfermés.

Ashman le fixa avec férocité. Puis il sourit. C'était presque un doux sourire.

— Vous avez l'air fatigué, Yosh. Dormez.

Les yeux de Yosh se fermèrent et il s'effondra au sol, recroqueillé en position foetale.

— Vous l'avez blessé ! cria Mélanie.

Elle tomba à genoux à côté de Yosh. Il réagit à peine quand elle toucha son visage.

— Je n'ai blessé personne, dit Ashman. Il se réveillera dans un jour ou deux, aussi frais qu'après des vacances. J'ai juste stimulé son centre du sommeil.

— Victor, vous ne pouvez pas continuer comme ça, dit Narlydda. (Sa voix était basse et rauque.) Ne voyez-vous pas que vous ne faites de mal qu'à vous-même ?

Ashman eut un sourire rayonnant.

— Je suis si heureux quand vous montrez de l'intérêt pour moi. Mais vous vous userez à vous inquiéter pour des normaux sans importance. Et je peux vous faire découvrir des choses que vous n'avez jamais imaginées, même dans vos visions d'artiste les plus folles. Il l'attira dans ses bras.

L'espace d'une seconde, Mélanie crut que, dans sa délirante exubérance, il allait faire valser Narlydda autour de la pièce. L'artiste restait complètement apathique dans son étreinte, tête pendante. Ashman ne semblait pas se rendre compte de son état

de mollesse. Il la tint un moment contre lui en fredonnant, avant de se rappeler que quelqu'un les regardait. Faisant subitement volte-face, il planta ses étincelants yeux d'argent sur Mélanie.

— Ne vous dérangez pas pour moi, dit-elle. Je partais, de toute façon.

Elle recula en direction de la porte.

— Je pense que vous devriez plutôt dormir un peu, dit Ashman.

Ses yeux la tenaient sous leur pouvoir hypnotique. Mélanie plongea dans leurs froides et luisantes profondeurs, puis ressentit une curieuse envie de bâiller. Non. Non, reste éveillée ! s'exhorta-t-elle. Va-t'en ! Elle secoua la tête, rompant le charme. Ashman fronça les sourcils, déconcerté.

— J'ai dit, donnez !

— Essayez une berceuse, rétorqua Mélanie. Je savais que vous étiez un imposteur.

— Comme c'est étrange ! (Ashman se déplaça pour que Narlydda puisse aussi voir Mélanie.) Regardez, chérie, elle semble imperméable à mes charmes. (Sa voix était glaciale.) Eh bien, mademoiselle Mélanie la Mutante, pourquoi ne pas me faire une petite démonstration ? Narlydda m'a déjà donné un aperçu de ses dons télépathiques – du moins a-t-elle essayé. Qu'en est-il de vous ? Pouvez-vous lire mes pensées ? Projeter un robomestique dans les airs ? Jongler avec des torches brûlantes ?

— Je préférerais disparaître, dit Mélanie. Un bon vieux classique de prestidigitateur.

— À votre aise, chérie.

Avec douceur, il aida Narlydda à s'installer sur des coussins. La femme verte resta passivement assise, les mains posées sur ses genoux.

— Je ne suis pas votre chérie, dit sèchement Mélanie. Et faire partie de votre cirque mutant ne m'intéresse pas, Ashman.

— Oh, c'est vrai ! Vous n'avez aucun don. Je l'avais oublié. Mes excuses. (Il lui adressa un singulier regard.) Aimeriez-vous avoir quelques pouvoirs mutants ?

Mélanie se figea. Était-ce possible ? Ce fou pouvait-il lui offrir ce dont elle avait toujours rêvé ? Être capable de l'éviter. Ou utiliser la télépathie. Participer pleinement aux réunions du Conseil des Mutants et aux rassemblements du clan... Elle hésita. Puis elle regarda Yosh, recroqueillé par terre. Il avait dit qu'il la préférerait sans pouvoirs. Et après tout ce temps, comment pouvait-elle espérer s'adapter à une situation de mutante opérationnelle ? Elle ne se reconnaîtrait pas elle-même. Non. Non.

Elle désigna Yosh de la tête.

— Réveillez-le et laissez-nous sortir d'ici !

— Vous me décevez, dit Ashman en secouant la tête.  
Puisque c'est ainsi...

Narlydda parut deviner ses pensées. Elle bondit et lui saisit les mains.

— Non, Victor. Je vous en prie ! Elle n'a rien fait...

Trop tard, Mélanie entendit le cliquetis d'un robot derrière elle. Tandis qu'elle pivotait sur elle-même, elle sentit la piqûre d'une seringue dans son bras gauche. Et puis elle s'effondra, l'esprit rempli d'un chaud et agréable bourdonnement rouge, qui vira au noir.

# 15

NON, ASHMAN !

L'appel mental pénétra le bouclier télépathique de Skerry comme une rétroaction, vacillant dans d'étranges sonorités parfaitement audibles. Malgré la distorsion, l'intonation lui parut familière.

Narlydda ? Oserait-il risquer d'abattre ses protections en émettant un appel ? Si Ashman était à l'écoute, il l'entendrait immédiatement. Et il y avait toutes les chances pour qu'il soit pavillons grands ouverts en ce moment même.

Le cri qu'il avait intercepté semblait provenir de plusieurs étages au-dessus. Il se trouvait au troisième niveau du quartier général de la Fondation Emory et n'avait croisé sur son passage que des rangées d'employés endormis à leurs bureaux, comme sous l'effet d'un sortilège.

C'est pire que je ne pensais. Dans quel guêpier Rebekah m'a-t-elle fourré ?

Il s'arrêta près d'une pâle jeune femme. Ses longs cheveux roux étaient répandus comme un halo brillant sur son bureau. La lumière tamisée donnait des reflets bleutés à sa peau.

Vois les choses en face, se dit-il. Rebekah ne t'a fourré dans rien que tu n'avais déjà choisi. Si Narlydda est ici, alors ta place y est aussi. L'amour est un boulet au bout d'une chaîne, c'est connu. Il envoya un baiser vers la dormeuse rousse. Il faudrait un tas de Princes Charmants pour réveiller toute cette troupe, pensa-t-il. Je ne crois pas que mes lèvres tiendraient le choc.

Il se retourna et se dirigea vers l'escalier. Le pistolet laser se balançait à sa ceinture. À sa grande surprise, il parvint sans obstacle jusqu'au sixième étage. Soit Ashman était au courant de sa présence et s'en foutait, soit il était en train de s'amollir. Espérons que la deuxième hypothèse est la bonne ! Il émergea de la cage d'escalier dans un hall obscur. La lueur des étoiles pénétrant par les vitres teintées apportait une froide mais

précieuse contribution au faible éclairage. Skerry ouvrit ses boucliers et risqua un bref sondage mental, visant des vibrations subliminales, en dessous du seuil de perception d'Ashman. Si Narlydda était dans les parages, elle renverrait d'instinct l'appel. Skerry avait seulement besoin d'un écho ou deux. Et il y en eut un, qui rebondit vers lui depuis le fond d'un couloir sur sa gauche. Les intonations affolées des répercussions ne lui plaisaient pas du tout, mais il ne pouvait rien faire avant d'avoir retrouvé sa dame.

Il jeta un coup d'œil dans le couloir sombre.

Loup, y es-tu, m'entends-tu ? Ashman, me voilà !

L'écho mental taraudait l'esprit de Skerry et le conduisit dans une aile du bâtiment qui semblait inachevée. De gros rouleaux de moquette étaient empilés contre les murs. Il inspecta une chambre ouverte et vit un jeune Japonais endormi par terre, comme surpris par un sommeil subit. Il s'arrêta un instant, puis pénétra dans la pièce suivante.

Les murs étaient bleus. La chambre vide. Il sortit et continua à avancer dans le couloir, mais ne trouva que des pièces désertes.

Le moment était venu de lancer un autre appel. L'écho revint, plus puissant cette fois, depuis la deuxième pièce bleue.

*Lydda ?*

Pas de réponse, excepté ce faible écho torturant : *Non, Ashman, non, non !*

Narlydda était ici. C'était l'écho de ses pensées. Impossible de s'y méprendre. Skerry se précipita dans sa chambre.

*Non, Ashman...*

Il vit trop tard la porte se fermer derrière lui, coupant la brève communication. L'appel mental de Narlydda venait de l'extérieur de la pièce. Mais l'écho semblait provenir de l'intérieur. Un piège.

Il envoya une rapide charge télépathique contre la porte. Elle rebondit vers lui à la vitesse de l'éclair, l'obligeant à s'écartez vivement de sa trajectoire pour ne pas être percuté.

Des réflecteurs d'ondes mentales, pensa-t-il. Cette pièce est une prison pour télépathes. Et j'y ai foncé tête baissée. Bravo !

Poussant un juron, Skerry s'assit sur la banquette, et le pistolet laser vint heurter sa cuisse. Il l'empoigna, les yeux fixés sur la porte. Peut-être pouvait-il la forcer. Ça valait la peine d'essayer.

Le pistolet possédait cinq degrés de puissance. Essaie d'abord le plus faible, se dit-il.

Visant avec précaution, il pressa la détente. Un rayon jaune fusa vers la porte. Et rebondit vers lui. Il l'esquiva juste à temps. Mais il ricocha dans sa direction à une vitesse aveuglante.

— Merde !

Skerry se plaqua au sol tandis que le rayon laser dansait follement de mur en mur jusqu'à ce que son énergie s'épuise et qu'il disparaisse.

Bon, c'était encore une mauvaise idée. Avec prudence, Skerry s'assit. Il inspecta la pièce du regard. Quand il aperçut le robot et les provisions alimentaires, il jura à nouveau et se prit la tête à deux mains.

Au moins, il savait que Narlydda était ici. Mais Ashman était habile. Et prévoyant. On devait au moins lui reconnaître ça.

Skerry inspira profondément, s'adossa contre le mur bleu et ferma les yeux. Son pouls et sa respiration se calmèrent tandis qu'il comptait. Un, deux, trois, quatre...

Qu'Ashman le garde prisonnier ! Il pouvait se maintenir à ce niveau pendant vingt jours. Presque trois semaines pendant lesquelles il serait encore un tigre attendant que le gardien du zoo ouvre la cage.

Narlydda regarda Ashman trifouiller le micro de l'écran mural.

— N'est-il pas un peu tard pour envoyer des messages ? dit-elle d'un ton acide.

— Pas pour la côte Ouest. J'ai promis de discuter de mes projets avec Rebekah Terling, et je trouve que c'est le moment idéal pour bavarder avec elle.

— Je ne sais pas si elle sera de cet avis, nota Narlydda.

Elle s'assit avec précaution sur une pile de coussins bleus. Depuis combien de temps était-elle ici ? Des jours ? Des

semaines ? Elle savait que c'était le milieu de la nuit, mais de quelle nuit ?

L'écran siffla bizarrement, comme s'il butait sur une interférence. Puis l'image se fixa et la Gardienne du Livre du Conseil des Mutants de l'Ouest apparut sur l'écran, une expression de méfiance dans le regard.

— Rebekah, ici Ashman.

— Je sais qui vous êtes, dit-elle. Je m'attendais à ce que nous nous retrouvions face à face...

— Nous le sommes, dit Ashman d'un ton affable.

— Je voulais dire en chair et en os, rectifia-t-elle d'une voix tranchante. Et pas non plus aux petites heures du jour.

— Je suis un oiseau de nuit.

— J'attendais des nouvelles de Tavia Emory. Je lui ai laissé plusieurs messages.

Ashman haussa les épaules.

— Elle a été un peu fatiguée. Une légère fièvre. Le médecin a prescrit du repos.

— Bien entendu ! (Le ton de la Gardienne du Livre était sceptique.) Alors, qu'avez-vous en tête, monsieur Ashman ?

— Je me suis demandé comment m'intégrer au mieux dans votre communauté.

Rebekah parut surprise.

— Oui, c'est la question que nous nous posons tous, répliqua-t-elle sèchement. Et quelles sont vos suggestions ?

— Je suggère, ma chère Rebekah, que vous renonciez à votre charge de Gardienne du Livre en faveur de ma naturelle suprématie. Je ferai la même suggestion à Astori sur la côte Est, bien sûr, mais je présume que nous devrons attendre demain pour cela.

Rebekah semblait privée de voix. Ravalant difficilement sa salive, elle se détourna un moment de l'écran. Puis elle lui lança un regard perçant. Ses yeux dorés étincelaient.

— Vous ne pouvez pas être sérieux, dit-elle. À supposer que nous approuvions d'emblée cette idée, elle devrait être exposée aux conseils respectifs et soumise à un vote général. Une telle mobilisation n'est même pas envisageable avant le rassemblement d'été...

— Pourquoi faites-vous barrage à l'unification ? s'emporta Ashman. Ne voyez-vous pas comme vous êtes fragmentés ? Que vous êtes assimilés de force, même si vous tentez de résister ? Au lieu de vous renforcer, vous ne cessez de vous affaiblir. Vous avez besoin d'un leader pour diriger les affaires mutantes. Vous pouvez vous réunir en assemblée plénière à n'importe quel moment si le point à l'ordre du jour le justifie.

L'expression de la Gardienne du Livre s'était glacée face à l'agressivité d'Ashman.

— Je ne pense pas que ce soit le cas, dit-elle calmement. J'apprécie votre intérêt pour la communauté mutante. Si vous souhaitez travailler avec nous, monsieur Ashman, je suggère que vous attendiez la prochaine assemblée générale du Conseil, ceci étant valable pour la côte Ouest comme pour la côte Est. Vous y serez le bienvenu. Si vous désirez débattre de cette question ou de n'importe quelle autre, vous serez invité à nous les présenter à ce moment-là. (Elle marqua un temps de pause.) Il me semble que dans notre intérêt à tous, vous devriez vous efforcer de vous unir à nous plutôt que d'essayer de nous posséder.

Ashman coupa brutalement la communication.

— J'ai su qu'elle était contre moi dès notre première rencontre, dit-il. Eh bien, elle regrettera de m'avoir résisté !

— Elle ne vous résiste pas, remarqua Narlydda. Vous ne pensiez tout de même pas qu'il vous suffirait d'apparaître pour prendre le pouvoir...

— Je peux faire tout ce que je veux, coupa-t-il d'un ton cinglant. Vous en doutez ? (Il pivota sur lui-même, sa tunique noire fouettant l'air.) Je tiens ce complexe entier sous mon contrôle. Personne n'entre ni ne sort, ne dort ni ne s'éveille sans ma permission. J'ai donné à ces pitoyables mutants l'illusion qu'ils avaient le choix. (Il éclata d'un rire dur.) Ils n'en ont aucun. Comme ils s'en rendront compte très bientôt. Je suis leur avenir, que cela leur plaise ou non.

Narlydda ravalta sa salive avec précaution. Elle était épuisée, elle avait la gorge sèche. Ashman parut le sentir et fit léviter une carafe posée sur la table proche de lui, puis versa une brillante

cascade de liquide ambré dans un grand verre d'améthyste. Quand ce dernier fut plein, il flotta jusqu'à la main de Narlydda.

— Buvez. Je sais que vous êtes fatiguée. Mais je vous en prie, tenez-moi compagnie encore un moment et ensuite je vous laisserai dormir.

Elle avait envie de fracasser le verre par terre. De lui dire qu'il était fou, mégalomane et repoussant. Mais il y avait quelque chose de touchant dans sa délirante solitude. Elle ne pouvait pas le blesser de cette manière. Quant à savoir si elle survivrait à l'affection qu'il avait pour elle, eh bien, elle s'inquiéterait de ça plus tard.

Elle leva le verre et but une gorgée.

## 16

Rebekah Terling se tournait et se retournait dans son lit, tandis que les premières lueurs de l'aube pénétrant par les lames des stores zébraient le mur de lignes roses. Elle avait essayé les chants, le lait chaud, même la valédrine, mais le sommeil persistait à la fuir. L'appel d'Ashman avait confirmé ses pires craintes, et aucune quantité de narcotique ne suffirait à apaiser l'épuisante voix paniquée dans sa tête. Celle qui lui disait qu'Ashman était sérieux. Et qu'il avait le pouvoir d'accomplir ses désirs, avec ou sans l'approbation des membres du Conseil.

Ça suffit comme ça, pensa-t-elle. Repoussant brusquement les couvertures, elle se tourna vers l'écran sur sa table de chevet.

Bon sang ! Pas de message de Skerry. Où es-tu, coup de vent ambulant ? Dans de sales draps ? Sur la lune ? Dois-je demander de l'aide ? Si seulement je savais quoi faire ! Je croyais que les Gardiens du Livre avaient toujours une solution à tout.

Pendant un instant, elle envisagea de se rendre elle-même à Scottsdale. Avec un fusil laser de longue portée, elle parviendrait peut-être à tuer Ashman sans s'exposer à ses pouvoirs... Mais non. Elle se faisait des illusions. Elle n'était pas de taille à affronter un homme capable d'envoyer sa voix mentale par-delà un continent. Skerry était leur seul espoir. À condition qu'il soit assez fort. Elle ferma les yeux et récita le chant contre la peur :

*J'avance sur un chemin obscur,  
La peur à mes côtés.  
Je suis déjà passée par là.  
La vie nous entraîne en des lieux étranges et solitaires.  
Le Temps nous conduit sur des voies invisibles.  
Le Temps conduit  
Et nous suivons*

*Jusqu'à atteindre la lumière.  
Pas à pas, la voie est trouvée.  
Pas à pas, la voie est tracée.  
Seule, j'avancerai,  
Dans la lumière,  
Jusqu'au bout du chemin.*

Rebekah soupira et ouvrit les yeux. C'était mieux. Elle pouvait au moins penser clairement, à présent. Elle tapa le code de Chemen Astori. Il lui fallait un compagnon d'inquiétude.

L'écran s'éclaira pour montrer le Gardien du Livre de l'Est en costume bleu. Ses cheveux noirs étaient humides, récemment coiffés. Son visage aux joues pleines et rouges exprimait la surprise.

— Bekah ? (Sa voix un peu rauque avait une tonalité particulièrement profonde.) J'allais partir travailler. Je suis étonné que tu appelles si tôt. (Il s'interrompit et la scruta.) Il y a un problème ?

— Peux-tu protéger cette conversation ?

— C'est si important que ça ? Il y a un problème. (Il se détourna un moment.) C'est fait.

— Merci. Je ne peux pas m'empêcher d'être paranoïaque quand je parle d'Ashman – ou quand je pense à lui.

— Tu fais une allergie au super-mutant ?

— Pire que ça. Tu te souviens de ce « boulot » dont j'ai parlé ?

Il hocha la tête.

— C'est en rapport avec ça ?

— J'ai envoyé Skerry...

— Skerry ? Es-tu devenue folle ? Il la fixait, les yeux écarquillés.

— Che, tu sais bien qu'il est l'un de nos plus puissants télépathes.

— Et le plus imprévisible. Par le Livre, je pensais que tu enverrais au moins un groupe de multi-doués. Pas un renégat cinglé !

— Un groupe aurait été trop voyant. De plus, les multis sont en général de médiocres télépathes, et avec Ashman, c'est

surtout de ce pouvoir-là qu'il faut user. Je pensais qu'un télépathhe doué pouvait s'en charger.

— Mais maintenant tu es inquiète. Et je te comprends !

Rebekah commençait à regretter son appel. Mais il était un peu tard pour les regrets, n'est-ce pas ?

Che, je ne t'ai pas appelé pour discuter de ça. Il faut mettre au point un autre plan.

— Au cas où celui-là ne marcherait pas ?

— Exactement. Je me demande si nous ne devrions pas prévoir une équipe de renfort, au cas où Skerry échouerait.

Astori l'observa un moment en silence.

— Te rends-tu bien compte de ce que tu dis ? Cela signifierait une seconde attaque contre Ashman, alors qu'il serait averti de nos intentions. Dieu sait comment il contreattaquerait !

— Raison de plus pour s'y préparer. Je vais appeler quelques personnes ici, dans la matinée. Je te conseille d'en faire autant de ton côté.

— Et les non-mutants ? L'armée ?

Rebekah secoua la tête.

— Essayons d'abord de régler ça entre nous.

— Je ne sais pas. Si nous n'arrivons pas à résoudre le problème Ashman, n'exposons-nous pas les normaux à de terribles risques, sans aucun avertissement ?

— Si je connais mes classiques, ils doivent accumuler les réunions depuis l'apparition d'Ashman. Ils seront aussi préparés que possible à un affrontement avec lui. Inutile de les encourager davantage. Contentons-nous de tenir nos équipes prêtes.

— Très bien. Et espérons que nous n'en aurons pas besoin.

— Amen. Je te rappelle bientôt, Che.

Kelly s'adossa à la cabine vidéo, attendant que son appel parvienne à destination.

Allez, répondez ! s'impatienta-t-elle.

Un mutant vêtu du chatoyant habit de soie vert des guérisseurs flottait sur sa gauche. Elle se rapprocha de l'écran pour plus d'intimité.

Elle devait joindre Heyran Landon avant que le mandat contre Michael ne prenne effet. Il bénéficiait encore d'une période de grâce de vingt-quatre heures pour se soumettre. Après ça, il pourrait être emprisonné à n'importe quel moment. Une scène délirante flasha soudain dans sa tête : elle, combattant les forces fédérales à coups de pistolet laser. La même de Michael. Juste ce qu'elle avait toujours voulu être.

— Il n'y a pas de réponse. Souhaitez-vous laisser un message ?

— Non. Je veux dire, si ! (Vite. Quoi dire ?) C'est Kelly McLeod. Que le commandant Heyran annule de toute urgence le mandat d'arrêt contre Michael Ryton. Je répète...

— Kelly ?

C'était la voix de Landon. Mais l'écran resta noir. Bloqué.

— Oui, commandant.

— Vous me tirez de la douche sonique. Ça a intérêt à être important.

— Désolée, commandant. Saviez-vous qu'ils avaient lancé un mandat d'arrêt contre Michael Ryton ?

— Un mandat ? Contre Ryton ? Pourquoi ?

— Il a quitté l'enquête à cause d'une urgence familiale.

— C'est ce que vous m'aviez dit. Est-ce grave ?

— Son père est mourant.

— Je vois. (L'irritation s'effaça de la voix de Landon.) Ryton est dans la merde jusqu'au cou.

— C'est pourquoi j'appelle. (Kelly essaya de ne pas paraître trop impatiente.) J'espérais que vous pourriez faire quelque chose pour le mandat.

— Faire quelque chose ? Je ne suis pas magicien, Kelly ! Êtes-vous certaine de vouloir vous mêler de tout ça ? Il y a deux jours, votre état d'esprit était considérablement différent.

— Je sais. (Comment lui expliquer ce qu'elle ressentait ? Elle n'en était pas sûre elle-même.) Je suis déjà impliquée. Ici.

— Où êtes-vous ? À Dream Haven ?

— Oui.

— Je m'en doutais. Je suis surpris qu'ils vous aient laissée entrer.

— J'ai insisté.

Landon gloussa.

— Je m'en doute. O.K... Je vais voir ce que je peux faire pour ce mandat, Kelly. Mais si Ryton n'a pas demandé de dispense pour motif grave, je ne sais pas si je peux l'aider. Alors ne vous faites pas trop d'illusions. Mais restez en contact. Au revoir.

Ne pas me faire d'illusions... pensa Kelly. Si seulement je savais comment m'y prendre ! Ou si je pouvais trouver un aimable mutant pour les faire léviter hors de moi !

Elle quitta la cabine et s'engagea dans le couloir rose de l'hôpital. Un complexe médical secret pour mutants, pensa-t-elle. Pour les vieillards, les infirmes, les mourants de leur clan. Quel endroit étrange !

Un infirmier et une aide-infirmière, vêtus de blouses bleues, la dépassèrent en lévitant vers les étages supérieurs. Leurs yeux dorés étincelaient quand ils se retournèrent pour dévisager la non-mutante introduite parmi eux.

Qu'est-ce que je fais ici ? Ne suis-je pas en train de poursuivre une chimère ?

Kelly erra lentement dans les couloirs, jusqu'à une cafétéria. Elle passa les portes coulissantes et se dirigea vers la table libre la plus proche. Autour d'elle, des mutants sirotaient des stimulants aux couleurs de pierres précieuses ou faisaient léviter des plateaux du distributeur à leur table.

Kelly esquiva de justesse une assiette de salade qui naviguait vers elle, à hauteur d'yeux. Tout ça commençait à être un peu trop pour elle. Non pas que la lévitation lui fût étrangère. Elle avait flotté, elle aussi, en gravitation zéro. Mais dans cette pièce remplie de mutants faisant tournoyer des verres dans l'air, elle avait l'impression d'être un chien dans un jeu de quilles. Repérant une chaise vide, elle s'assit avec soulagement. Juste à côté de Jena Ryton.

Fantastique ! pensa-t-elle. Il ne manquait plus que ça !

Jena posa d'un coup sec sa tasse sur la table verte. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Pourquoi ne pars-tu pas ? dit-elle. Je ne comprends même pas pourquoi tu t'es fatiguée à venir ici. Personne ne veut de toi. Il n'y a pas de place pour toi. Ne le vois-tu pas ? Ne te sens-tu pas gênée ? À ta place, je le serais.

— Garde tes conseils, cingla Kelly. Tu ignores absolument ce que tu ferais à ma place. Et je parie que tu n'as pas la moindre idée de comment mener ta propre vie.

— Quoi ? !

Près d'elles, les mutants tournèrent la tête avec curiosité.

Kelly savait qu'elle était allée trop loin. Mais le harcèlement de Jena l'avait mise hors de ses gonds.

— Pourquoi n'étais-tu pas à Armstrong avec Michael ? demanda-t-elle. Pourquoi était-il seul à se débattre avec ses problèmes ? Comment as-tu pu l'abandonner ainsi ?

— Je ne vois pas pourquoi je supporterais un interrogatoire, rétorqua Jena. Surtout d'une intruse.

Elle prit sa veste et s'en alla, la tête haute.

Kelly s'affaissa sur l'inconfortable siège en acrylique, consciente de tous les regards dorés fixés sur elle. Bravo ! se dit-elle. J'ouvre la bouche et je mets les pieds dans le plat. Pas futé futé, pour une héroïne de l'espace. Il vaut peut-être mieux que je parte avant que ça ne tourne à la catastrophe.

*Non, restez, je vous en prie.*

Un appel mental.

Kelly regarda autour d'elle, mais les mutants l'ignoraient ostensiblement. Avec toute sa bonne volonté, elle ne pourrait pas déterminer de qui provenait l'appel.

— Qui parle ? demanda-t-elle à voix basse.

*Sue Li. Retrouvez-moi dans cinq minutes au promenoir. S'il vous plaît.*

— D'accord.

Avec soulagement, elle se dépêcha de quitter l'atmosphère glaçante de cette salle. Elle fut tentée un moment de foncer tout droit vers la sortie et d'aller à la première station de taxis.

Mais non. La mère de Michael souhaitait lui parler. Que voulait-elle ? Kelly décida de rester pour le découvrir.

Yosh ouvrit les yeux. Il avait l'impression d'avoir dormi une semaine. La tête lui tournait. Péniblement, il s'assit. C'était pire que la pire des gueules de bois de sa vie, qui pourtant lui avait laissé un souvenir impérissable ! Il se leva avec d'infinites précautions.

— Ouf !

Au moins, il était sur ses pieds, même s'il devait s'accrocher au mur pour tenir debout. Drôle de texture, ce mur. Doux, presque velouté. Il l'examina de plus près. Turquoise. Cette couleur lui donna encore plus mal à la tête. Il regarda ailleurs.

Où était-il ?

Et où était Mélanie, cette jolie journaliste ? Tout était flou, mais il se souvenait d'elle...

Je suis Yosh, se dit-il. Je suis musicien. Je travaille pour... pour la Fondation Emory. Et j'étais avec Mélanie, la jolie Mélanie, quand... Qu'est-ce qui s'est passé ? Où est-elle ? Où est tout le monde ?

Il se rappela un complexe fourmillant de gens affairés aux yeux dorés et le bruit de fond des sonneries d'écrans. Une femme aux traits acérés, avec des cheveux en épis dorés et des yeux brillants : Tavia Emory. Où était-elle ?

Ses jambes étaient aussi molles et instables que du caoutchouc, mais il parvint à tituber jusqu'à la porte et progressa le long du couloir, lentement. Il croisa des rouleaux de moquette. Des outils abandonnés de menuisier.

Je dois être dans la nouvelle aile. Ce qui signifie que je devrais pouvoir retrouver mon studio. Prendre un café. M'éclaircir les idées.

Des bribes de ce qui s'était passé commençaient à lui revenir. Un homme aux yeux argentés et au rire fêlé : Ashman, le super-mutant. Une grande femme élégante, à la peau vert pâle : Narlydda. Et ces souvenirs charriaient avec eux un sentiment de malaise grandissant. Quelque chose de mauvais était arrivé. Il le savait.

Pour se soutenir, Yosh s'appuya lourdement contre la poignée d'une porte, et sursauta quand celle-ci s'ouvrit à toute volée.

— C'est pas trop tôt ! dit une voix d'homme.

Le ton était sarcastique. Celui qui venait de parler était un mutant barbu, grand et de puissante constitution. Il sortit tranquillement de la pièce et mesura Yosh d'un rapide regard étonné.

— Vous n'êtes pas Ashman. Qui êtes-vous ? Et pourquoi n'êtes-vous pas endormi ? Tous les autres le sont.

Juste ce qu'il me fallait ! songea Yosh. Un mutant en colère posant des questions débiles.

— Je dormais il y a encore quelques minutes, dit-il. Mon nom est Yosh. Je travaille pour la Fondation Emory. Et vous, qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

— Je m'appelle Skerry. Je cherche quelqu'un.

— Moi aussi, dit aussitôt Yosh. Vous n'auriez pas vu une fille mutante dans les parages ? Une sorte de mélange caucasien et oriental. Elle s'appelle Mélanie.

— Non, je n'ai pas... Vous avez dit Mélanie ? (Le barbu le fixa d'un regard perçant.) Quel est son nom de famille ?

— Ryton, je crois.

— Bon Dieu, c'est la semaine des vieux fantômes de famille ! marmonna-t-il. Non, je n'ai pas vu Mélanie Ryton depuis... peut-être bien quinze ans. C'était une gamine. Mais je connais son frère. Elle est ici ?

— Elle l'était. Mais ce n'est pas elle que vous cherchez, n'est-ce pas ?

— Non. Je cherche une grande femme, au teint vert...

— Ça ressemble à Narlydda.

— Vous l'avez vue ? (Skerry lui saisit le bras.) Il y a longtemps ? Quand ?

— Hé, doucement ! (Yosh se tortilla pour se libérer de la puissante poigne du mutant.) Je crois que c'était la nuit dernière. Mais ça pourrait aussi bien être il y a deux semaines. J'ignore combien de temps j'ai été hors circuit. Ashman...

— Où est-elle ?

— J'aimerais bien le savoir. Je parie qu'on retrouverait Mélanie et Narlydda du même coup. Je pense qu'il les a emmenées après m'avoir assommé. Depuis quand êtes-vous dans cette chambre ?

— Difficile à dire, mais je ne crois pas que ça ait duré plus de deux jours. Joli piège à mutants.

— L'œuvre d'Ashman. Sans aucun doute.

— Vous l'avez rencontré ?

— Oh oui !

Yosh frémit à ce souvenir.

— Que pensez-vous de lui ?

Yosh se frotta pensivement le front.

— Il est imprévisible. Une sorte de paquet de nerfs.

Arrogant. On a du mal à croire à ses pouvoirs.

— Mais vous l'avez vu les utiliser ?

Le grand mutant le regardait intensément.

— Oui. Il paraît très puissant.

— Espérons qu'il ne l'est pas trop. (Skerry grimaça un sourire.) Et si nous faisions équipe pour le chercher ? Vu qu'il semble avoir fait main basse sur nos deux dames.

— Ça me va, dit Yosh. Mais je ne suis pas d'une grande utilité contre un mutant ou un super-mutant. (Il leva les mains.) Je fais des merveilles avec une flûte, si ça peut aider.

— Essayez ça. (Skerry lui tendit le pistolet laser.) Il est réglé sur une puissance moyenne. Je vais tenter un sondage télépathique à longue portée. Si Ashman arrive en courant, je ne pourrai peut-être pas le retenir longtemps. Alors ce sera à vous de jouer. Mais tâchez de bien viser : je n'ai pas envie de trinquer à sa place !

Yosh prit l'arme en métal gris mat. Elle était si grosse qu'il pouvait à peine l'empoigner à deux mains.

— Je n'ai jamais utilisé ce genre de truc, dit-il d'un ton incertain.

Courage, fuyons ! Dans quel merdier avait-il mis les pieds ?

— Il paraît que le meilleur moyen d'apprendre à nager, c'est de plonger. Espérons qu'une leçon vous suffira.

Skerry ferma les yeux. Attendit. Jura. Rouvrit les yeux.

— Je ne reçois que des échos. Ils ne sont pas dans ce secteur. Peut-être même pas dans le bâtiment. (Il s'engagea dans le couloir d'un pas énergique.) Venez.

— Attendez. Où allons-nous ?

— J'ai capté le rebond d'un écran utilisé récemment. Si je mets la main sur les données enregistrées par cet ordinateur au cours des dernières quarante-huit heures, j'ai des chances de retrouver la trace d'Ashman.

Yosh le suivit à travers les couloirs de la Fondation Emory jusqu'à une grande salle tapissée d'écrans.

— C'est parfait, dit Skerry.

Il se dirigea vers le clavier. Pressa une touche. Les écrans restèrent noirs.

— Laissez-moi faire, dit Yosh en passant devant lui. Il tapa le code de Tavia. Curieusement, seule une partie de la liste des fichiers apparut.

— Hum ! Bizarre. Quelque chose bloque la mémoire centrale.

— Il fallait s'y attendre. Avons-nous la possibilité d'appeler l'extérieur ?

— Je pense que oui. (Yosh tapa son propre code.) Ouais. Voilà. Ça marche avec cette touche.

— Bien.

Le mutant barbu entra un code spécial, attendit, puis sourit en voyant que ça fonctionnait.

— Vous êtes bien chez Narlydda... annonça une agréable voix féminine.

Yosh reconnut le simulacre que Narlydda avait baptisé Anne Verland.

— Code 5Y Cadmium Jaune, dit Skerry.

— Votre identité est confirmée, dit Anne Verland. Tous les accès aux fichiers sont ouverts. Recherche de données accessible.

— Anne, pouvez-vous opérer une recherche interécrans ?

— Affirmatif. Précisez les données requises.

— Toutes les activités au cours des dernières quarante-huit heures.

— Recherche en cours.

— Et, Anne...

— Oui, Skerry ?

— Quel jour sommes-nous ?

## 17

Le sénateur Andréa Greenberg remit en place une mèche de ses cheveux d'un roux profond, lissa son tailleur gris argent et claqua le fermeoir de sa mallette-écran.

Fini pour aujourd'hui, pensa-t-elle. Ouf ! Ces réunions de comité sont mortelles. Et si fréquentes qu'on se demande comment on arrive à travailler entre deux sessions. J'aurais dû me faire examiner le cerveau ou consulter un psy avant d'accepter ce poste au Budget Central !

Après un signe à son équipe, elle sortit et, en quelques secondes, l'ascenseur privé la propulsa dans le parking à glisseurs. Elle passa de la chaleur de la cabine au faible soleil hivernal et à une foule de journalistes.

— Madame Greenberg, un commentaire sur votre rapport avec l'affaire Ryton, Greene et Davis ?

— Madame Greenberg, craignez-vous d'être associée à la production non réglementaire d'une partie des dômes ?

— Quelques mots pour le journal de neuf heures de Brisbane, sénateur ?

— Par ici, sénateur...

— S'il vous plaît, sénateur, votre avis sur les tentatives de Michael Ryton pour baisser les coûts de l'industrie spatiale...

Michael Ryton ! Mon Dieu, pensa-t-elle, je n'avais pas entendu son nom depuis des années ! Que diable se passe-t-il ici ? Andie fit volte-face et planta un regard rageur droit dans le cœur de la masse braillarde.

— Bon, de quoi s'agit-il ? demanda-t-elle impérieusement. Et un à la fois, s'il vous plaît. Si vous n'êtes pas capables de mener votre embuscade dans l'ordre, je ne répondrai à aucune question.

Une femme blonde aux yeux verts s'avança. Andie reconnut Lucia Silva, la journaliste de Tri-Com.

— S'il vous plaît, sénateur, nous voudrions vos réactions sur les révélations concernant la fabrication d'éléments de la station lunaire non conformes aux normes.

— Quelles révélations ?

— Eh bien, selon Kate Fisher, du Congrès, Michael Ryton aurait plaidé coupable devant le sous-comité.

— Mme Fisher est notoirement hostile à l'industrie, rétorqua Andie. Je n'ai pas eu vent de ses commentaires sur cette affaire.

— Mais vous connaissez Michael Ryton ?

— Oui. Je l'ai rencontré durant la fin du mandat d'Eleanor Jacobsen.

— Cautionnez-vous ses interventions sur la législation en matière de sécurité ?

— De quelles interventions parlez-vous ?

— De celles visant à empêcher un renforcement des mesures de sécurité...

— C'était il y a plus de quinze ans, dit Andie. Et la législation en question concernait un projet spécifique, déjà bien conçu en matière de sécurité. Si mes souvenirs sont justes, ce projet n'avait rien à voir avec la station lunaire.

— Le membre du Congrès Fisher dit...

— Kate Fisher devrait aller faire sa chasse aux sorcières ailleurs plutôt que de me faire perdre mon temps. Et de gaspiller l'argent des contribuables !

Andie regretta ces paroles au moment même où elle les prononçait. Elle s'était laissé emporter par son tempérament. Son mari, Joël, l'avait pourtant mise en garde. Mais c'était trop tard. En outre, Fisher était sa bête noire, et ce depuis qu'Andie avait obtenu son siège sénatorial, cinq ans auparavant.

— Maintenant, vous voudrez bien m'excuser. Je n'ai plus rien à ajouter.

Elle tourna les talons et se dirigea d'un pas déterminé vers son glisseur, défiant les journalistes de la poursuivre. Une fois à l'abri du véhicule, elle verrouilla les portières et s'adossa contre le large siège en cuir couleur miel.

— À la maison.

Au son de sa voix, le glisseur démarra, ronronnant doucement tandis qu'il empruntait la rampe de sortie.

Michael Ryton, songea-t-elle. Dans quel guêpier vous êtes-vous fourré, cette fois ?

Elle dépassa à toute allure les bâtiments gouvernementaux, leurs silhouettes de marbre blanc prenant des allures fantomatiques dans le soleil couchant. La circulation était inhabituellement fluide et, quelques minutes plus tard, elle atteignait l'allée de sa maison de Georgetown.

Joël l'attendait dans la cuisine. Il portait un sweat rouge et un jean. Ses cheveux gris formaient un casque de larges boucles.

Elle lui donna un baiser et huma l'air avec délices.

— Des nouilles thaïlandaises à l'ail ?

— Tes préférées.

— Rappelle-moi de me féliciter d'avoir épousé le chroniqueur gastronomique du *Post* !

Ses yeux verts brillèrent de plaisir. Il l'attira vers lui et la serra dans ses bras. Puis il retourna à ses fourneaux.

— J'ai pensé que tu aurais besoin d'un petit réconfort après la charge de ces vautours de journalistes, dit-il tout en disposant les nouilles dans un plat.

— Tu as vu ça ?

— Ça a déjà été diffusé. Je l'ai enregistré pour toi.

— Merci, chéri.

Andie jeta son manteau de fourrure sur le canapé, s'installa sur les coussins moelleux et alluma l'écran. Pendant un instant, elle ne vit qu'un fourmillement de petits points orange et rouges. Puis l'image se précisa et la blonde et efficace Lucia Silva apparut.

— Le sénateur Andréa Greenberg nie toute responsabilité dans la tragédie de la station lunaire, déclarait la journaliste. Bien qu'elle reconnaisse avoir eu des liens avec Ryton, Greene et Davis, l'entreprise accusée d'avoir produit les composants défectueux du dôme...

— Mon Dieu ! souffla Andie.

— ... elle nie avoir contribué, avec Michael Ryton, à la réduction des normes de sécurité de l'industrie spatiale ;

réduction qui, selon de nombreux experts, y compris le membre du Congrès Kate Fisher, serait à l'origine de la catastrophe.

Le bulletin d'informations fut interrompu par une publicité où un gros homme chauve sanglé d'un tuba blanc et d'une bouteille à oxygène flottait dans un long aquarium rempli d'immeubles de bureaux et de poissons orange portant des masques à gaz.

Andie appuya sur la touche *Retour rapide* et éteignit l'écran.

— Tiens. Bois ça.

Joël lui tendit un vermouth rouge avec glace et rondelle de citron.

— Merci. (Elle l'avalà en trois gorgées et se resservit.) Comment ai-je pu être aussi idiote ?

Elle se leva et se dirigea vers la table où Joël posait le plat fumant.

— Je ne permettrai à personne de traiter ma femme d'idiote. Même à ma femme. (L'expression de Joël était moqueusement sévère tandis qu'il servait les nouilles dans leurs assiettes en acrylique vert.) Viens t'asseoir et mange tant que c'est chaud. Il n'y a rien de pire que les nouilles froides et collées.

— Oui, monsieur.

La saveur de la nourriture lui fit du bien. Au fur et à mesure qu'elle mangeait, Andie sentit sa tension se relâcher et elle commença à envisager une stratégie.

— Je ferai une conférence de presse.

— Ne parle pas la bouche pleine.

Joël lui remplit à nouveau son assiette. Elle montra ostensiblement qu'elle était en train d'avaler.

— Voilà. Content, maintenant ? Je ferai une conférence de presse où j'exposerai les résultats de cette soi-disant fatale réduction des régulations. Je montrerai que la sécurité a été parfaitement assurée pendant quinze ans. Puis je dévoilerai ce qui se passe dans cette foutue enquête. Le cirque médiatique de Kate Fisher. Les priorités de cette femme ont besoin d'une bonne révision.

Andie martelait une nouille égarée avec ses baguettes, comme si elle était en train de travailler les priorités de Kate Fisher.

L'écran sonna et elle se tourna pour répondre. Joël roula des yeux.

— Pas pendant le dîner ! dit-il. Je croyais que nous étions d'accord pour ne pas répondre aux appels pendant le dîner. Le répondeur peut s'en charger.

— Mais c'est peut-être important. (Elle lui adressa un sourire désolé.) Je sais que tu n'aimes pas ça, chéri, mais je t'en prie, comprends...

— Je sais, je sais. Un sénateur est toujours en service.

Il alluma l'écran près de la table. Le visage rond de Chemen Astori, Gardien du Livre du Conseil des Mutants de l'Est, apparut. Andie l'avait rencontré plusieurs années auparavant. Un leader digne de confiance et énergique, si elle se souvenait bien. Et un homme amusant, de surcroît. Mais il avait l'air sérieux pour le moment. Sinistre, même.

— Che ? Je suis là, dit-elle. En train de finir de dîner.

— Désolé de vous déranger, sénateur.

— Quel est le problème ?

— Nous avons appris qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre Michael Ryton.

— Quoi ? (Andie faillit en lâcher ses baguettes.) Comment ? Pourquoi ?

— La Gardienne du Livre de l'Ouest, Rebekah Terling, vient de m'appeler. Ryton ne s'est pas présenté à son dernier jour de témoignage à Armstrong. Une urgence familiale. Son père est mourant.

Andie ferma les yeux un instant. Elle n'avait pas parlé à James Ryton depuis des années. Mais elle avait encore ses traits en mémoire : yeux dorés, cheveux blonds épars, menton volontaire. Mourant ? C'était impossible. Elle ouvrit les yeux alors que le Gardien du Livre de l'Est poursuivait :

— Kate Fisher a exigé qu'un mandat d'arrêt soit lancé. Et elle sait comment faire saliver les médias.

— Ça lui ressemble tout à fait, dit Andie. Mais pourquoi Michael n'a-t-il pas tout simplement demandé qu'on retarde l'audience ?

— Il aurait dû le faire. Je suis sûr qu'il n'y aurait pas eu de problème. Mais il devait être si ébranlé par les circonstances qu'il était incapable de penser clairement — son père a été gravement blessé dans ce qui semble avoir été une tentative de suicide.

— Mon Dieu !

— Et maintenant qu'il est parti sans permission, Kate Fisher a harcelé les autorités pour qu'elles se lancent à ses trousses. Elle est déterminée à utiliser cette enquête pour anéantir l'industrie spatiale. Elle semble avoir un parti pris spécial contre l'entreprise de Michael.

— J'ai toujours pensé que Kate avait l'esprit étroit, déclara Andie. Les mutants la terrifient. Et c'est une façon de les toucher — l'industrie spatiale est remplie d'ingénieurs et de concepteurs mutants. Pauvre Michael !

— Sénateur, y a-t-il quelque chose que vous puissiez faire ?

Andie se radossa à sa chaise et étudia soigneusement l'écran, comme si elle pesait sa réponse. Que faire ? Michael avait vraiment des ennuis, cette fois. Mais qu'était-elle censée faire ? Devenir sainte Andie, sauter en selle et courir au secours des mutants du monde entier ?

— Je comprends votre problème, dit-elle. Mais je doute d'y pouvoir grand-chose. Non pas que je ne le veuille pas. (Elle secoua la tête et des mèches rousses dansèrent autour de son visage.) Je déteste plus que tout me préoccuper des nécessités politiques. Mais j'ai appris à vivre et à travailler avec. Cette affaire risque d'être un peu trop brûlante pour moi. Je dois penser aux élections de l'année prochaine, et les médias ont déjà mis au jour mes liens avec les mutants.

Joel lui lança un regard désapprobateur. À l'écran, les yeux de Chemen Astori étaient écarquillés de stupeur. De toute évidence, il ne s'attendait pas à cette réaction.

— Mais, sénateur, nous ne sommes pas en train de parler d'expédients politiques ! Nous parlons de justice. Du moyen de sauver un secteur d'industrie vital pour la richesse économique

de cette nation. Et plus encore, nous parlons d'un homme innocent en train de se faire déchiqueter par les loups du Congrès...

— Che, je suis désolée, dit Andie. J'ai côtoyé Michael Ryton et sa famille pendant longtemps. Nous étions assez proches. Mais c'est simplement hors de question. Si je veux accomplir la moitié de ce que j'ai prévu – et ceci concerne les mutants aussi bien que les non-mutants –, alors je dois jouer le jeu. Et cela signifie être réélue. (Elle lui adressa un regard navré.) J'aimerais vous aider. Mais si Michael s'est absenté sans excuse, j'ai bien peur qu'il ne soit responsable. Il n'y a rien que je puisse faire.

Les yeux de Chemen Astori étincelaient de mépris.

— J'avais attendu davantage de vous, dit-il froidement. Vous avez toujours été solidaire des mutants. Mais je vois que les choses ont changé. Je suis désolé de vous avoir dérangée, sénateur.

Il coupa la communication et l'image se réduisit à des lignes rouges et noires bourdonnantes.

— Merde ! (Andie mâchonna le bout de sa baguette.) Tu avais raison. Je n'aurais pas dû prendre l'appel.

— Ne peux-tu rien faire ? demanda Joël. (Il la sondait du regard.) C'est la première fois que je te vois tourner le dos à un ami, Andie. Ça ne te ressemble pas.

Elle eut un geste d'impatience.

— Je sais, je sais. Mais l'irresponsabilité de Michael n'est pas seulement dangereuse pour lui – il pourrait m'entraîner avec lui, et peut-être aussi l'industrie spatiale dans son ensemble. Pense à ça. (Elle se leva.) Alors tu admettras que je suis bien avisée de rester en dehors de tout ça.

— Tu crois vraiment ça ?

— Il le faut. Si odieux que ça puisse te paraître. Et malgré l'envie que j'ai de l'aider. (Elle se détourna.) J'ai du travail. Ne m'attends pas pour dormir.

Sue Li arpentaît nerveusement le promenoir de l'hôpital, indifférente aux carreaux bleus et jaunes des murs, aux apaisants chants sans paroles diffusés par les haut-parleurs, au

passage des autres mutants allant visiter ou quittant des malades.

Ses pas scandaient un sinistre et infernal refrain : *Mon mari est en train de mourir. Mon mari est en train de mourir.*

Jamais elle ne s'était sentie si désemparée. Si effrayée. Si épuisée. Et il y avait maintenant cette curieuse situation entre Michael et son ancienne petite amie. Qu'allait-elle faire ? Sue Li n'avait pas vraiment de temps à perdre en bavardages, mais elle avait capté la conversation entre Jena et Kelly à la cafétéria. Senti la tension entre elles au chevet de James. En tant que chef de famille, elle avait le devoir de régler cette histoire, si elle le pouvait.

La porte de l'ascenseur coulissa et Kelly McLeod sortit dans toute l'aura de sa normalité. Avec ce brillant uniforme pourpre, elle ressemblait à un visiteur venu d'un autre monde. Eh bien, ne l'était-elle pas ?

— Venez vous asseoir, dit Sue Li. Vous buvez quelque chose ?

— Non, merci.

Kelly se trémoussait avec embarras sur les coussins jaunes de la banquette. Sue Li ne l'en blâmait pas. Cet endroit était étrange. Un endroit pour les fins de vie. Qui pouvait se sentir à l'aise ici ? Même les mutants avaient du mal.

— Madame Ryton, je suis désolée...

— Je sais, dit Sue Li avec douceur. Mais vous n'avez pas fait tout ce chemin juste pour me dire ça.

— Non. Non. En fait, je ne sais plus vraiment pourquoi je suis venue.

— Vous l'aimez encore. Voilà. Elle l'avait dit.

Les yeux de Kelly s'agrandirent. Pendant un instant, Sue Li s'attendit à ce qu'elle parte en courant. Mais l'instant passa. Kelly se détendit et un léger sourire étira ses lèvres.

— Suis-je transparente à ce point ? demanda-t-elle.

— Peut-être pas tant que ça, dit Sue Li. Mais c'est plutôt clair quand on a des yeux pour voir.

— Pas étonnant que Jena soit furieuse contre moi.

— Oui. Mais je ne suis pas mécontente que vous soyez venue, dit Sue Li. (Elle prit la main de Kelly.) Il y a quelque

chose – quelque chose d'important – que je voulais vous dire depuis des années, et vous m'en donnez enfin l'opportunité.

Kelly paraissait appréhender la suite.

Sue Li prit une profonde inspiration.

— Je suis désolée, dit-elle.

— Désolée ? De quoi ?

— De ne pas avoir pris plus au sérieux votre relation avec mon fils, à l'époque. Je m'en veux de ne pas l'avoir encouragé à suivre sa propre voie.

— Mais...

— Non. (Sue Li leva la main.) Écoutez-moi jusqu'au bout. Je vous en prie. Je l'ai poussé vers la voie conventionnelle parce que j'avais peur des conséquences au sein du clan. Et parce que je craignais qu'il n'aille au-devant d'une vie de souffrance. Je vois maintenant que je l'ai moi-même dirigé vers le malheur. Avec vous, les choses auraient peut-être été différentes. Et aujourd'hui, après toutes ces années, vous êtes venue de très loin pour essayer de l'aider. Je doute que sa propre épouse en aurait fait autant.

Les joues de Kelly s'empourprèrent.

— Je me suis souvent demandé comment les choses auraient été si nous nous étions mariés, dit-elle. J'ai détesté le Conseil des Mutants pour nous avoir séparés. Mais cela m'a forcée à grandir et à m'assumer seule. (Elle leva les yeux vers Sue Li.) Non pas que je sois satisfaite de ma vie actuelle. J'aimerais qu'elle tourne plus autour des sentiments. Voilà quinze ans que je vis sans amour. (Son regard se perdit dans les souvenirs.) J'aimais Michael alors. Et, oui, je l'aime encore aujourd'hui – et ni les années ni la distance que j'ai mises entre nous n'y pourront rien changer.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, à présent ?

— Continuer à fuir, je suppose, dit Kelly avec amertume. Je ne vois pas d'autre solution. Mais au moins, je sais ce qui me poursuit.

Elle est très jolie, pensa Sue Li. Je répugne à l'admettre, mais cette jeune femme me plaît – et je l'admire – bien plus que ma propre belle-fille. Quelle idiote j'ai été !

— Je suis désolée, dit-elle tout haut. Je sais que je me répète. Mais j'espère que vous me considérerez comme une amie, Kelly.

— Rien ne me ferait plus plaisir, avoua Kelly. J'ai toujours espéré, pour le moins, devenir votre amie.

Les deux femmes échangèrent un timide sourire, toutes barrières abattues. *Sue Li Ryton. Urgent. Retournez à la chambre 5C.* L'ordre mental fit bondir Sue Li.

— James, cria-t-elle. Non. Non !

— Qu'est-il arrivé ? demanda Kelly. Qu'y a-t-il ? Sue Li se tourna vers elle avec angoisse.

— Mon mari. Il faut que je le rejoigne...

Elle trébucha, défaillant sur ses jambes. Kelly la rattrapa par le bras.

— Venez, dit-elle d'un ton ferme. Nous irons ensemble.

En haut, les visages sinistres réunis autour du lit répondirent à toutes les questions. Les voyants du moniteur étaient éteints. Avec un cri désespéré, Sue Li se jeta sur le lit, cherchant la main de son mari. Là où elle avait autrefois senti l'union, il n'y avait plus que l'épouvantable écho du vide et des ténèbres qui menaçaient de l'engloutir et de la dévorer. D'épouvantables échos se moquant d'elle. Non. Non. Non ! Je t'en prie, James, reviens ! Ne me laisse pas ici, seule. Emmène-moi avec toi. Je t'en prie. Je t'en prie ! Une vie entière de regrets et de joies jaillit et se répandit en larmes salées sur ses joues.

— Maman, maman. Tu m'entends ?

Des mains la secouaient. Un visage familier la suppliait de répondre, de dire quelque chose. Maman, je t'en prie ! Qui était ce jeune homme ? Il lui rappelait James à l'époque où il la courtisait. Oui, bien sûr. Elle se souvenait maintenant – c'était leur fils, Jimmy. Et il pleurait. Elle devait le consoler. Elle devait consoler tous ses enfants. Se maîtriser.

— Ça va aller, dit-elle en s'appuyant sur l'épaule de Jimmy pour se lever. Michael, prête-moi un mouchoir, veux-tu ?

— Tiens.

Elle le prit et s'essuya les yeux. Michael était un bon garçon. Il avait toujours été si bon. Trop bon, en vérité.

— Nous devons organiser les funérailles, dit-elle d'une voix fêlée. (Elle se força à se concentrer sur les détails.) Michael, tu contacteras le Conseil des Mutants de l'Ouest. J'aimerais que Rebekah Terling officie, si c'est possible. Et toi, Jimmy, essaie de joindre ta sœur à Cable News. Jena, avertis Chemen Astori, s'il te plaît.

Elle s'interrompit un instant et son regard se porta sur l'étrangère non mutante parmi eux.

— Et Kelly, évidemment, restera.

## 18

Skerry examina encore une seconde les chiffres orange sur l'écran. Puis il se détourna.

— Merci, Anne.

— Pas de quoi.

Le simulacre disparut.

— Qu'avez-vous appris ? demanda impatiemment Yosh.

— Ashman a appelé un taxi vers deux heures du matin.

— Mais je croyais que le système hydraulique ne fonctionnait pas ! Comment est-il sorti ?

Le mutant barbu lui lança un regard tranchant.

— Comment suis-je entré ? Je ne suis qu'un habile télépathe qui a le coup de main pour trouver la faille et s'infiltrer. Pour un puissant mutant télékinésiste, une porte bloquée est un jeu d'enfant. Vous devriez savoir ça. Et pour un super-mutant...

Il laissa l'implication en suspens.

— Je vois ce que vous voulez dire. (Yosh s'affaissa sur son siège.) Alors vous pensez qu'Ashman a emmené Narlydda et Mélanie ailleurs ?

— Ça m'en a tout l'air.

— Stupide. Ashman se conduit comme un idiot. Il est en meilleure position ici, où il a tout et tout le monde sous son contrôle. À l'extérieur, il est totalement exposé. Et vulnérable.

— Peut-être qu'il l'ignore, dit Skerry. Ou n'y croit pas. Du moins, espérons-le. (Il sourit, mais son sourire s'évanouit tandis qu'il se tournait soudain, se déplaçant vivement d'un endroit à l'autre de la pièce.) Très curieux. Je capte de bizarres vibrations sonores. Il y a vraiment quelque chose d'étrange ici. Je veux aller jeter un œil de l'autre côté de ce couloir.

— C'est l'aile de Tavia, l'informa Yosh.

— Mme Emory ? (Skerry hocha la tête avec satisfaction.) Parfait. Je ferais bien un petit tour d'horizon de son bureau. Voir un peu ce qui s'y cache. Vous connaissez le chemin ?

— Suivez-moi.

Yosh le conduisit le long du couloir doré menant à l'entrée privée de Tavia. Mais la porte était solidement verrouillée. Même son passe-partout ne put la faire bouger.

— Il y a des moments où j'aimerais être un meilleur télékinésiste, dit tristement Skerry. J'ai hérité d'une miette de ce don. Tout juste si je peux m'introduire dans le berceau d'un bébé et lui voler son biberon.

Il paraissait vraiment chagriné. Yosh leva le revolver.

— Et ça ?

— En quoi est cette porte ?

— En céramique polymère moulée, je pense.

— Parfait. Tirez dessus.

— D'accord.

Un brin nerveux, Yosh visa et tira. Le verrou de la porte fondit sous la charge.

— Joli coup, dit sèchement Skerry. (Il désigna la porte, son doigt dessinant un arc.) Maintenant pourquoi n'essayeriez-vous pas de découper autour – à moins que vous ne vouliez rendre cet endroit aussi hermétique qu'un dôme d'environnement...

— Désolé.

Yosh visa à nouveau et parvint à diriger le rayon orange le long de l'encadrement de la porte. Celle-ci fuma, vacilla et tomba.

Avant que la poussière ne soit dissipée, Skerry entra dans la pièce. Yosh resta en retrait un instant, jusqu'à ce que l'exclamation de Skerry le fasse se précipiter.

— Nom de Dieu !

— Qu'y a-t-il ?

Skerry se tenait devant un canapé, bouchant la vue à Yosh.

— Est-ce que c'est Tavia Emory ? demanda-t-il. Horrifié, Yosh baissa les yeux sur le visage émacié d'une femme allongée sur les moelleux coussins de velours. Elle portait une magnifique robe de soie bronze, mais le plus raffiné des vêtements n'aurait pu cacher l'enveloppe de mort qui la recouvrait. Les lèvres étirées vers l'arrière souriaient dans un affreux rictus. Les paupières étaient étroitement fermées, les mains crispées comme des griffes sur la poitrine. Une

écœurante odeur douceâtre flottait dans l'air. Yosh détourna le regard. Tavia. Non. Non. Non !

Il vacilla, se ressaisit, et fonça aveuglément dans le couloir. Quand ses mains touchèrent la fraîcheur du mur d'acrylique, il s'immobilisa. Appuyant la tête contre sa rassurante solidité, il combattit la violente envie d'éclater en sanglots de dégoût et de peur. Qu'est-ce qui se passait ici ? C'était un cauchemar. Il sentit une main ferme lui saisir l'épaule.

— Du calme, dit Skerry. Reprenez-vous, si vous le pouvez. Respirez profondément. Lentement.

Le mutant toucha le front de Yosh avec une douceur inattendue.

Peu à peu, la terreur et l'état de choc déclinèrent, comme filtrés par le contact du mutant. Yosh redressa les épaules et releva la tête, croisant le regard doré de Skerry.

— Merci. Que lui est-il arrivé ?

— Une sorte de poison intraveineux, je pense. Elle ne peut pas être morte depuis plus de deux jours. Mais aucun cadavre récent ne ressemble à ça. Celui qui a fait ça a utilisé quelque chose de moche.

— Je ne comprends pas... Je ne peux pas croire qu'elle se soit suicidée. Peut-être qu'Ashman...

— Vous pensez que c'est lui ?

— Je ne sais pas. Il était son ami. Elle le parrainait. Skerry secoua la tête.

— Les mutants sont de drôles d'oiseaux. Versatiles. Bizarres. On ne sait jamais comment ni à quoi ils réagiront. Je présume que c'est pour ça que les conseils de mutants ont été créés. La puissance du pouvoir mental groupé peut forcer même le pire des renégats à se conduire proprement. Mais M. Ashman vit hors d'atteinte du Conseil des Mutants. Il passe le plus clair de son temps dans la marginalité. Et j'ai bien peur qu'il n'y ait entraîné Narlydda.

— Ce serait souhaitable, nota Yosh. Mieux que de la trouver ici, dans le même état que la pauvre Tavia.

Skerry s'en prit subitement à lui.

— Je ne veux pas entendre ça, gronda-t-il d'un ton menaçant. N'y faites plus allusion. Évitez même d'y penser — souvenez-vous que je perçois vos pensées.

— Désolé.

Je comprends ce que vous voulez dire en parlant de l'imprévisibilité mutante, pensa Yosh.

— Bien.

— Vous savez, Tavia possédait sa propre flotte spatiale.

— Une femme fortunée.

— Ce n'est pas la question, dit rapidement Yosh. Je parie qu'Ashman l'a utilisée. Si nous arrivons à consulter le plan de vol, nous découvrirons sa destination.

— Je dois rappeler Anne Verland pour ça, remarqua Skerry.

— Peut-être pas. L'écran de Tavia pourrait nous y donner accès.

— Vous tenez vraiment à retourner dans cette pièce ?

— Non. Mais s'il le faut, pour retrouver Narlydda... et Mélanie, je suis prêt à le faire.

— D'accord. (Skerry le considéra d'un regard attentif.) Voulez-vous que je place un bouclier télépathique autour de Mme Emory ? Vous ne la remarquerez même pas.

— Vous pouvez faire ça ? s'étonna Yosh.

— Évidemment.

Yosh fut tenté un instant. Ces pouvoirs mutants étaient une vraie merveille. Puis il sourit tristement.

— Non. Je peux encaisser maintenant. Merci. Skerry lui tapota l'épaule.

— Vaillant p'tit gars !

Yosh entra pour la deuxième fois dans la chambre de Tavia. En la dépassant, il évita de regarder la forme immobile sur le canapé. Il tapa son code sur le clavier de l'écran mural. Des rayures jaunes et vertes jaillirent en crépitant comme un feu d'artifice. Puis tout redévint noir.

— Merde ! Bon, voyons l'écran du bureau. Yosh se tourna vers l'appareil gris, hésita, puis tapa le mot de passe de Tavia. L'écran s'anima tandis qu'une voix électronique demandait :

— Menu ?

— Plan de vol de la flotte Emory, dit Yosh.

— Données envoyées, annonça l'écran. Des rangées étourdissantes de données défilèrent à toute allure devant les yeux de Yosh. Puis, tout aussi rapidement, s'arrêtèrent. Le plan de vol révélait une activité réduite au minimum, excepté un récent départ.

— Nous l'avons, dit Yosh. Une navette a décollé à quatre heures et demie du matin, en direction de Fac-2.

— Joli travail. (Skerry jeta un œil par-dessus l'épaule de Yosh.) C'est quoi, Fac-2 ?

— Une usine orbitale fabriquant des polycéramiques. Skerry fixa l'écran un moment.

— Y a-t-il un risque qu'Ashman ait brouillé les pistes ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Ashman est capable de tout.

Yosh tapa un autre code.

— Menu ? demanda l'ordinateur.

— Passage en revue de la flotte Emory.

Les lettres orange basculèrent pour laisser place à l'image d'un hangar à navettes. Deux vaisseaux orbitaux fuselés étaient sagement assis dans leurs boxes, plongés dans l'obscurité, mis à part les clignotants bleus des robots de maintenance.

— Suite, dit Yosh.

L'image défila vers un troisième box. Il était vide.

— Plan de vol de la navette 3, demanda Yosh.

— Navette en route pour Fac-2, répliqua l'écran.

Yosh se retourna pour croiser le regard scintillant de Skerry.

— C'est la seule confirmation que nous puissions avoir, dit-il. Je présume qu'Ashman est devenu moins vigilant. Ou qu'il est fatigué.

— Cette information me suffit, déclara Skerry. (Il désigna les navettes sur l'écran.) Pouvez-vous piloter l'un de ces trucs ?

— Non. Mais je peux programmer le pilotage automatique. Je crois.

— Espérons-le. (Skerry lui lança un regard sardonique.) Cette usine orbitale – des gens y travaillent-ils ? Y a-t-il quelqu'un que nous pourrions prévenir ?

— Non. Elle est complètement automatisée.

— Et les dômes – n'y a-t-il pas de dômes d'environnement ?

Yosh avança les mains, paumes en l'air. Où Skerry voulait-il en venir ?

— Je suppose, dit-il. Après tout, certaines réparations ne peuvent pas être effectuées par des robots. Mais je ne me suis jamais beaucoup intéressé à ces choses-là.

— Dommage. Eh bien, s'il y a des dômes d'environnement, quelqu'un peut survivre là-haut. Même si c'est seulement une artiste mutante et son ravisseur super-mutant. Je suggère d'enfiler nos combinaisons et de les suivre...

Un terrible hurlement de femme traversa la pièce. Les deux hommes se retournèrent pour voir Clara, l'assistante de Tavia Emory, affaissée d'horreur contre la porte. Ses yeux étaient rivés au canapé de velours.

— J'étais endormie, dit-elle. Je dormais à mon bureau et je me suis réveillée et j'ai appelé Mme Emory. J'ai essayé. Mon écran ne marchait pas. Mon Dieu, que lui avez-vous fait ?

Skerry lui prit la main.

— Du calme, cousine. Nous n'avons rien fait. Nous l'avons juste trouvée.

— Et qu'est-il arrivé à la porte ? Que se passe-t-il ici ?

— C'est plutôt compliqué à expliquer. L'écran du bureau de Tavia commença à sonner.

Apparemment, l'immeuble entier était en train de se réveiller.

— Pourquoi ne prenez-vous pas l'appel ? suggéra Skerry.

Au ton de sa voix, Yosh soupçonna qu'il venait de donner un ordre mental à Clara. Celle-ci hocha la tête d'un air hébété et se tourna vers l'écran.

*Venez, filons d'ici avant d'avoir une foule entière sur le dos.* L'appel mental de Skerry était concis et pressant.

— Mais...

Yosh suivit le mutant dans le couloir. Ils le longèrent en courant, s'engouffrèrent dans un passage latéral en entendant des bruits de voix, dévalèrent un escalier et se retrouvèrent dans un couloir moquetté de gris.

— Où sommes-nous ? murmura Skerry.

— Je crois que nous sommes près des laboratoires. Yosh examina le couloir, à la recherche d'un point de repère. Il avait rarement travaillé à cet étage.

— Y a-t-il une sortie dans les parages ?

— Je ne le pense pas. Précautions de sécurité.

— Merde ! Je vais lancer un sondage. (Skerry ferma les yeux, fronça les sourcils.) Hmm. Je perçois encore cette étrange vibration. Ou plutôt, une masse vide là où je devrais entendre des échos télépathiques.

— Ça pourrait être une autre pièce protégée par un bouclier.

— Ou une mutante sans pouvoirs.

— Mélanie !

— Calmez vos ardeurs, Roméo. Je ne l'ai pas encore trouvée. Je ne sais même pas ce que j'ai trouvé. (Il lui fit un clin d'œil.) Mais essayons par là.

Ils virèrent à gauche, puis à droite, et atteignirent une double porte coulissante.

— Vous avez votre clef ?

— Oui.

La porte s'ouvrit. Yosh sursauta. Une maigre forme humaine était affaissée sur le carrelage blanc.

— Sarnoff ! dit Skerry.

— Vous le connaissez ?

— Oh oui ! Notre homme de Moscou. Un amateur de manipulations scientifiques sulfureuses. J'aurais dû me douter que son nez d'Ukrainien était fourré dans tout ce bordel. On dirait qu'un de ses plongeons en éprouvette ne lui a pas réussi.

— Mort, lui aussi ?

Skerry hocha la tête.

— Fouillez le laboratoire. Je reçois encore ce curieux non-écho.

Soulagé de s'éloigner du cadavre, Yosh se dépêcha de quitter la salle principale pour entrer dans une pièce remplie d'écrans et d'appareils de recherche. À l'autre bout, se trouvait un placard renfermant seulement des blouses et des plaques d'acrylique. La pièce adjacente était fermée et verrouillée. Le cœur battant, il pressa sa clef contre le panneau d'entrée. Avec un chuintement, les portes coulissèrent. Une fragile silhouette

jaune, avec des cheveux noirs, était étendue sur un canapé bas, juste derrière la porte. Mélanie.

— Je t'en prie, sois en vie, pensa Yosh. Il tomba à genoux près d'elle, cherchant son pouls et les battements de son cœur.

— Ne vous inquiétez pas, dit Skerry derrière lui. Elle va bien.

Yosh prit Mélanie dans ses bras et enfouit le visage au creux de son cou. Elle, au moins, était réelle au milieu de ce mauvais rêve. Il sentit les pulsations de son cœur contre sa joue. Un instant plus tard, elle commença à remuer. Il leva la tête et vit ses yeux cligner, puis s'ouvrir. L'or mutant étincela vers lui. Il n'avait jamais été aussi heureux de voir cette couleur.

— Salut, dit faiblement Mélanie.

— Salut, toi. (Il ramena doucement en arrière une mèche échappée de sa chevelure.) Que s'est-il passé ?

— Ashman a essayé de m'endormir. Ça n'a pas très bien marché. Alors il m'a piquée avec une seringue. (Elle bâilla.) Combien de temps ai-je été inconsciente ?

— Environ vingt-quatre heures, dit Skerry.

Elle leva les yeux. Les écarquilla.

— Cousin Skerry ?

Il fit une révérence moqueuse.

— Content de te revoir après tout ce temps. Tu crois que tu peux tenir debout ?

— Mais...

— Je sais, je sais. Un millier de questions. Mais nous jouerons aux colles plus tard, Mel. Pour l'instant, nous devons trouver Ashman. Et Narlydda.

— Quoi ? (Mélanie s'assit.) Que se passe-t-il ?

— Ashman a tué Tavia Emory, l'informa rapidement Yosh. Et le Dr Sarnoff. Skerry pense qu'il a emmené Narlydda dans une navette spatiale. Nous devons les rattraper.

Mélanie les regarda comme si elle avait affaire à deux fous.

— Tué Tavia Emory ? Kidnappé Narlydda dans une navette spatiale ?

— Ça en a tout l'air, dit Skerry.

— Vous avez vu trop de films, les mecs, ironisa-t-elle en se levant. (Elle chancela légèrement, puis retrouva son équilibre,

mais ne lâcha pas l'appui du bras de Yosh.) Et la deuxième partie, c'est quoi ? L'Armée de l'Air qui surgit derrière les dunes pour nous sauver ?

— Ça nous arrangerait bien, petite, nota Skerry en souriant. Mais j'en doute. Alors sauvons-nous nous-mêmes avant qu'il ne soit trop tard et que quelqu'un ici ne se réveille et n'appelle les flics. (Il les prit chacun par la main.) Et tout débordement amoureux est déclaré ajourné jusqu'à ce que nous soyons aéroportés. Venez.

Narlydda regardait Victor Ashman s'agiter et marmonner dans un sommeil inconfortable. Il était solidement sanglé à une banquette bleue de la cabine. Tout comme elle. Combien de temps était-elle restée inconsciente ?

Elle se redressa difficilement et s'étira. Son dos était raide et ses jambes douloureuses. La combinaison pressurisée orange réduisait sa capacité de mouvement. Quand avait-elle enfilé ça ? Et comment était-elle arrivée ici ?

La mémoire lui revint lentement. Elle se rappelait qu'Ashman avait drogué cette journaliste, Mélanie Ryton, juste après avoir mis le pauvre Yosh knock-out. Puis il y avait eu l'appel à Rebekah Terling. Sa brève altercation avec ce petit docteur moustachu. Le taxi jusqu'à la flotte spatiale de Tavia. Puis plus rien.

Un bruit de choc métallique la mit en alerte. La navette semblait s'amarrer. Mais où ? Montevideo ? La Yougoslavie ? Elle ne pouvait pas savoir. Il n'y avait pas de fenêtres. Était-ce le jour ou la nuit ? L'écran à l'avant de la cabine était noir, mais sa masse obscure avait quelque chose de bizarre. Elle était percée de points blancs.

Était-ce l'espace ? Ces points blancs étaient-ils des étoiles ?

Le cœur de Narlydda commença à cogner. Ashman ne l'avait pas emmenée dans une région secrète et reculée de la Terre. Il l'avait kidnappée dans l'espace.

Peut-être ai-je une chance de m'échapper pendant son sommeil, pensa-t-elle. Essaie au moins de l'arrêter. Dieu sait ce qu'il a manigancé. Le mieux serait peut-être de trouer la paroi

de la navette et de me tuer avec lui avant qu'il ne fasse encore du mal à quelqu'un.

Elle regarda sa silhouette endormie et ressentit un étrange mélange de peur et de pitié. Il était seul. Si puissant.

Et je ne suis pas une héroïne, se dit-elle. J'aime trop la vie. Et malgré ce qu'il a fait, j'ai de la peine pour lui. Je connais les souffrances de l'éloignement et de la solitude. Je ne peux pas le tuer. Ni me tuer.

— Merci, dit Ashman. (Il ouvrit les yeux et la contempla d'un air morne.) Je suis content que vous soyez là. Et que vous n'ayez pas l'intention de vous faire du mal. Ni d'essayer de m'en faire.

Il se libéra des sangles et lévita vers le plafond de la cabine. Sa combinaison pressurisée gonflait autour de lui comme un costume de clown. Se tournant vers Narlydda, il sourit de plaisir.

— Voici donc la fameuse absence de gravité, dit-il en exécutant des petits bonds. Probablement le plus proche aperçu que les normaux auront jamais de la lévitation.

Narlydda récita intérieurement le chant du sang-froid.

— Vous êtes effrayée, remarqua Ashman. (Il vint flotter au-dessus d'elle, l'air anxieux.) Oh, n'ayez pas peur de moi, Narlydda, je vous en prie. Que puis-je faire pour vous rassurer ?

— Ramenez-moi sur Terre. Laissez-moi rentrer chez moi.

— Mais ensuite je serai seul.

— Vous avez tué le Dr Sarnoff, Dieu sait ce que vous avez fait de la pauvre Tavia. Sans parler de Yosh et de Mélanie. Pourquoi n'aurais-je pas peur ?

Ashman lui adressa un sourire plein de fausseté.

— Ne vous inquiétez pas pour Tavia. Il est trop tard pour ça de toute façon. Et vos petits amis n'auront aucun problème. (Il cessa de sourire.) Vous pensez que vous auriez intérêt à me ménager.

— Arrêtez de lire dans mes pensées ! s'emporta-t-elle. Bon Dieu ! N'avez-vous donc aucune idée des plus élémentaires règles de courtoisie mutante ?

— Je ne suis pas un mutant élémentaire. (Son visage était un masque de gravité.) Personne ne m'a élevé, aucun Conseil

des Mutants ne m'a formé. J'ai toujours été seul. Je me suis toujours caché. Comme un pauvre monstre affamé. Mais plus maintenant. Plus maintenant. (Il semblait se parler à lui-même, avoir oublié Narlydda.) Pauvre Ashman ! Se cachant au milieu des rats. Condamné à rester dans l'ombre. Et puis Tavia a fait miroiter ses richesses et ses promesses devant mes yeux. Alors je me suis laissé éblouir. (Il la regarda comme s'il découvrait sa présence.) Savez-vous ce que c'est que d'être vraiment affamé, effrayé et seul ?

Narlydda secoua lentement la tête.

— Oh, Narlydda, ne soyez pas effrayée ! (Il lui saisit les mains.) Je promets de respecter votre intimité. Il faut me croire. En outre, je ne peux pas complètement lire en vous. Vous êtes partiellement protégée, vous savez. Les télékinésistes développent parfois ce genre de bouclier – une compensation à leur manque de pouvoirs télépathiques, je présume.

Intéressant, pensa-t-elle. Merci pour le tuyau. Mais il est peut-être temps de faire une petite intervention.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Dans l'une des usines orbitales de la Fondation Emory, je crois. C'est du moins ce que j'avais programmé sur cet engin.

— Programmé ! Vous voulez dire que cette navette est sur pilotage automatique ?

— Bien sûr. Vous ne pensez pas que Tavia avait une équipe de pilotes de garde, n'est-ce pas ?

— L'Armée de l'Air est sûrement à nos trousses.

— Oh ! en ce qui les concerne, ceci est un vol routinier de chargement de produits de l'usine. Et si n'importe qui d'autre essaie de nous poursuivre, ils devront passer à travers le bouclier radar – le défunt Richard Emory avait installé un système de protection ultra-perfectionné. (Il gloussa.) On se demande ce qu'il mijotait.

La navette vacilla une fois, deux fois. Il y eut un bruit ressemblant à un cliquetis de métal, ou à des roues en train de tourner. La porte principale de la cabine s'ouvrit, révélant une passerelle grillagée au-dessus d'une large plate-forme de débarquement, qui menait à une autre porte hermétique. Ashman tendit le bras vers la sortie.

— Après vous.

Narlydda s'y engagea prudemment.

— N'ayez pas peur. C'est entièrement pressurisé. La passerelle avait une curieuse texture onirique.

J'aimerais mettre cette matière en musique, pensa Narlydda. Et l'agrémenter de quelques sculptures en fibre acrylique...

— Toujours l'artiste, dit Ashman d'un ton approbateur. J'envie vraiment votre talent. Mais ne vous inquiétez pas. Une fois que nous serons installés ici, vous aurez tout le temps pour travailler. Je vous le promets. Et tout ce dont vous aurez besoin. Il vous suffira de demander.

— Très aimable à vous, dit sèchement Narlydda. Elle se demanda s'il avait pu capter le sarcasme sous son prétendu bouclier télépathique. Et puis ! Peu lui importait qu'il ait entendu ou non.

Ils passèrent l'autre porte et pénétrèrent dans un dôme d'environnement moquetté dans des tons vert et bleu pastel. Les lueurs froides des étoiles clignotaient à travers l'enveloppe transparente du dôme.

— Enfin chez nous ! soupira Ashman. (Il défit la fermeture éclair de sa combinaison pressurisée et fit signe à Narlydda d'en faire autant.) Souhaitez-vous manger quelque chose ?

— Je n'ai pas faim.

Son estomac était une boule de plomb.

— Eh bien moi, j'ai une faim de loup. (Il lissa sa tunique et son pantalon gris.) Les voyages spatiaux doivent ouvrir l'appétit.

Elle l'observa avec stupeur alors qu'il se dirigeait tranquillement vers le robot mural et commandait des rouleaux de choba.

Que faut-il pour le perturber ? pensa-t-elle. Une petite virée en navette et le voilà prêt pour le déjeuner.

Avec un crissement plaintif, le robot expulsa le repas par un tuyau d'acrylique vert. Ashman le prit télékinésiquement, le déballa, et fit sauter un des petits rouleaux dans sa bouche.

— Mmm. Délicieux !

Mâchant avec satisfaction, il se promenait dans le dôme.

Pourquoi m'a-t-il amenée ici, à des centaines de kilomètres de la Terre ? Qu'avait-il en tête ? se demandait-elle. Ou sa tête était-elle complètement vide ? L'entraînerait-il seulement dans une étrange odyssée ? Quelle serait la prochaine étape ? La Lune ? Elle commençait à en avoir assez d'être trimbalée comme une valise.

— Ashman, pourquoi sommes-nous ici ? demanda-t-elle.

Il parut surpris.

— Vous êtes en colère. Pourquoi ? Je voulais simplement me retrouver dans un endroit moins public. Moins accessible. Et facile à défendre.

— Ça, c'est facile à défendre ?

Elle désigna la pièce d'un air sceptique.

— Bien sûr. (On aurait dit qu'il s'adressait à une enfant de quatre ans.) Richard Emory a équipé toutes ses usines d'armes nucléaires et de lasers.

— Quoi ? Il devait être paranoïaque. Et je croyais que les arsenaux privés étaient illégaux depuis des années ?

Le rire d'Ashman résonna en spirale dans le dôme.

— Vous n'êtes pas sans savoir que les riches peuvent toujours trouver ou financer des moyens de détourner les règles. (Il termina le dernier morceau de rouleau de choba et s'essuya délicatement les doigts sur une serviette.) Et M. Emory n'a pas fait que détourner les règles. Il les a réinventées. Ses usines sont des forteresses orbitales. Je ne pense même pas que Tavia savait à quel point son mari était prêt pour la lutte suprême. Comme il a dû être déçu de voir que ça n'arrivait pas ! Et maintenant, ça n'arrivera jamais.

— Vous l'espérez.

— Je le sais. (Ashman ne souriait plus du tout.) Dès que j'aurai repris des forces, je m'emploierai à établir une paix sûre et durable. C'est ce que Tavia avait prévu pour moi, et j'aimerais l'accomplir en sa mémoire.

— Sa mémoire ? Vous l'avez donc effectivement tuée !

— Je ne le voulais pas. (Il fronça les sourcils et sa voix prit une intonation grave.) Vraiment, je ne le voulais pas. Mais Tavia pouvait se montrer si fatigante. Si exigeante. Elle ne m'aurait jamais laissé tranquille. Et ses rêves de paix parfaite et pure

menée par le Conseil des Mutants étaient pathétiques. J'ai pensé que si je l'endormais pour un moment, je pourrais partir. L'injection était censée provoquer un état comateux. Mais cet imbécile de Sarnoff a trop forcé la dose.

— Alors, vous l'avez tué aussi ?

— Cessez de m'interroger, Narlydda ! (Ses yeux étincelaient de colère.) Il fallait que je parte. Que je m'établisse.

— Mon Dieu, qu'ai-je fait ? se lamenta Narlydda. J'aurais dû nous envoyer tous les deux en enfer quand j'en avais l'occasion.

— Ne soyez pas stupide. Vous auriez manqué toutes les distractions à venir. (Son expression devint glaciale.) Vous savez, je ne crois pas que vous mesuriez vraiment la chance que je vous donne. Quel artiste refuserait d'avoir tout le temps et toute la liberté possibles pour son travail ? Et vous avez toujours détesté les intrusions – du moins le prétendiez-vous. Vous devriez me rendre grâce de vous offrir un havre préservé de l'agitation du monde non mutant.

Il se dirigea vers une pièce adjacente, lui faisant signe de le suivre.

— Nous dormirons ici, l'informa-t-il. Les ateliers sont au-dessous, dans le dôme annexe. Je crois qu'il y a une salle de bains quelque part par ici.

— Ça pourrait être utile, en effet.

Elle regarda le large lit au centre de la pièce. Dormir avec Ashman ? L'idée la fit frémir. Il ignora son sarcasme.

— Et je voudrais vous montrer quelque chose.

Il désigna une porte et, malgré sa peur et sa colère, Narlydda le suivit.

Jetant un œil à travers la porte, elle vit une vaste pièce remplie d'appareils rutilants. Un laboratoire complètement robotisé. Devant son regard ébahie, des robots argentés faisaient la navette entre des centrifugeuses et des unités de réfrigération. Elle fit un rapide tour d'horizon, mais n'aperçut aucune issue.

— À table ! entonna Ashman en se frottant les mains. (Puis il s'interrompit, l'air dépité.) Ne me demandez-vous pas ce que je nous cuisine ?

Il est vraiment cinglé, pensa Narlydda. Ne t'affole pas. Joue le jeu. Peut-être trouveras-tu un moyen de t'échapper. Elle se courba en une prudente révérence.

— Mille excuses. Que faites-vous donc mijoter ?

— C'est une surprise, dit allègrement Ashman. Quel dommage que le Dr Sarnoff ne puisse se joindre à nous ! Mais deux, c'est déjà une petite communauté. Heureusement, il m'a prêté sa formule secrète pour augmenter la force mutante. Une fois que vous en aurez pris, nous formerons un couple parfait.

— En prendre ? (Elle le regarda d'un air effrayé.) C'est quoi, ce truc ?

— Disons que ce sont des hormones mutantes. C'est fantastique. Imaginez seulement le travail artistique que vous produirez. Oh, vous allez faire sensation ! J'en suis sûr.

— Non merci.

Narlydda recula aussi vite que possible en direction de la porte. Cours à la navette, pensa-t-elle. Va t'en. Essaie, au moins.

— Vous n'avez aucune gratitude, n'est-ce pas ? Des doigts d'acier l'agrippèrent télékinésiquement et la clouèrent sur place. Avec horreur, Narlydda regarda la seringue se remplir d'un liquide argenté et flotter vers elle.

— Non, Ashman ! Je vous en prie. Ne faites pas ça ! La piqûre coupa court à ses suppliques.

Le sérum se fraya un chemin brûlant à travers son bras, sa poitrine, ses poumons, son corps entier, comme si elle était une torche vivante. Si la télékinésie d'Ashman ne l'avait pas retenue, elle se serait effondrée sur le sol.

— Cela n'est pas censé faire mal, dit Ashman d'un air surpris et irrité. Moi, je n'ai rien senti.

— Je ne suis pas comme vous, hoqueta Narlydda, épouvantée.

Ses membres étaient agités de spasmes. Elle brûlait, se consumait de l'intérieur.

— Non ! cria-t-elle. Faites que ça s'arrête ! Je croyais que vous m'aimiez bien, Ashman. Aidez-moi.

Mais comme elle tendait les bras vers lui, brisée de douleur et d'effroi, il sembla reculer, se dissoudre et s'éparpiller sur les côtés, jusqu'à ce qu'il ne reste plus devant elle qu'une flaque

d'Ashman, scintillante de reflets argentés et gris. Puis une douzaine de minuscules Ashman jaillirent, une armée mutante miniature, et s'avancèrent vers elle avec des sourires de déments. Terrorisée, Narlydda les repoussa mentalement, et ils s'écrasèrent contre la paroi du dôme comme des insectes sur un pare-brise.

— Maintenant vous avez le coup de main, dit Ashman d'un ton approuveur.

Mais le son de sa voix était bizarrement étiré et ralenti.

Le pouls de Narlydda battait à coups désordonnés dans sa tête, son cou, ses poignets. La douleur commençait à diminuer, et la peur avec elle, remplacées par une galvanisante vague de pouvoir et de force. Elle ressentit une envie folle de danser et de cabrioler au rythme irrésistible du battement de son propre sang. D'attraper Ashman par la main et de l'entraîner dans un sauvage pas de deux mutant.

— Je ne suis personne, qui êtes-vous ? N'êtes-vous personne, vous non plus ? récita-t-elle.

Puis elle gloussa. Cette pièce avait besoin de fleurs. Des tas de fleurs. Elle en couvrirait le sol, le dôme, masquerait l'impitoyable froideur des étoiles avec des couronnes de dahlias rouges, pourpres, jaunes, et des fleurs de Lune, de fabuleuses fleurs qu'elle inventerait et qu'Ashman, peut-être, rendrait ensuite réelles.

Oui, des fleurs, pensa-t-elle. Et de la musique. Des sculptures. Plein de sculptures. Elle allait tout de suite faire venir Anne Verland et la chargerait de cloner toutes ses sculptures. Peut-être auraient-ils besoin d'espace supplémentaire. Ashman devrait réfléchir à cette question.

— Hé, calmez-vous, maintenant ! dit Ashman en lui saisissant la main.

Mais elle ne voulait pas se calmer. Elle se sentait capable de danser pendant des jours et des jours. Il lui fallait seulement des musiciens. Elle avait déjà les battements fous s'échappant de sa poitrine. Avait-elle jamais ressenti une telle énergie ? Ne comprenait-il pas ? Lui plus que tout autre devait comprendre. À eux deux, ils pouvaient diriger l'univers. Le duo d'inadaptés : Ashman et la dame verte. Mais ses doigts qui l'agrippaient

l'ennuyaient. Et qu'était-il en train de lui dire ? Il faisait trop de bruit, comme un moustique bourdonnant. Elle ne s'entendait même plus penser. Elle avait besoin d'air. D'espace. Et surtout, elle avait besoin de silence.

— De l'air !

D'une volée télékinésique, elle se débarrassa de lui aussi facilement qu'on écarte un insecte. Comme c'était amusant d'entendre son hoquet de surprise, de voir son expression horrifiée tandis qu'il titubait à reculons vers la centrifugeuse ! Seuls ses propres pouvoirs lui avaient épargné un mauvais coup à la tête. Narlydda gloussa. Et maintenant il avait l'air fou de rage. Oooh ! Attention, le revoilà !

Ashman fondit sur elle, le visage bouillant de colère.

*Arrêtez ça. Tout de suite.*

L'ordre mental était tranchant. Tonitruant.

Narlydda l'ignora.

— Je vous ai dit d'arrêter ! hurla Ashman.

— Allons, allons ! dit Narlydda en agitant vers lui un doigt réprobateur. Vous devriez surveiller ce tempérament. Et vraiment, ce n'est pas joli de faire du désordre dans la cuisine de quelqu'un d'autre. Spécialement si vous n'êtes pas très bon cuisinier.

Au lieu de revenir à l'attaque, Ashman recula pensivement.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Derrière lui, une autre seringue se remplit de liquide argenté. En deux mouvements rapides, il se injecta.

Narlydda cessa de rire.

Les yeux d'Ashman luisaient d'un glacial éclat d'argent. Il cligna des paupières, et elle fut propulsée en arrière, culbutant à travers la pièce avant de s'écraser avec fracas contre les réfrigérateurs.

Le salaud ! Elle s'assit, secoua la tête pour dissiper la sensation de vertige. Comment osait-il ?

Elle chercha du regard quelque chose à lancer. Usant de la télékinésie, elle arracha un tabouret de ses fixations et le projeta sur le super-mutant. Il se déplaça sur le côté, mais elle modifia la trajectoire du tabouret et l'atteignit aux genoux. Ashman tomba en poussant un juron.

Au-dessus d'eux, un haut-parleur mural annonça une rupture radiostatique. C'était bruyant et ennuyeux. Narlydda le fit taire.

Ashman était debout, à présent, son regard brillant braqué sur elle.

— Ne m'obligez pas à faire quelque chose que je regretterai, menaça-t-il.

Sa voix était très aiguë et bizarre.

En réponse, Narlydda le projeta contre une paroi.

— Est-ce une partie privée, ou peut-on jouer aussi ? demanda une voix familière.

Ashman pivota vers l'intrus.

— Comment êtes-vous arrivés ici ? demanda-t-il.

— On a juste suivi vos boulettes de pain. Narlydda connaissait cette voix, ce sourire. C'était l'amour de sa vie, l'homme de la Lune, et il avait parcouru tout ce chemin pour elle. Pour cette petite chose verte qu'elle était. Elle rit de plaisir et de triomphe.

— Skerry !

## 19

Skerry retroussa les manches de sa combinaison pressurisée et, les mains sur les hanches, braqua son regard sur Ashman.

— Suivre votre piste a été un jeu d'enfant, dit-il. J'aurais été là plus tôt, mais passer à travers ce bouclier radar a été un casse-tête, même pour moi. Une chance que vous ayez laissé la porte principale de l'usine ouverte. (Il examina Narlydda.) Lydda, tu as l'air bizarre.

— Ashman m'a donné une potion magique, annonça-t-elle gaiement. (Elle fredonna une chanson tout en faisant un tour d'horizon.) Salut, Yosh. Salut, Mélanie.

— Il a... quoi ? (Skerry se retourna vers Ashman.) Êtes-vous cinglé ? Que lui avez-vous fait ?

— Je ne l'ai pas touchée, affirma Ashman. Et je n'ai à répondre à aucune question. Sortez.

— Sûrement pas !

Les poings serrés, Skerry s'avança vers lui.

— Alors je vous mettrai tout simplement dehors, déclara le super-mutant.

Sa voix était aussi légère qu'un souffle, mais ses yeux étincelaient de rage.

Un rayon vert d'énergie télékinésique fusa droit sur Skerry.

— Mélanie, Yosh, derrière moi ! hurla ce dernier. Baissez-vous !

Saisissant au passage la main de Narlydda, Yosh l'entraîna à terre avec lui.

Lançant des étincelles vertes et sifflant rageusement, le rayon télékinésique percuta Skerry de plein fouet, propulsant le mutant en arrière avant de le submerger et de l'envelopper dans un mortel filet corrosif.

Mélanie ferma les yeux avec désespoir. Skerry était mort. Il devait l'être. Personne ne pouvait survivre à un tel voltage.

— Non ! cria Narlydda. (Elle se débattait sauvagement dans les bras de Yosh.) Non, non, non ! Je ne vous laisserai pas faire, Ashman.

S'arrachant des mains de Yosh, elle tituba jusqu'à Skerry.

— Bon Dieu ! murmura Yosh. Mélanie, regarde ça.

Celle-ci leva le visage de la moquette rugueuse. Avec précaution, elle ouvrit les yeux. Et les écarquilla de stupeur. Comme un serpent battant en retraite, le filet télékinésique se recroquevillait sur lui-même, se désagrégait en libérant Skerry de sa maléfique emprise.

— Qu'est-ce qu'il a autour de lui ? demanda Mélanie.

— Une protection, répondit Narlydda.

Elle s'affaissa au sol, pâle et épuisée. Cette fulgurante contre-attaque l'avait vidée de toute énergie.

La peau de Skerry luisait comme si elle était en fusion. Un étincelant bouclier télépathique s'étendit devant lui quand il se leva pour affronter Ashman une fois de plus.

— Je ne vous aime vraiment pas, dit-il d'une voix vibrante de rage. Ni vous ni vos manières.

Tandis qu'il parlait, un nuage noir se forma autour d'Ashman, comme un obscur et suffocant brouillard. Le super-mutant se débattit dans l'étau des murs télépathiques qui se resserraient sur lui. Fonçant aveuglément droit devant lui, il heurta une table basse, poussa un cri, mais parvint à se rééquilibrer. Le nuage s'assombrit au fur et à mesure qu'il absorbait l'énergie télépathique d'Ashman, réduisant toutes ses fonctions cérébrales à néant. Ashman gémit et s'effondra au sol, où il demeura, silhouette immobile cernée d'un linceul de brume.

— Il est temps de partir.

Skerry prit la main de Narlydda et se dirigea vers la porte.

Elle résista, gémissant de détresse.

— Tu l'as blessé. Je ne voulais pas que tu lui fasses du mal.

Skerry secoua la tête.

— J'ignore ce qu'il t'a donné, Lydda, mais ça ne renforce sûrement pas ta tendresse pour moi.

— Pardon, dit-elle. (Son air inquiet se dissipait et elle gloussa.) Je me sens un peu bizarre.

— Sans blague ! Viens.

Ils regagnèrent rapidement la plate-forme de débarquement, traversèrent la passerelle et se retrouvèrent à bord de la mini-navette.

— Vite, tirons-nous d'ici, les pressa Skerry en verrouillant la porte, puis en se sanglant avec Narlydda sur une banquette.

Yosh déclencha le pilotage automatique, et la navette se dégagée de la plate-forme pour gagner la sécurité de l'espace. Le métal crissa, puis ce fut le silence tandis que l'engin s'élançait dans le vide. En quelques secondes, l'usine ne fut plus qu'un point sur l'écran de la cabine.

— Ça a été rapide, dit Skerry avec soulagement. Il se tourna pour enlacer Narlydda. Ses bras se refermèrent sur du vide, comme si elle était en train de se désagréger. Le fantôme de sa silhouette verte flotta encore un moment avant de disparaître complètement.

— Lydda !

— Ça alors ! s'exclama Mélanie. Elle est devenue transparente, comme dans mon rêve.

Le visage de Skerry perdit toute couleur. Il se libéra des sangles.

— Bon Dieu ! (Il cogna la paroi de la cabine, ce qui n'était pas une mince affaire en gravitation zéro.) C'est pas possible d'être aussi con !

Son troisième coup de poing ébrécha le robopharmacien. Un liquide rose commença à se répandre dans la cabine, se divisant en globules ronds, qui flottèrent nonchalamment, s'éclaboussèrent entre eux avant de se stabiliser en une sorte de crachin rose.

— Que s'est-il passé ? demanda Yosh. Elle était là à l'instant !

Il flanqua une tape au robot estropié, stoppant net le flot de brume rose.

— Calme-toi avant de mettre la cabine en pièces, Skerry, dit Mélanie. (Elle détacha ses sangles, se propulsa de la banquette et arrêta le bras de son cousin.) Écoute-moi ! Il faut que tu te calmes.

— Je savais que tout paraissait trop facile, marmonna Skerry. (Il flotta vers l'écran, Mélanie toujours accrochée à son épaule.) Non, Yosh, je ne crois pas que Narlydda était ici à l'instant. En fait, je doute qu'elle ait jamais été là. (Un nuage de liquide rose auréolait sa tête.) Cet Ashman est beaucoup plus fort que je ne m'y attendais. S'il a pu me donner l'illusion de succomber à ma compression télépathique, tout en me faisant croire que j'avais sauvé Narlydda, alors nous avons de très, très gros problèmes. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda Mélanie d'une voix frémissante d'angoisse.

Elle lâcha Skerry et alla se rasseoir en s'aidant des poignées qui longeaient les murs.

— Nous pourrions retourner à la base d'Armstrong, suggéra Yosh.

— Ben voyons ! ironisa Skerry. Et siffler les militaires. Ils adoreraient mettre la main sur Ashman. Ou se tuer à essayer.

— Eh bien, qu'y a-t-il de mal à ça ? demanda Yosh, sur la défensive. Vous venez de dire que nous avions de gros problèmes.

Skerry se pencha et saisit le musicien par le col de sa combinaison.

— Écoutez-moi bien, gronda-t-il. Cette usine est armée jusqu'aux dents. Si les militaires s'en mêlent, ils peuvent faire exploser tout le secteur. Et Narlydda avec.

— Mais que pouvons-nous tenter d'autre ? cria Mélanie.

— Faire demi-tour et retourner à l'usine, répondit Skerry.

Yosh décrocha prudemment les doigts de Skerry de son col, un par un.

— À mon avis, c'est de la folie, remarqua-t-il. Sans vouloir vous offenser, ajouta-t-il face au regard meurtrier du mutant barbu.

— Yosh a raison, dit Mélanie. Nous avons déjà prouvé qu'un puissant télépathe, une mutante infirme et un non-mutant ne font pas le poids contre Ashman.

Elle s'attendait à une autre sortie de son cousin. À sa surprise, il ne dit rien, détourna le regard comme pour peser le problème, puis hocha la tête.

— Nous ne faisons pas le poids, admit-il d'un ton revêche. C'est certain. Si ton frère était ici, j'aurais peut-être une chance. Un puissant télépathe et un multi-doué télékinésiste ensemble...

— Mais il n'est pas là, coupa Mélanie.

— Alors, il faudra faire sans, dit Skerry. Mais nous allons retourner à cette usine. Tout de suite.

Le silence s'installa un moment. Puis, lentement, Mélanie tourna son regard vers Yosh. Il hocha la tête. Elle savait qu'elle ne pouvait pas lutter contre eux deux.

— Très bien, soupira-t-elle. Si c'est ce que tu veux. Yosh, cette navette contient-elle des armes ?

— Probablement. La Fondation Emory semble avoir équipé sa flotte de tout sauf de diviseurs d'atomes.

— Les expérimentations physiques ne m'intéressent pas, lança-t-elle d'un ton tranchant. Mais je pourrais utiliser un laser. Même plusieurs.

Elle se propulsa en visant l'écran de la cabine, mais y alla un peu fort et rebondit sur le mur du fond avant de se raccrocher à une poignée. L'écran bourdonnait d'interférences électrostatiques. Elle le positionna en mode interne.

— Photocalque, Navette-D, demanda-t-elle.

— Envoi.

Un holodiagramme coloré sembla fleurir hors de l'écran. Mélanie l'étudia rapidement, puis hochla la tête.

— Terminé.

Elle se propulsa vers l'arrière de la cabine.

— Heureusement que tu ne t'en es pas pris à *cette* machine, dit-elle à Skerry.

Elle pianota un moment sur le clavier, hochla la tête et entra sa requête.

Le robot bourdonna. Un petit panneau pivota dans le mur marron, révélant un long plateau blanc contenant un pistolet laser gris fluo. Mélanie se saisit de l'arme et la soupesa d'un air approuveur.

— Joli.

— Quand tu auras fini d'admirer ce laser, je suggère que tu regagnes ta place, dit Yosh. Je vais appeler Armstrong et leur demander d'envoyer leur flotte, s'ils n'ont pas de nouvelles de

nous d'ici deux heures. Ou la cavalerie. N'importe quoi qui puisse sauver des mutants en détresse sur une station orbitale. (Il défia Skerry du regard.) Avec ou sans votre accord.

Les yeux de Skerry s'étrécirent de colère. Il faillit objecter, mais se ressaisit et haussa les épaules.

— Je suppose que vous avez raison. Si nous ne pouvons pas stopper Ashman, mieux vaut au moins prévenir quelqu'un.

— Bien.

Yosh tapa la demande de secours d'urgence.

L'image de l'écran se désintégra en points clignotants gris et rouges. Yosh essaya encore. C'était pire.

— Je crois que nous sommes brouillés, dit-il.

— À cette distance ? s'étonna Mélanie. C'est incroyable.

— Ashman est très puissant. Souviens-toi, ce n'est qu'une fois qu'il a été dans l'espace que la Fondation Emory s'est remise à fonctionner normalement.

Skerry hocha la tête.

— Très juste. Eh bien, au moins nous savons quelles sont ses limites. Si seulement nous pouvions nous éloigner suffisamment de lui ! Mais nous n'avons pas le temps. Pouvez-vous reprogrammer l'autopilotage en direction de l'usine ?

— Bien sûr. Il y a au moins ça qui marche.

— O.K. (Skerry se tourna vers Mélanie.) Tu sais comment te servir de cette arme ?

— Ouais.

Yosh leva les yeux avec surprise.

— Tu sais ? Comment ça ?

— Eh bien, j'ai dû apprendre pour un reportage sur les lasers au foyer.

Skerry lui tapota le dos d'un geste approuveur.

— Moi qui croyais que les journalistes ne faisaient que du blabla. Au moins, vous êtes tous les deux armés, maintenant. (Son sourire s'évanouit.) Pour ce que ça nous servira...

L'image de l'usine grossissait, envahissant l'écran à mesure qu'ils s'en rapprochaient. Les nerfs tendus à craquer, ils avaient les yeux rivés sur elle.

— Prêts ou non, nous voilà, Ashman, dit Skerry.

Narlydda regardait confusément autour d'elle. Avait-elle rêvé la présence de Skerry ? Elle pensait pourtant l'avoir vu entrer et lui sourire. Juste avant qu'il ne s'évapore, la laissant face au clignotement des étoiles au-delà du dôme transparent.

Ashman se tenait au milieu de la pièce, se frottant le cou. Il semblait ailleurs.

— Victor ? Il l'ignora.

— Victor, que leur est-il arrivé ?

— Pas maintenant.

— Victor...

— Bon sang, j'ai dit pas maintenant ! (Il se tourna vers elle, les yeux étincelants.) J'essaie de vous protéger de vos soi-disant amis. Arrêtez de me distraire. Elle bondit sur ses pieds.

— Alors Skerry était bien ici !

— Oui, et il va revenir, j'en suis sûr.

— Tant mieux.

— Vous êtes une imbécile, Narlydda. (Ashman ricanait.) J'ai vite jugé votre sauveur chéri – c'est un renégat irresponsable. Pas exactement le genre d'homme à rester en place. Ni avec une femme.

— Allez au diable ! lança-t-elle. Vous êtes seulement jaloux. Ai-je dit que je voulais qu'un homme reste avec moi ? Skerry me plaît parce qu'il est imprévisible. Indomptable. Et fantastique au lit.

Sa peur d'Ashman s'était envolée. Elle brûlait de colère, ne se souciait plus de contrôler ses paroles.

Ashman réagit avec toute la fureur qu'elle espérait. Hurlant un juron, il projeta une charge télékinésique sur une unité de stockage. Celle-ci vola en éclats.

— Espèce d'idiote ! gronda-t-il. Vous ne vous rendez pas compte de ce que je vous offre.

— Vous m'offrez la disparition, rétorqua-t-elle. Il n'y a que vous pour confondre ça avec de l'intimité.

Elle s'écarta pour éviter un robomestique qui flottait droit vers elle. Il passa au-dessus de sa tête et regagna sa place dans le mur.

— Et si vous voulez jouer au dur, vous m'avez parfaitement équipée pour être votre camarade de jeu.

Tout en parlant, elle saisit la housse d'un accumulateur et en emprisonna le super-mutant. Pendant qu'il se dégageait, elle courut dans la pièce adjacente, cherchant un endroit où se cacher.

Le lit, pensa-t-elle. Cache-toi derrière. Elle utilisa son nouveau pouvoir télékinésique pour tirer le lit et creuser un trou juste à sa mesure dans le mur. Elle s'y glissa avec soulagement et remit le lit en place.

Skerry, reviens vite ! pria-t-elle. Je ne peux pas gagner du temps ou me cacher indéfiniment, et je préférerais rentrer chez moi en navette plutôt qu'en faisant la planche dans l'espace.

Heyran Landon arpentaient nerveusement son bureau. Il commençait à regretter de ne pas s'être engagé dans la Marine. Il aimait l'océan. Toute cette étendue d'eau bleue et paisible. Et rien d'autre à redouter que percuter un navire, briser une plate-forme de forage, ou couler. Beaucoup plus facile que de se démener dans un environnement privé d'air et de gravité. Et beaucoup plus attrayant que de courir au secours de rupins en rade avec leur navette privée.

— Si j'ai bien compris, général Cadston, dit-il en s'adressant à l'écran, la navette de Mme Emory a atterri depuis plusieurs heures à l'usine orbitale et émet des signaux de détresse.

— Quelqu'un est probablement appuyé sur le mauvais bouton, plaisanta l'officier en affichant son célèbre sourire. Mais comme il s'agit de la flotte de Tavia Emory, nous devons aller vérifier.

Landon lui rendit un sourire plutôt tiède. Il n'avait pas la moindre envie de bousculer son emploi du temps pour aller débloquer la navette d'une dame de la haute. Même si celle-ci était la partenaire de bridge de Cadston.

— Avez-vous essayé de les contacter par radio, général ?

Le sourire de Cadston s'évanouit.

— Bien sûr. Pas moyen.

— Bizarre. Pas de rapports provenant de l'usine ?

— Négatif. Et pourquoi y en aurait-il ? L'endroit est complètement automatisé.

— Pas de vidéos extérieures ? Nous pourrions au moins jeter un œil à cette navette avant de nous précipiter là-haut.

Cadston hocha la tête.

— Un satellite d'informations coréen l'a dépassée il y a environ une demi-heure. Pas de signes visibles de problèmes. Néanmoins, on dirait qu'il s'est passé de drôles de choses dans cette usine, et les autorités réclament une explication. Je veux que vous y alliez, Heyran. Sur-le-champ.

— Oui, général.

L'écran s'éteignit.

Qui était disponible pour une opération de secours d'urgence ? McLeod était en permission – il pouvait la rappeler, mais ça prendrait trop de temps. Eh bien, il ne restait plus qu'Ethan Hawkins. Il l'emprunterait au *Brinford* jusqu'au retour de Kelly. Un mini-deux-places les emmènerait rapidement là-haut. Avec un peu de chance, ils reviendraient à temps pour le dîner.

## 20

Michael se leva, laissant sa mère se recueillir au chevet de son père. À côté, Jimmy était affaissé sur une chaise, les yeux fermés, abattu par la douleur.

Je me sens si bizarre, se dit Michael. Je devrais être triste, ou coupable, ou quelque chose comme ça, mais je me sens seulement soulagé. Et libéré.

Il regarda le visage immobile de son père. James Ryton avait glissé dans la mort en douceur. Il semble si paisible, pensa Michael. Comme une statue de pierre. Rien n'indiquait qu'il avait passé sa vie les poings serrés, prêt à cogner avec fureur sur le reste du monde.

Il le contempla encore un moment.

Adieu, papa.

Jena était assise près de la porte, sur une pile de coussins beiges. Elle paraissait avoir perdu toute couleur. Même sa tunique bleu électrique était bizarrement terne. Quand il la dépassa, elle lui adressa un appel mental.

*J'ai envoyé chercher Herra. Rebekah Terling a accepté d'officier aux funérailles, mais Chemen Astori a proposé de venir si tu le souhaites.*

Michael hocha la tête.

— Maman décidera. Je veux essayer de trouver Mélanie.

*Et je te prie de te débarrasser du capitaine McLeod ! Je pense avoir été patiente et compréhensive, mais franchement, Michael...*

— Je m'en occuperai, l'interrompit-il sèchement.

Jena lui lança un regard furieux, mais n'ajouta rien.

Au signal de Michael, Kelly se leva, tira sur les manches de son uniforme pourpre, et le suivit dans le couloir. La lumière filtrée du soleil apportait une touche de chaleur au carrelage bleu de l'hôpital. Côte à côte, ils avançaient en silence. Michael

eut une soudaine envie de l'enlacer, même ici, dans ce lieu exclusivement mutant.

Sans réfléchir plus avant, il lui prit la main. Elle le regarda avec stupeur. Puis elle sourit.

— Je présume qu'on t'a demandé de me bannir ? dit-elle.

— Évidemment. Souhaites-tu partir ?

Elle se pencha pour rajuster sa cravate et sa main s'attarda sur son torse.

— Seulement si tu n'as plus besoin de moi.

— Ne dois-tu pas retourner à Armstrong ?

— Pas avant trois jours.

Elle croisa son regard, le retint.

— Alors j'aimerais que tu assistes aux funérailles de mon père. (Il combattit la tentation de la serrer contre lui. De l'embrasser, ici, dans le couloir de Dream Haven.) Cela représenterait beaucoup pour moi.

Les sourcils de Kelly disparurent sous sa frange.

— Ton clan ne sera pas choqué ? Ils peuvent le prendre comme une provocation.

— Quelle importance ? Je n'ai plus à me soucier d'offenser mon père. Et tu connais les sentiments de ma mère.

— Eh bien, j'aimerais faire acte de présence, dit-elle d'un ton hésitant. Mais je ne veux pas causer de problèmes. Je sais combien tout ceci est dur pour ta mère. Et pour toi et Jimmy.

— C'est moins douloureux grâce à toi, murmura-t-il en lui pressant la main.

— Et ta femme ? Michael haussa les épaules.

— Elle est furieuse que tu sois là, bien sûr.

— Je ne l'en blâme pas vraiment. Surtout après les mots que nous avons échangés à la cafétéria. J'ai failli partir ensuite. Mais ta mère m'a retenue.

— Ma mère a fait ça ? C'est une bonne chose. Je savais qu'elle t'aimait bien. Elle sourit avec douceur. Le soleil de fin d'après-midi nimbait ses cheveux noirs.

— Michael, il vaudrait mieux que je reste à l'écart en attendant les funérailles. Je connais une auberge à Mendocino, et je suis sûre que...

Elle s'interrompit, distraite par quelque chose derrière lui.

Michael regarda par-dessus son épaule. Deux hommes, des non-mutants, portant des costumes gris identiques, venaient vers lui.

— M. Ryton ? dit le plus petit des deux. Sa voix était aiguë et sonore.

— Oui ?

Il sourit et présenta une holocarte annonçant en lettres bronze tridimensionnelles : EDWARD GREEN, POLICE FEDERALE.

— Vous êtes accusé de refus de comparaître devant un tribunal gouvernemental, déclara Edward Green du même ton affable. Je vous prie de nous suivre.

L'usine était silencieuse, toute activité interrompue. L'écho métallique des pas de Mélanie sur la passerelle lui mettait les nerfs en boule.

Ashman nous attend, pensa-t-elle. Il est comme une araignée guettant le moindre mouvement sur sa toile. Une petite secousse et il fondra sur nous... *Hé, mets le mélodrame en veilleuse, tu veux ?* L'appel mental de Skerry vibrait de tension. Mélanie hochâ la tête. Pour la dixième fois, elle vérifia la présence du pistolet laser dans sa poche. Flanquée de son grand cousin et de Yosh, elle se dirigea vers le dôme principal. Narlydda y était-elle ? Allait-elle bien ? Skerry pouvait-il le dire ?

*Mélanie, par pitié, chante ou fais n'importe quoi d'autre. Tu vas finir par me rendre dingue. Oui, je sais. Tu es désolée.*

Yosh les regarda comme s'il était conscient de leur communication secrète. Mais son attention fut détournée par un soudain bourdonnement. Avec de sinistres crissements métalliques, l'usine se remit en route.

Ils dépassèrent les machines battant et distillant la céramique liquide. Les particules de mica et de sélénum étincelaient dans le flot de mixture crémeuse sortant des tuyaux. C'est presque joli, pensa Mélanie.

Au seuil du dôme, Skerry s'arrêta et observa prudemment les alentours.

Il lance sûrement une onde mentale, se dit Mélanie. Elle regarda son cousin écouter attentivement puis secouer la tête. Pas de chance. Cela signifiait-il qu’Ashman l’avait bloquée, ou qu’il n’y avait pas âme qui vive derrière ces portes grises ? *Prêts, les amis ?*

Ils échangèrent un regard. Mélanie et Yosh sortirent leurs armes. Lentement, ils hochèrent la tête. Skerry poussa les portes.

Des spots roses éclairaient faiblement la pièce. Les lueurs froides des étoiles clignotaient au-delà des parois transparentes. Même dans la pénombre, Mélanie pouvait voir le désordre ambiant. Une lutte sans merci avait eu lieu ici. Entre qui et qui ?

Skerry prit une brusque inspiration. Mélanie suivit son regard et aperçut une silhouette affaissée contre un accumulateur. Narlydda ! Était-elle blessée ?

Tandis qu’ils s’approchaient, Narlydda leva la tête d’une secousse, comme une marionnette tirée par des fils. Ses yeux restèrent fermés.

— Je suis désolée, dit-elle d’une voix engourdie, ses lèvres fournissant des efforts démesurés pour former chaque mot. C’est un piège. Il ne fallait pas revenir.

— Lydda !

Skerry se précipita vers elle. Un éclair bleu d’énergie mentale l’envoya voler dans les airs et percuter le mur opposé. Skerry resta un moment cloué par la violence du choc. Puis il secoua la tête pour se ressaisir et se leva.

— Ashman ? Je sais que vous êtes ici. Vous devrez faire mieux que ça. Les charges télépathiques sont un jeu d’enfant.

En réponse, un deuxième éclair mental fusa, le faisant tomber à genoux. Il resta là, chancelant.

Mélanie tourna la tête de gauche et de droite : elle ne voyait qu’eux quatre. Elle vérifia encore. Le super-mutant n’était visible nulle part.

*Pourquoi êtes-vous revenus ? Je vous ai laissés partir.  
Pourquoi me forcer à vous tuer ?*

La voix mentale d’Ashman était puissante. D’étranges échos la faisaient osciller des graves aux aigus.

— Vous ne voulez pas vraiment nous tuer, n'est-ce pas ? dit Mélanie d'un ton conciliant. En fait, vous préféreriez que nous soyons amis ?

*Ne dites pas n'importe quoi. J'aurais seulement préféré éviter la corvée de me débarrasser de vous.* Allez, Skerry, pensa-t-elle. Debout ! Mais son cousin était toujours à genoux, grognant de douleur. Hors circuit, pensa-t-elle. Elle adressa un regard désespéré à Yosh.

— Euh, Ashman, vous savez que je vous ai toujours apprécié, déclara ce dernier. Pourquoi ne vous montrez-vous pas ? J'aimerais vous parler de quelques idées que j'ai eues pour la statue de la station lunaire...

*Arrêtez d'improviser, musicien. Nous n'avons jamais été amis. Et vous commencez à m'ennuyer sérieusement. Puisque vous ne voulez pas partir, je dois vous y forcer. Le télépathie, d'abord.*

Skerry se mit à suffoquer comme si l'air fuyait ses poumons. Il s'écroula sur le dos, les mains crispées sur sa gorge.

— Arrêtez ! Ashman, ne le tuez pas ! cria Mélanie.

Un vent télékinésique surgit de nulle part, tel le souffle d'un monstre étrange, et la propulsa tête en bas à l'autre bout de la pièce. Les étoiles chavirèrent follement devant ses yeux. Le pistolet laser glissa de sa main et tomba au sol avec fracas.

— Mélanie !

Yosh se précipita vers elle, mais il fut à son tour emporté par un invisible ouragan qui le projeta contre le mur. Il le percuta à toute volée, retomba en position assise et resta là, les yeux fermés, étourdi par le choc.

— Victor, je vous en prie, intervint Narlydda d'une voix toujours aussi atone.

Skerry cherchait désespérément de l'air. Son visage était congestionné, des veines gonflées battaient à ses tempes.

Non, pensa Mélanie. Non. Non. Non. Elle rampa vers le pistolet laser. Il y eut un curieux claquement derrière elle. Elle fit volte-face.

Ashman se matérialisait lentement au centre d'un nuage gris. Il paraissait étonné, comme s'il n'avait pas choisi lui-même cet effet.

La radio de l'écran mural grésilla.

— Emory Fac-2, ici la navette *Anorik*. Je répète, navette *Anorik* répondant à l'appel de détresse d'une navette privée. Répondez, si vous le pouvez.

Avec un hurlement de rage, Ashman réduisit l'écran au silence. Au-delà des parois du dôme, une mini-navette de l'Armée de l'Air s'était positionnée en orbite autour de l'usine.

*Un appel de détresse ? Narlydda, est-ce vous qui avez fait ça ?*

Elle hocha la tête, et ses yeux s'ouvrirent, mais ils paraissaient totalement absents. *Maintenant, je dois aussi me débarrasser d'eux.*

— Non ! s'écria Mélanie. Ashman, je vous en prie... Il fixait l'extérieur du dôme avec intensité. Mélanie vit le train arrière de la mini-navette s'embrasier d'une lueur rouge. Quelques secondes de plus, et elle exploserait.

— Ashman, attendez !

Quelque chose dans sa voix le fit se retourner vers elle.

Ses yeux étaient bizarres. Qu'est-ce qui se passait ? Leur lueur argentée se ternit. Disparut. À sa place, le familier doré mutant étincela d'un éclat neuf.

— Vos yeux, balbutia Mélanie.

Ashman se couvrit le visage et se détourna. Skerry cessa de suffoquer, se redressa, et sans une seconde d'hésitation lança une foudroyante charge d'énergie mentale sur le super-mutant. Ashman la dévia.

Skerry en projeta aussitôt une autre. Ashman l'attrapa et la fit rebondir vers lui. Elle enveloppa Skerry d'un crépitant filet de lumière, aspirant son énergie psychique. Pris au piège de son propre pouvoir télépathique, il se convulsa dans d'impuissantes secousses.

Mélanie regardait avec horreur. Même avec sa force diminuée, Ashman leur était encore supérieur. Il les tuerait, elle et Yosh. Et aussi Skerry, Narlydda et l'équipage de la navette. Et ensuite, que ferait-il à tous les autres ? À sa famille ? À ses amis ? À tout ce qui avait jamais compté pour elle ? Non. Non.

Les mains tremblantes, elle leva le pistolet laser. Ashman la vit et eut un sourire de dérision.

*Croyez-vous vraiment que ce jouet puisse me blesser ?*

— Non, dit Mélanie. Pas vraiment. (Elle visa.) Adieu.

Elle fit feu.

Le laser fracassa la paroi du dôme, juste derrière Ashman.

*Non !*

La voix mentale fut un cri de terreur, cette fois.

Le vide glacé de l'espace s'engouffra par l'ouverture déchiquetée et aspira le super-mutant. Il lutta frénétiquement, s'accrochant aux murs avec une telle rage télékinésique que la pièce commença à se déformer. Mais la lutte n'était pas égale. L'espace était le plus fort.

Les membres écartelés, Ashman s'agrippait aux bords de la trouée, indifférent au sang coulant de sa peau tailladée par les pointes d'acrylique. Les manches de sa combinaison bleue tournèrent au pourpre, puis au rouge sombre. Il jeta un regard derrière lui, à l'opposé du vide, vers Narlydda. *Aidez-moi !*

Les yeux étroitement fermés, la femme verte secoua la tête.

Juste un soupir, et il disparut, aspiré dans la froide immensité stellaire. En un instant, son corps fut hors de vue, propulsé au-delà de l'orbite de l'usine.

L'atmosphère de la pièce sifflait en se précipitant dans la liberté de l'espace. Mélanie se sentit soulevée et poussée vers les étoiles qui l'attendaient.

Je vais mourir, pensa-t-elle. Mais j'ai au moins entraîné Ashman avec moi.

C'était plus facile et plus doux qu'elle ne s'y attendait. Comme tomber dans de la neige. C'était frais, pas glacé. Et d'une manière ou d'une autre, elle pouvait encore respirer.

Est-ce cela la mort ?

*J'espère que non.*

La voix mentale avait une sonorité affectueuse et familière. Cela ne ressemblait pas à Skerry.

*Non, Mélanie. C'est Narlydda. Ne bougez pas. Je ne pourrai pas maintenir ce champ de force statique si vous vous déplacez.*

Mélanie flotta encore un moment, puis se posa au sol. Mais qu'était-il advenu de Yosh ? Et de Skerry ? Où étaient-ils ? Pourquoi ne puis-je voir autre chose que cette brume bleu pâle ?

Mélanie se sentait aveuglée et frustrée par son manque de pouvoirs télépathiques.

*Ne vous inquiétez pas. Je vous entendis. Mais calmez-vous, s'il vous plaît. Vous me prenez beaucoup d'énergie. Je pense que Yosh va bien. Je ne sais pas si vous avez sauvé Skerry. Je ne l'entends pas. Je devrais en être capable, mais je n'y arrive pas.*

Mélanie perçut la souffrance dans ses paroles. Skerry, mort ? Non. Elle ne pouvait pas croire que son renégat de cousin ait été tué, même par quelqu'un d'aussi puissant qu'Ashman.

*Eh bien, je suis content que quelqu'un ait foi en moi.  
Skerry !*

*Bien joué, Lydda. Je ne t'imaginais pas capable d'une telle prouesse télépathique. Et depuis quand possèdes-tu la voix mentale ?*

*Je... je ne sais pas. Peut-être cette potion que m'a donnée Ashman. Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas pu se sauver.*

*Trop pris de court, probablement. Joli tir, Mel. Yosh est absolument impressionné. Et quand nous serons sortis d'ici, il te dira ça – et le reste – lui-même.*

Yosh. Bien. Mélanie s'adossa au mur avec soulagement. Yosh allait bien, c'était l'essentiel. Mais qu'allait-ils faire maintenant ?

*J'ai entendu l'Anorik aborder. Ils ont dû voir l'explosion. Ils devraient pouvoir nous ramener à notre navette. Lydda, peux-tu tenir ce champ pendant encore une quinzaine de minutes ?*

*Je ne sais pas, Skerry. Je vais essayer.*

*Fais de ton mieux, beauté. Il me tarde de te serrer dans mes bras.*

*Moi aussi, Skerry. Moi aussi.*

## 21

Le taxi jaune dépassa en trombe les deux imposants bosquets d'eucalyptus gris marquant l'entrée du cimetière de Dream Haven. Avec un bruit ronflant de moteur, il entra dans le parking et s'arrêta. Michael sauta à terre.

Le cortège funèbre était déjà rassemblé autour de la tombe. Il aperçut sa mère, son frère, et même Rebekah Terling vêtue de l'habit pourpre. Mais qui était cette personne sur le côté – un homme musclé avec de longs cheveux rassemblés en queue de cheval ? Skerry ? Et une grande femme anguleuse était près de lui, le tenant par la main. Sa peau avait une étrange couleur vert argent. Non loin d'eux, un Japonais non mutant tenait une jeune femme brune par les épaules. Était-ce Mélanie ?

Comme Michael les rejoignait en hâte, sa sœur leva les yeux, le vit et lui fit un signe. Son regard brillait de l'éclat d'or mutant.

— Michael ! (Elle l'enlaça tendrement.) Je suis si contente de te voir.

Il la serra contre lui. Très fort.

— Tu as eu mon message ?

— Euh, pas exactement, dit-elle en échangeant un rapide regard complice avec l'homme japonais près d'elle. Mais au moins j'ai pu venir. Je commençais à penser que tu n'y arriverais pas. Maman m'a dit qu'on t'avait arrêté ?

— Ouais. Mais grâce au sénateur Greenberg, j'ai pu payer mon amende et sortir à temps pour l'enterrement. (Il secoua la tête en signe de soulagement.) Je m'étais préparé à pourrir dans une cellule de Mendocino. Et puis Andie est intervenue.

— Comme on dit, mieux vaut tard que jamais, railla une chaude voix féminine.

Ce visage lui était familier. Les cheveux roux sombre tirés en un sévère chignon, excepté quelques mèches rebelles. Les pétillants yeux verts, maintenant entourés de petites rides. Le

corps, un peu plus enrobé mais élégamment vêtu d'un tailleur de soie ivoire et d'un manteau de fourrure.

— Andie !

Michael lui saisit la main et l'attira gauchement dans une rapide et reconnaissante étreinte.

— Doucement, espèce de brute, gloussa Andie. Je suis contente que Douglas ait été si efficace.

— Il a dit qu'il vous retrouverait au bureau.

— Efficace et aussi bourreau de travail. (Elle lissa soigneusement sa coiffure.) Et vous devez être la fameuse Mélanie. (Elle s'avança en lui tendant la main.) Je suis heureuse de vous rencontrer enfin.

— Enfin ?

— Oh, ne vous sentez pas gênée. Vous ne me connaissez pas, en réalité. Mais moi je vous connais. Je suis Andie Greenberg. Une amie de votre défunt père. Et de votre frère.

— Pas étonnant que vous l'ayez aidé, alors, dit Mélanie. (Elle poussa en avant le jeune Japonais.) Voici Yosh. Yosh Akimura. Mon fiancé.

— Ton fiancé ! s'écria Michael.

— Fermez la bouche et félicitez votre sœur, le taquina Andie. C'est merveilleux, Mélanie. Je suis une fervente adepte du mariage. Et puisque nous discutons de projets d'avenir, Michael, je veux que vous me rendiez visite à Washington. J'ai cru comprendre que vous étiez en vacances forcées. Je peux vous présenter quelques personnes du Comité de l'Aéronautique et des Sciences Spatiales...

— Andie, êtes-vous en train de suggérer que je me mêle temporairement de politique ?

Elle sourit malicieusement.

— Je n'ai jamais dit cela. Mais venez me voir et... Sa voix s'éteignit tandis que quelque chose captivait son regard. Son sourire s'effaça et une étrange expression le remplaça, comme une réminiscence mêlée de nostalgie.

— Andie ?

Michael lui toucha doucement l'épaule.

— Je suis désolée, dit-elle. (Ses joues s'empourprèrent.) Voulez-vous m'excuser ? Je viens d'apercevoir un autre vieil

ami, et je ferais bien de l'attraper avant qu'il disparaisse. Au sens propre du terme.

D'un air déterminé, elle se dirigea vers Skerry. Michael se retourna vers sa sœur.

— Un mariage ? Maman est au courant ?

— Ouais. Mais je ne l'ai pas encore annoncé au Conseil. (Elle regarda avec intérêt Skerry serrer Andie dans ses bras d'ours.) Était-ce la sénateur Andréa Greenberg ?

— Bien sûr.

— J'ignorais que vous étiez si copains. Elle ferait une sacrée interview. Évidemment, je ne suis pas sûre d'avoir encore du boulot...

— Tu t'inquiéteras de ça après les funérailles. (Michael se tourna vers Yosh.) Bienvenu dans la famille. Le fiancé de ma sœur ne peut être que le bienvenu.

Yosh sourit.

— J'espère que vous ne changerez pas d'avis quand vous me connaîtrez mieux.

— Où sont Jena et Herra ?

— Sûrement en train de retoucher leur coiffure, déclara Mélanie avec un sourire espiègle. Non, elles sont là-bas. Près de maman. (Elle hésita.) Et, Michael, Kelly est aussi ici.

— Bien.

Mélanie le regarda bizarrement.

— Nous parlerons plus tard, lui dit-il. Venez. Je suis sûr que Rebekah est prête.

Suivi de Mélanie et de Yosh, Michael prit place à côté de sa mère, derrière sa femme et sa fille. Il regarda furtivement Kelly au bout du cortège. Elle était vêtue d'un discret tailleur bleu foncé.

Rebekah réclama des deux mains le silence et le groupe se disposa autour d'elle. Ouvrant le Livre, elle commença à réciter de sa voix grave et vibrante.

*Le clan est un cercle*

*Qui va de la naissance à la mort,*

*Et revient à la naissance.*

*Chaque vie est un cercle.*

*Nous nous affligeons de chaque perte.*

*Nous nous réjouissons de chaque mort,  
Car la fin et le commencement sont liés,  
Éternellement, au sein de notre clan.*

Elle referma lentement le Livre.

— Frères, nous venons de surmonter une épreuve difficile, déclara-t-elle. Une épreuve dangereuse. James Ryton nous a quittés avant que le danger ne soit écarté, mais son départ nous rassemble au moment où nous pouvons célébrer notre libération de la peur, et des surhommes ou super-mutants illusoires. Unissons-nous en remerciement de notre délivrance.

L'esprit de groupe s'empara de chacun d'eux, mutant et non-mutant, les entraînant hors de la solitude des pensées individuelles pour les baigner dans la tendre chaleur du partage fraternel. En cet instant, toute peine était soulagée, tout mauvais souvenir adouci. Ce moment était amour. Compréhension. Acceptation.

Ensemble, ils flottèrent un long moment dans le fleuve d'harmonie, jusqu'à ce que la communion soit achevée. Puis en silence, chacun regagna sa conscience individuelle. Mais moins seul. Moins troublé.

— Au nom de James Ryton, rendons grâce à Dieu, dit Rebekah. Et continuons avec l'espoir...

— Je revendique le droit d'audience, l'interrompit brutalement Skerry.

Autour de lui, des murmures indignés s'élevèrent.

Rebekah lui adressa un regard chargé de reproche.

— Je suis désolé de t'interrompre, Gardienne du Livre, déclara-t-il d'un ton formel. Mais je réclame le droit de réunion.

— Est-ce si urgent, Skerry ? demanda Rebekah d'une voix douce.

— Oui.

— Alors la requête est accordée. Une séance plénière est convoquée. Retrouvons-nous tous dans dix minutes dans la salle de réunion de Dream Haven.

La foule se dispersa, certains membres du clan se dirigeant vers les bâtiments principaux, d'autres, que leurs obligations empêchaient de rester, regagnant leurs glisseurs. Au milieu de cette agitation, Andie réussit à trouver Michael.

— Je vois que Skerry n'a pas changé. (Elle roula des yeux affectueusement exaspérés.) J'aurais été curieuse d'entendre ça, mais je crains de devoir partir.

— Ne pouvez-vous au moins assister à la réunion ?

— Désolée. J'aurais bien voulu. Mais le devoir m'appelle. (Elle lui donna un rapide baiser sur la joue.) N'oubliez pas mon invitation. Venez me voir. Bientôt.

Il garda sa main dans la sienne encore un instant.

— Je le ferai. Et, Andie... merci. Pour tout.

Avec un signe d'au revoir, elle s'en alla.

— Michael, dépêche-toi, dit Jena en arrivant derrière lui. Autrement, nous ne serons pas assis ensemble.

Herra se tenait près d'elle, la mine maussade. Leurs cheveux blonds étincelaient comme de l'or blanc sous le soleil. Elles portaient la même tunique de soie bleue. Elles pourraient passer pour des jumelles, pensa-t-il.

— Vas-y et garde-moi une place, lui demanda-t-il. Je dois dire au revoir à quelques personnes.

— D'accord. Mais fais vite.

Elle fit un signe de tête à sa fille, et elles s'éloignèrent ensemble.

Michael chercha Kelly du regard. La foule diminuait rapidement, les mutants se dépêchant de gagner la salle de réunion. Aucun signe d'elle aux alentours du bâtiment. Ah, là-bas. Près du parking. Une mince silhouette aux cheveux noirs se dirigeait vers un glisseur gris.

— Kelly ! Attends !

Il se précipita vers elle. Un couple de cousins se retourna pour l'observer. Il s'en moquait.

Il la rattrapa à l'instant où elle refermait la portière de son glisseur de location. Utilisant la force télékinésique, il maintint celle-ci à moitié ouverte. Elle tira dessus en vain, puis leva les yeux.

— J'aurais dû me douter que c'était toi. Elle paraissait aussi ennuyée qu'amusée.

— Où vas-tu ?

— Je retourne à Armstrong. Mon congé est terminé.

Vite, trouve quelque chose. Ne la laisse pas partir. Le cœur de Michael s'emballa.

— Écoute, dit-il. Je sais que c'est peut-être trop demander, mais pourrais-tu attendre la fin de la réunion ? Cela ne sera pas long, et je dois retourner à Armstrong pour la fin de l'audience. J'apprécierais vraiment que tu m'y conduises.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne sais pas si...

— Ça ne sera pas long. (Je t'en prie, Kelly, pensa-t-il. Dis oui.) Si tu allais déjeuner à Mendocino et venais me retrouver ici à une heure ?

— Tu es sûr de vouloir faire ça ?

— Absolument sûr.

— D'accord. (Elle se détourna, saisit la poignée de la portière, puis le regarda à nouveau.) Michael, tu te sens bien ?

— Ouais. Très bien. À tout à l'heure.

Il se détourna et se dirigea en hâte vers la salle de réunion.

La pièce était lambrisée de vieux bois de séquoia argenté, décoré d'holopeintures figurant les constellations. Un siège attendait Michael près de Jena. Il s'y glissa rapidement et fit un tour d'horizon de l'assemblée. Toute sa famille était là. Même Yosh avec Mélanie.

— Ouvrons la séance, dit Rebekah. Nous sommes réunis à la requête de Skerry. Cousin, la parole est à toi.

— Merci, Bekah. Je veux préciser certains points avant de me retirer définitivement des affaires du Conseil Mutant. (Il se leva. Son blouson de cuir noir reflétait la lueur des holopeintures derrière lui.) Il commence à être trop vieux pour les exercices du genre que je viens de passer. Ceci est mon officielle démission en tant qu'officieux mercenaire du clan. (Il se pencha en avant, mains plaquées sur la table.) Et pour de bon, frérots.

— Tu fais référence à la mort de Victor Ashman, le super-mutant ? demanda Torey Summers.

— Le soi-disant super-mutant, rectifia Skerry d'un ton acide. Nous avons analysé le sang de Narlydda, à qui Ashman avait injecté une sorte de sérum spécial. Il y avait, entre autres

choses, des traces de trioxpamphétamine, destinée à intensifier les processus métaboliques.

— Trioxpamphétamine ?

— En clair, cousins, Victor Ashman se défonçait au speed. Une qualité particulière d'amphétamine, conçue pour augmenter les pouvoirs mutants. À mon avis, il s'agissait d'un multi-doué refoulé dont les pouvoirs latents étaient amplifiés par ce truc.

— Tu as l'air bien sûr de ton fait, intervint Chemen Astori. J'ignorais que tu avais eu une formation de chimiste.

— Je n'en ai pas eu. (Ses yeux brillaient de colère.) Mais une réflexion de mon cousin Michael m'a convaincu qu'Ashman n'était pas vraiment un super-mutant. Quand nous étions enfermés dans le dôme avec lui, il a essayé de tuer tout le monde, sauf peut-être Narlydda. Et il était sacrément près de réussir. Jusqu'à l'arrivée de cette navette.

Mélanie ne put s'empêcher d'intervenir.

— C'est vrai, dit-elle avec ferveur. Il s'était enveloppé d'un bouclier télépathique. Nous ne pouvions même pas le voir. Je me souviens comme j'étais frustrée – j'avais un pistolet, mais aucune cible à viser.

Puis il s'est matérialisé, juste au moment où la navette annonçait sa position par radio. Il avait l'air surpris. Et ce n'est pas tout. Ses yeux étaient bizarres. Ils n'étaient plus argentés. Ils devenaient dorés. L'habituel doré mutant.

— Exactement, reprit Skerry. Mike m'a expliqué qu'un multi-doué peut utiliser simultanément ses pouvoirs aussi longtemps que l'un d'eux ne faiblit pas. Ainsi Ashman pouvait à la fois maintenir son bouclier, m'attaquer et tenir sous contrôle au moins trois autres personnes sans aucun problème. Mais il ne pouvait pas faire ça *et* repousser la navette spatiale en même temps. Le truc était de le surcharger, d'ajouter des poids jusqu'à ce que ses bras commencent à trembler.

— En supposant que ceci soit vrai, et non pas une autre de tes histoires à dormir debout, où se serait-il procuré une telle drogue ? demanda Astori.

— Chez notre vieil ami, le regretté Dr Sarnoff. Avec un petit coup de pouce des Laboratoires Emory.

— Comment Tavia Emory a-t-elle pu s'impliquer dans ce genre de chose ? dit Rebekah.

Skerry haussa les épaules.

— Cette dame voulait être mutante. Peut-être espérait-elle essayer elle-même ce produit.

— Non. Je ne le pense pas, intervint Narlydda. Je crois qu'elle était vraiment persuadée de participer à la création d'une merveille. Elle voyait le super-mutant comme un être parfait – un saint, réellement. Ses intentions étaient bonnes. Non pas que cela ait une quelconque importance maintenant.

— Et le corps d'Ashman ? demanda Astori.

— Récupéré par les militaires, l'informa Skerry. Quand ils auront terminé l'autopsie officielle, je suis sûr que le Conseil Mutant pourra en disposer.

— Skerry, dit Rebekah, merci. Pour nous tous, au sein ou en dehors de la communauté.

— Remercie plutôt Mélanie. (Il désigna de la tête l'autre côté de la table.) Et Narlydda. Sans elles, je serais mort. Ou réduit à l'état de légume. Voilà pourquoi je tiens à me retirer, avant d'être tout à fait croulant. Profiter du temps qui me reste. Peut-être faire un peu de peinture manuelle. (Il sourit à Narlydda. Puis il se leva et marcha autour de la table.) Et tant que nous en sommes aux roucoulements... (Il s'arrêta derrière la chaise de Mélanie.) Il me semble opportun de noter que notre cousine Mélanie est revenue au bercail, accompagnée de son futur mari. Je vous présente Yosh Akimura. (Il posa la main sur l'épaule de Yosh et hocha la tête.) Yosh, dites bonjour à vos nouveaux cousins mutants.

— Quoi ?

— Impossible. Il n'est pas mutant.

— C'est juste une de tes mauvaises blagues...

Rebekah posa le menton sur ses mains et sourit.

— Skerry, il commence à me tarder que tu partes en retraite. (Elle secoua la tête.) Mélanie, est-ce la vérité ? Tu as l'intention de l'épouser ?

— Oui.

— Et le problème des enfants ?

— Il n'y aura pas d'enfants, intervint Yosh. (Ses joues étaient cramoisies. Il se tourna vers Mélanie.) Je n'ai pas eu le temps de te le dire. Et j'espérais t'en parler dans des circonstances plus intimes. (Il s'arrêta pour adresser un regard embarrassé à la Gardienne du Livre.) Mais je suis stérile. Testé et confirmé depuis des années. Mel, je suis désolé si cela change quelque chose entre nous. J'espère que non.

Mélanie baissa les yeux sur la main de Yosh couvrant la sienne, puis les leva pour croiser son regard noisette.

— Pas vraiment, dit-elle. Je veux dire, je n'avais jamais pensé au mariage avant de te rencontrer. Et encore moins à avoir des enfants. Et après tout, je suis une infirme. (Elle sourit bravement.) Un capital génétique qui ne mérite pas d'être préservé, je suppose.

Yosh lui pressa la main.

— Néanmoins, il est important de maintenir le fonds génétique de la communauté, nota Chemen Astori. Mélanie, serais-tu d'accord pour une insémination artificielle ?

— Une insémination artificielle ? On peut dire que vous avez le chic pour briser le romantisme... Mais je crois que je ne suis pas contre. (Elle se tourna vers Yosh.) Et toi, qu'en penses-tu ?

Il fit le tour de la salle des yeux, comme s'il comptait le nombre de mutants présents. Puis il hocha la tête.

— Une paire d'yeux dorés de plus ou de moins...

— C'est entendu, dit Rebekah. Bon. En ma qualité de Gardienne du Livre, je déclare officielles les fiançailles de Mélanie Ryton et Yosh Akimura. Bienvenu, Yosh. Nous apprécions votre adhésion à nos règles de vie. (Elle lui lança un rapide regard espiègle.) Vous avez notre bénédiction. (La Gardienne du Livre leva les mains et son ton devint plus formel.) Nous fournirons un rapport complet sur l'incident Ashman au rassemblement d'été. Pour l'heure, s'il n'y a pas d'autre affaire à débattre, je crois que nous pouvons clore la séance.

C'est fini, pensa Michael. Et maintenant, retour à la réalité des audiences gouvernementales et du chômage forcé. Du coin de l'œil, il observa Jena qui venait de sortir un petit miroir de

son sac et s'y contemplait, réarrangeant soigneusement sa coiffure. Puis elle chercha son rouge à lèvres.

Une soudaine pression jaillit dans sa poitrine, lui monta à la gorge, envahit sa tête. Il bondit sur ses pieds.

— Non ! Attendez ! cria-t-il. Je réclame une audience.

Son cœur battait si fort qu'il se sentait pris de vertige.

Jena leva avec surprise les yeux de son miroir. Sa lèvre supérieure était peinte en rose brillant.

— Est-ce urgent à ce point ? voulut vérifier Bekah. Nous avons déjà eu un enterrement, une réunion et des fiançailles. Cela ne peut-il attendre les deux mois qui nous séparent du rassemblement d'été, Michael ?

Il abattit violemment la main sur la table.

— Non, bon sang ! Je suis fatigué d'attendre. Je revendique le droit d'être entendu.

Les conversations cessèrent. Tous les yeux, dorés ou non, le fixaient avec stupeur.

— Très bien. (Rebekah lui adressa un long regard déprimé.) Expose ton cas. Mais de grâce, Michael, sois concis.

Il inspira profondément. Par quoi commencer ?

— Je vous annonce officiellement mon intention de divorcer.

Les exclamations audibles et mentales se répercutèrent autour de lui. Jena avait la bouche grande ouverte. À côté d'elle, Herra fixait son père, les yeux écarquillés d'incrédulité.

— Est-ce vraiment l'heure et le lieu pour une telle annonce ? dit Rebekah. (Son ton était tranchant.) Michael, je sais que tu as été soumis à des tensions...

— Oui, l'interrompit-il. C'est absolument l'heure et le lieu. Avant que je ne sois à nouveau aspiré par les rouages de la machine. J'ai été un bon fils, un bon mari, un bon père, et un bon travailleur. J'ai fait tout ce qu'on attendait de moi. Et en retour, j'ai perdu mon travail et le respect de moi-même. Je me suis marié pour satisfaire la communauté et le Conseil. (Sa voix s'éleva.) Mais je ne peux pas endurer un mariage vide et dénué de sens. Que vous m'accordiez ou non l'autorisation de divorcer, je romprai cette union. S'il le faut, je romprai aussi avec le clan et la communauté.

— Comment oses-tu ? s'écria Jena. Comment peux-tu me traiter ainsi ? N'as-tu donc aucun respect pour moi ? Pour ta fille ?

— Michael, tu sais que nous n'appréciions pas les divorces et que nous préférerions que tu t'arranges autrement, intervint Chemen Astori.

— Ainsi, vous admettez que vous exigez autant d'hypocrisie que de loyauté ? dit Michael. Eh bien, j'ai eu plus que mon soûl de ce cocktail. Je me suis assez sacrifié.

— Pourquoi ne pas attendre six mois ? suggéra Rebekah. Tu as traversé de dures épreuves. Parles-en aux guérisseurs...

— Aucun traitement n'y pourra rien, cingla Michael. Je veux régler ça tout de suite.

— Papa, je n'arrive pas à y croire, dit Herra d'une voix blanche, abasourdie.

Il regarda Jena comme si elle était une étrangère.

— Jena, tu peux tout garder, déclara-t-il. Je ne me battrais pas contre toi. Rends-moi seulement ma vie.

— Pour que tu puisses la passer avec une non-mutante ?

Son ton était amer et ses yeux brillaient de larmes.

— Peut-être. Si elle veut de moi. Mais je ne suis pas encore sûr de ça.

— Je soutiens la requête de mon fils, dit soudain Sue Li. (Elle se dressa, fragile silhouette vêtue d'un kimono rouge sombre.) Il a montré un grand dévouement au clan. Il lui a donné sa loyauté, sa semence, son temps. Il mérite certainement quelque chose en retour.

— La douleur lui a brouillé l'esprit, dit Astori.

— Certainement pas, intervint Skerry. En fait, c'est peut-être la première fois depuis des années qu'il pense clairement. Je suis pour qu'on accède à sa requête. Qu'on le libère tout de suite de ses chaînes.

— Skerry ! (Narlydda lui lança un regard furieux.) Reste en dehors de ça.

— J'aimerais le pouvoir, Lydda. Mais je connais ce garçon depuis un bout de temps. Je l'ai vu foutre sa vie en l'air et, à mon avis, voici sa chance de redresser la barre. (Skerry se radossa à sa chaise.) Je vote en sa faveur.

Rebekah regarda Michael comme si elle le croyait fou.

— Je pense que tout ceci n'est pas convenable, dit-elle d'un ton sévère. Cependant, comme tu as exigé une décision, je vais t'en donner une. (Ses yeux se portèrent sur Jena, puis revinrent à Michael.) La requête est accordée. À contrecœur.

Jena s'affaissa sur sa chaise et enfouit son visage dans ses mains. Herra éclata en sanglots.

Michael était conscient du regard satisfait de sa mère, de la main de Skerry lui tapotant le dos, de la surprise avec laquelle son frère et sa sœur le fixaient. Mais il se sentait étrangement loin de toute cette agitation, et un peu hébété. Le seul bruit qu'il entendait clairement était celui de sa montre. Comme un automate, il baissa les yeux sur le cadran d'email bleu.

Une heure.

Kelly devait l'attendre. Dehors.

Il jeta un dernier coup d'œil à sa famille, à ses amis, à tous ces visages familiers. Puis, impatiemment, il quitta la salle pour courir vers sa nouvelle vie.

# ÉPILOGUE

Scottsdale luisait sous la chaleur d'avril : la façade en spirale vert foncé de la Banque Fuji centrale semblait Vaciller sous le soleil. Malgré l'heure matinale, la température approchait les 35 degrés.

Mélanie se précipita dans le hall d'entrée climatisé de la Fondation Emory, espérant qu'elle paraissait plus fraîche qu'elle ne se sentait. Sa tunique de soie rouge devrait tenir tout le temps de l'émission.

— Salut. (Yosh l'attendait au bureau de réception. Il la serra très fort dans ses bras.) Ton équipe est déjà là, en train de tout installer. Suis-je autorisé à embrasser la nouvelle présentatrice de Cable News ?

— Tu as intérêt, dit-elle. Mariés depuis à peine plus d'un mois, et je ne t'ai pas vu de deux semaines ! En fait, tu as intérêt à faire plus que m'embrasser – quand nous aurons le temps.

Yosh poussa un grognement moqueur et lui planta un tendre baiser dans le cou.

— Je croyais que tu étais habituée aux emplois du temps débordés ?

— Bien sûr. Aux miens. (Ses yeux d'or étincelaient.) Pas à ceux de mon mari. Voilà ce que je récolte à avoir épousé un musicien – en particulier un qui travaille sur des commandes pour la station lunaire. (Elle regarda sa montre.) Viens, ou nous serons en retard à l'inauguration.

Main dans la main, ils se hâtèrent dans le dédale de couloirs du rez-de-chaussée, vers le jardin intérieur où se trouvaient les sculptures.

— Randy C. a été sympa de te donner cette attribution, dit Yosh.

Mélanie se mit à rire.

— Je ne t'ai pas dit ? Le vieux Randy a été propulsé à notre agence de Séoul. Nesse a hérité de son poste. C'est elle qui a

décidé que j'avais la carrure d'une présentatrice – pourvu que je me passe de mes lentilles de contact.

— L'or mutant vendrait mieux les informations ?

— Nous verrons. Elle a certainement été impressionnée par mes liens en or avec la nouvelle administration mutante de la Fondation Emory.

— Es-tu sûre que Rebekah peut assumer cette charge ?

— Rebekah est si organisée. Je commence à croire qu'elle devrait se présenter aux élections présidentielles. Avec Andréa Greenberg... quelle liste !

Elle s'arrêta, les yeux brillants.

— Hé ! On se calme, dit Yosh. (Il l'entraîna d'une main ferme.) Un reportage à la fois. Et voilà celui d'aujourd'hui.

Les portes coulissèrent devant la luxuriante végétation jaune et vert du jardin intérieur. Les fleurs rouges des broméliacées grimpaien le long des interminables cactus. Les rayons du soleil filtraient à travers les parois vertigineuses de verre qui englobaient l'immense étendue verdoyante. Le sol de pierre lisse était hérissé de sculptures métalliques.

— Ernst. Trova. Picasso. (Mélanie poussa un soupir d'envie.) Une jolie petite collection.

*Et n'oublie pas d'ajouter Narlydda à la liste.*

La voix mentale vibrait d'humour et de fierté.

Skerry flânait autour d'un bosquet d'euphorbes. Il avait une allure désinvolte avec son costume pourpre plissé et son bandeau.

— Cousins, les salua-t-il en inclinant la tête. Content de vous voir, Yosh, j'ai aimé cette musique étrange que vous avez composée pour Lydda.

— Merci. Où est-elle ?

— Elle se pomponne. Venez voir la sculpture. (Il les entraîna au centre du jardin.) Bien sûr, ce n'est qu'une maquette. Réduite de trois quarts. L'original est encore à la fonderie, en train d'être soudé et ciselé. L'installation est prévue pour le 28 mai.

Mélanie contempla la maquette avec un respect admiratif. Elle était constituée d'un superbe mélange de textures, bronze et or mariés à de la céramique, et entièrement sculptée dans des

formes à la fois abstraites et, en un sens, figuratives. Elle représentait un triton expressionniste – mais était-ce vraiment un triton ? Le visage venait de changer, passant du masculin au féminin, du familier à l'inconnu. Attends. N'était-ce pas le sourire joyeux de Skerry qu'elle voyait maintenant ? Mais comme elle bougeait, l'expression changea encore, devint floue et se resolidifia pour révéler... était-ce Tavia Emory ? Et puis, oui, ce devait être... Victor Ashman la regardant tristement de ses yeux enfoncés, pour se transformer tout de suite après en un indubitable et furtif autoportrait de l'artiste. Une obsédante mélodie semblait émaner du cœur de la sculpture, insaisissable, à la fois enjouée et mélancolique.

— Impressionnant, dit-elle.

— Et elle n'est jamais la même, renchérit Yosh. J'ai la tête qui tourne. J'ai même cru t'y voir à un moment donné. Et je me suis vu aussi.

— J'ai élargi mon concept, d'une certaine manière, annonça une voix de femme sur un ton d'ironie contenue. Cela semblait approprié après tout ce qui s'est passé.

Narlydda s'approchait d'eux avec grâce. Elle portait un chapeau à large bord qui encadrait joliment son visage et contrastait avec ses cheveux verts sans obscurcir l'éclat de sa mèche blanche. Sa robe consistait en un assemblage de soies, mêlant des tons violets, verts et jaunes. Son visage n'était pas maquillé.

— Pas de masque ? demanda Yosh.

— Pas de masque, répondit-elle en souriant.

— Félicitations, dit Mélanie. C'est magnifique.

— Je suis contente que vous l'aimiez. Je n'étais pas sûre de supporter de revoir le visage d'Ashman. Mais en un sens, cela s'imposait.

Yosh sourit.

— Heureusement qu'il n'était qu'un mutant ordinaire dopé. Sinon, à présent, nous serions tous de la poussière d'espace. (Son sourire disparut tandis qu'il contemplait la sculpture de Narlydda.) Je me demande à quoi ressemblerait un vrai super-mutant.

— Oh non ! se lamenta Mélanie. Ce que nous avons vu ne t'a pas suffi ? Cette histoire de super-mutant n'est qu'une superstition du Conseil Mutant.

Skerry fronça les sourcils.

— J'aimerais pouvoir partager ton opinion, dit-il d'un ton sinistre. Mais la nature est impitoyable. Il y aura un mutant évolué, tôt ou tard. Tu peux y compter.

— Alors, espérons que ce sera le plus tard possible, conclut Mélanie. Désolée d'avoir remis le sujet sur le tapis.

— Amen, ajouta Narlydda. (Elle adressa à Skerry un regard tranchant pour lui imposer silence.) Avec tout ça, Mel, je n'ai pas eu l'occasion de vous féliciter pour votre mariage. Ou de vous demander comment allait votre frère...

— Tu as eu de ses nouvelles ? intervint impatiemment Skerry. Je voulais le féliciter pour sa superbe sortie à la réunion. Ça me réchauffe le cœur rien que d'y penser.

— Juste un mot de Bali. Il est là-bas. Avec Kelly. (Mélanie sourit.) Je n'en suis toujours pas revenue.

— Tu n'es pas la seule. (Skerry regarda en direction de l'entrée.) Lydda, le gouverneur vient d'arriver. Il est temps d'y aller.

— À plus tard. Et, Mélanie... je n'ai pas oublié ma promesse d'interview.

Narlydda lui fit un clin d'œil et s'éloigna. Mélanie chercha son équipe et vit que la caméra était en place, son viseur rouge braqué sur la sculpture. Mais elle n'était pas prête à se mettre au travail. Pas tout de suite.

— Yosh ?

— Ouais ?

— Cette sculpture est fantastique. Et je suis peut-être influencée. Mais je trouve que la musique la rend encore plus fantastique.

Il sourit.

— Rentrons le plus vite possible.

Et devant l'œil attentif de la caméra, il l'embrassa joyeusement sous le soleil printanier.

*FIN*